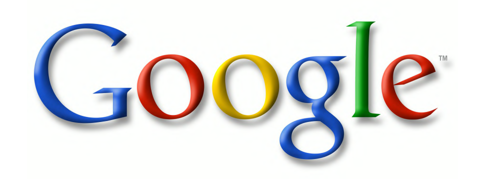



SE TAIRE ET FAIRE

Vignaud

LE

DRAME MACÉDONIEN

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES CAMPAGNES D'ALEXANDRE

LE DRAME MACÉDONIEN

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE MINEURE



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

10, RUE GARANCIÈRE

1883

Vignaud Lib.
5 vol.

PRÉFACE

Je dois avant tout m'excuser d'avoir osé aborder un sujet qui semblait si peu de ma compétence, et dont l'étendue allait probablement dépasser mes forces. Ce qu'on attendait d'un marin, ce que le marin lui-même s'était promis d'achever, ne pouvait être qu'une histoire maritime; j'expliquerai de mon mieux comment j'ai été conduit à m'occuper des opérations militaires d'Alexandre.

Près d'un demi-siècle d'études m'avait préparé à chercher dans un passé lointain l'origine et le développement de nos institutions modernes, le

pressentiment des progrès que nous avons encore à réaliser. Quand la France voulut fonder un grand établissement naval, elle emprunta la majeure partie de ses règlements à la marine hollandaise et à la marine anglaise ; l'Angleterre et la Hollande tenaient déjà de la monarchie espagnole, qui les avait elle-même reçus de Gênes et de Venise, la plupart des usages inscrits dans le code de leurs vaisseaux; en remontant jusqu'aux jours où les deux républiques italiennes se disputaient l'empire de la mer, n'allais-je pas surprendre l'art naval à sa source? Mais Gênes et Venise ont façonné leurs flottes de guerre à l'image des flottes byzantines, et l'empereur Léon fit-il autre chose que leur transmettre un dépôt légué d'âge en âge à Byzance, après avoir passé par les mains de Rome, d'Alexandrie, de Corcyre et d'Athènes? Tant qu'on n'a point touché les rivages de la Crète

et de Tyr, on ne peut se flatter d'avoir vraiment vu naître les procédés de construction, de manœuvre, de tactique, de police, auxquels nous avons si peu ajouté. Comme l'a fort judicieusement remarqué Voltaire, la bataille de Lépante nous fait involontairement songer au combat de Salamine. Cette vérité m'apparut éclatante, le jour où j'interrogeai de plus près les auteurs contemporains : Hérodote, Eschyle, Thucydide, Aristophane, Xénophon : la marine des anciens devint alors à mes yeux la base indispensable de tout travail d'ensemble sur ce grand métier de la mer, à l'étude duquel j'ai consacré ma vie.

Qu'elles transportent des troupes ou livrent des combats, les flottes de l'antiquité ne sont, il est vrai, au temps même des Romains ou des Ptolémées, que des flottilles : or ne croirait-on pas, à voir nos monstrueux léviathans concen-

trer dans les flancs d'un navire toute la force d'une ancienne armée navale, que le temps des flottilles est à jamais passé? Ce serait, à mon avis, une erreur. Il n'est pas impossible que le jour vienne où les bateaux-torpilles se trouveront de taille à interdire aux navires cuirassés l'approche des côtes ou la leur rendront du moins excessivement périlleuse. Ces bateaux n'agiront qu'en masse; ils suppléeront par le nombre à la fragilité de leur coque, et on les verra se jeter sur le monstre comme une nuée de mouches. N'aperçoit-on pas là une ressource d'une incalculable portée pour les nations pauvres qui seront en même temps des nations hardies?

Cette marine de l'antiquité, dont nous n'avons encore étudié que la première période, si animée, si brillante, avec les Athéniens, nous la rattacherons sans effort à la marine du moyen âge, à la marine du seizième et du dix-septième

siècle; j'ajouterai même, pour les procédés de tactique, à la marine de l'avenir — non pas que nous ne soyons, en fait de tactique, tout à fait de l'avis du vieux Cambyse, et que nous ne tenions avec lui la science des évolutions pour « la moindre partie de la stratégie ». — Il n'est pas toutefois sans quelque intérêt de s'enquérir comment, aux temps passés, des réunions de trois cents, de quatre cents navires ont pu manœuvrer.

On a fait une observation bien juste, et cette observation, si je ne me trompe, appartient à M. Thiers : La première chose que l'on voit disparaître dans un État qui se désorganise, c'est la marine. La république athénienne nous en offre un frappant exemple. A l'heure où le sage Platon, désabusé, en était réduit, sur ses derniers jours, à demander aux dieux « un bon tyran », Athènes ne trouvait plus de rameurs

pour ses flottes. « On lui a volé ses avirons. » Oui ! la mollesse, l'indifférence croissantes ont fait à la ville de Minerve cet irréparable tort. Les citoyens d'Athènes peuvent bien se résoudre encore à équiper des trières, ils ne savent plus se résigner à les monter.

A la première alerte, Athènes nomme des triérarques. — Il est toujours facile d'imposer les riches ; — mais où trouvera-t-on des équipages? Le peuple décrète l'embarquement des métèques et des affranchis. Aussi quels rameurs pitoyables on rencontre sur les vaisseaux de la république ! La *Paralienne* elle-même, ce yacht naguère si agile, cette galère sacrée qu'on appelait « la massue du peuple », ne marche pas mieux que la première trière venue. La piraterie a revu ses beaux jours ; elle infeste les mers. Les vaisseaux marchands sont impunément assaillis jusque sur les côtes du Péloponèse ; le

blé de l'Hellespont n'arrive plus au Pirée. Quand le peuple commence à sentir la famine, il est mieux disposé à entendre les bons conseils. Les démarques reçoivent l'ordre de dresser et de publier dans chaque tribu la liste des citoyens tenus de faire campagne. Il faut que la flotte parte sans délai et aille rétablir la sécurité des mers, sinon le pauvre Démos va être obligé « de se nourrir des herbes les plus viles ». Fiez-vous donc pour le recrutement des rameurs à ces magistrats municipaux! Voyez quels sont les hommes qu'ils osent présenter aux triérarques! Il n'y a que les capitaines peu soucieux de leur honneur qui se contenteront de pareilles recrues. Ceux qui ont quelques fonds et quelque vergogne aimeront mieux engager leurs biens, s'endetter même que de prendre la mer dans des conditions qui les compromettent. Une haute paye, une bonne prime d'engagement, tel est le

seul moyen de se procurer des équipages passables. Voilà nos volontaires embarqués : c'est fort bien; mais en vertu de quel droit pourra-t-on les retenir à bord, les y ramener, s'ils désertent? La loi n'a pas de peines contre la violation de ces contrats privés. Et de tous côtés, de Thasos, de Maronée, des riches cités de l'Asie, on sollicite les marins ainsi rassemblés à la désertion. « Votre chef, leur dit-on, est ruiné, votre patrie ne pense même pas à vous, et vos alliés manquent du nécessaire. » Plus les rameurs sont robustes et bien exercés, plus ils excitent la convoitise des ports où ils relâchent. Les triérarques sont tentés de regretter leur zèle; s'ils avaient accepté les matelots que leur offraient les démarques, personne ne les leur aurait enviés. Ce sont là des regrets stériles; la trière se trouve à peu près désarmée; il est indispensable d'envoyer chercher à Lampsaque des matelots.

Lampsaque, c'est l'île de Saint-Thomas de l'antiquité, un bureau de placement pour tous les bandits de la côte. « Cours donc à Lampsaque, mon brave Euctémon ; voici de l'argent, voici des lettres ; amène-moi les meilleurs marins que tu pourras enrôler. » Un champ d'oliviers, une vigne y ont encore passé ; le triérarque du moins a le droit de compter sur son équipage. « Je ne connais ici d'autre commandant qu'Apollodore, répondra Posidippe au délégué qui invoque d'un ton impérieux les ordres de l'amiral. Apollodore nous paye, c'est Apollodore seul que j'écoute. »

Il fallait vraiment qu'un procès célèbre vînt nous l'affirmer pour que semblable anarchie ne nous laissât pas incrédules. Aussi la suprématie maritime, qui était autrefois le domaine exclusif d'Athènes, semble-t-elle aujourd'hui à la portée de tous ; il n'est petit tyran, république née d'hier, qui n'y prétende. Un tage de Thessalie

armera ses flottes avec des *pénestes,* sorte d'ilotes qu'on n'a pas besoin de ménager, et la Grèce comptera une puissance maritime de plus; les Thébains eux-mêmes, qui n'ont jamais figuré qu'à titre d'auxiliaires dans les batailles navales, iront chasser les Athéniens des eaux de l'île de Rhodes et des côtes de la Cilicie. Il n'y a plus de marine ! ou du moins le temps des grandes marines est passé; en un mois, en deux mois, tout État peut en avoir une.

La marine thébaine ne fut, comme la puissance de Thèbes, qu'un éclair. Une flotte macédonienne eût possédé de plus solides fondements, car c'était de la Macédoine que la Grèce tirait depuis longtemps ses bois de construction; les flottes de Philippe firent cependant très-peu parler d'elles; l'histoire nous les montre impuissantes à donner au fils d'Amyntas la possession de Byzance. Ne se jugeant pas de force à faire

avec ses vaisseaux la grande guerre, Philippe se rejeta sur la guerre de course; il se servit de ses trières pour arrêter au passage les convois de blé des Athéniens. Alexandre, son fils, eut d'abord le secours de toutes les marines grecques, et plus tard, après ses premiers triomphes, celui de la marine phénicienne. Quand il voulut faire passer ses troupes en Asie, il rassembla cent soixante vaisseaux à l'embouchure du Strymon, et côtoya le rivage jusqu'à Sestos, pendant que sa flotte longeait la terre; il put ainsi traverser l'Hellespont dans sa partie la plus resserrée; aucun vaisseau ennemi ne se montra pour contrarier ses desseins. Lorsque, devant Milet, Nicanor lui amena l'escadre macédonienne, il refusa obstinément de la commettre avec la flotte des Perses.

Parménion lui conseillait de livrer une bataille navale, s'offrant à prendre en personne le com-

mandement; Alexandre lui démontra sans peine à quel point ce calcul était imprudent. « Sur mer, lui dit-il, le courage ne suffit pas pour assurer la victoire; l'habileté des pilotes, la bonne construction des navires, la qualité des rameurs sont des éléments tout aussi importants au moins de succès. Je ne veux pas livrer le sort de la campagne à une bouffée de vent, au caprice incertain des flots. Le moindre échec nous causerait un grand préjudice. Si nous étions battus, toute l'Asie reprendrait à l'instant courage. » Ce jeune capitaine avait raison contre le vétéran; ses arguments auraient mérité d'attirer l'attention du souverain qui fit sortir en 1805 ses vaisseaux de Cadix, bien plus encore que celle du grand roi qui envoya les siens se faire détruire à la Hougue.

Du moment qu'Alexandre reconnaissait l'infériorité de ses équipages, sa flotte n'était plus pour lui qu'une occasion de dépenses et un

embarras. Il n'hésita pas à la dissoudre et ne garda qu'un petit nombre de navires destinés à porter ses machines de guerre. Le *drame macédonien,* pour nous servir d'une expression de Plutarque, n'est donc pas un drame que nous puissions nous permettre, quelle qu'en soit notre envie, de transporter exclusivement sur la scène maritime. Le drame macédonien, c'est, avant tout, le triomphe de la cavalerie. Pourquoi donc alors lui donner place dans un travail qui affiche à bon droit la prétention de se tenir à l'écart des affaires de terre ferme? Le siége de Tyr, la découverte de l'Inde, le voyage de Néarque, ne peuvent cependant être passés tout à fait sous silence : voilà l'écueil où je vais butter.

Latet anguis in herba.

Je veux m'attacher uniquement à ces épisodes ; une fascination dont j'essaye en vain de me

défendre m'attire et me ramène sans cesse sur les pas d'Alexandre. Le héros macédonien commence par m'entraîner dans l'Asie Mineure : n'ai-je pas été jadis conduit dans ces parages par le devoir d'accompagner les flottes que l'Égypte et la Porte mettaient au service de leurs armées prêtes à entrer en lutte, une première fois sur le plateau d'Ancyre, quelques années plus tard sur les bords de l'Euphrate? Alexandre conquiert la Syrie, l'Égypte, la Chaldée, la Médie; bientôt il prend son vol vers les limites d'un monde inconnu à la Grèce. Est-ce bien le moment de m'arracher au charme de ce grand découvreur? Quoi qu'il puisse m'en coûter, je suivrai Alexandre aux champs lointains de l'Arie et de la Bactriane. Arrivé là, je vois se dresser tout à coup devant moi deux fantômes gigantesques : l'Hellène envahisseur et le Scythe menaçant ont revêtu des traits qui me sont fami-

liers. Eh quoi! la question palpitante du jour, la grande question d'Asie, se retrouverait au fond des récits d'Arrien, de Quinte-Curce, de Diodore de Sicile? Les historiens grecs et romains ne me suffisent plus; je me laisse aller à compulser les relations des voyageurs modernes, et ma trame s'étend presque à mon insu. L'étonnement d'un homme qui ne savait rien et qui reste en quelque sorte étourdi de la science nouvelle que ses veilles irréfléchies lui ont fait acquérir, expliquera aisément à tous ceux qui cédèrent une fois dans leur vie à la tentation d'écrire le vertige auquel je n'ai pu me soustraire. Aventure semblable n'est-elle pas,

...si parva licet componere magnis,

arrivée à un philosophe illustre, abeille vagabonde que l'on vit déserter l'Hymète sur ses vieux jours? L'histoire des campagnes d'Alexandre n'a

pas été pour mon esprit dévié de sa route naturelle un dessein prémédité; mon pied a glissé, et le gouffre m'a englouti.

Grâce à Dieu, je viens de toucher le fond, et je remonte enfin à la surface; laissez-moi me remettre d'une si longue absence; mon regard étonné n'a pas encore eu le temps de faire le tour de l'horizon. Avant de reprendre le cours de mes études, j'éprouve le besoin de m'assurer que je ne me trouverai pas, nouvel Épiménide, en désaccord formel avec les aspirations du jour. Le but que je poursuis, je l'ai déjà défini bien souvent : je crois que la marine peut devenir le plus sûr instrument de notre renaissance militaire. Que faut-il pour cela? Que la marine se préoccupe avant tout « d'entrer résolûment dans le jeu des armées ». Le siècle présent, nous redit-on sans cesse, est ami du progrès, et la nouveauté seule a chance de le

séduire. Pour être empruntée aux anciens, mon idée, quand je la compare à beaucoup de celles qui ont cours aujourd'hui, ne m'en paraît pas moins excessivement nouvelle. Ce n'est pourtant qu'un germe déposé discrètement dans la terre; je n'en verrai probablement pas la floraison. N'importe! je ne voudrais pas avoir à me reprocher d'avoir, faute de quelques coups de bêche donnés à propos, laissé une aussi précieuse semence se flétrir.

Les soldats d'Alexandre n'ont rien accompli que les soldats de Napoléon se seraient refusés à entreprendre, et ce n'est certes pas sans motifs que, dans l'univers entier, on nous appelait alors *la grande nation.* Quel que soit l'avenir que le sort nous réserve, nous aurons du moins eu l'honneur de ne partager qu'avec Rome et la Grèce ce titre dont ne dispose pas la fortune, car c'est l'admiration involontaire des peuples

qui le décerne. Napoléon a eu des Éphestions, des Cratères, des Eumènes; il ne lui a manqué qu'un Néarque. Pensez-vous donc qu'il fût plus difficile de franchir la Manche dans une nuit ou à la faveur d'une journée de brouillard, que de conduire des triacontores des bouches de l'Indus à l'entrée de l'Euphrate? Vaincu par les objections chagrines qui l'entouraient, privé par le destin jaloux du concours si précieux de Bruix et de Latouche-Tréville, l'Empereur modifia brusquement son projet : la flottille ne dut plus courir aucun risque, mais la flotte alla s'engloutir dans les eaux sanglantes de Trafalgar. L'audace du premier plan, simple, d'allure antique, exempt de ces combinaisons savantes et par conséquent compliquées qui ne déroutèrent qu'un instant l'infatigable activité de Nelson, nous eût très-probablement mieux servis.

Le succès de Néarque m'a remis en mémoire

les espérances que m'inspirèrent jadis les flottilles de César et de Germanicus. Des bateaux non pontés, des navires à rames, ont pu, entre les mains d'hoplites et de légionnaires, affronter, il y a dix-huit ou vingt siècles, les mers les plus périlleuses, et une flottille moderne serait fatalement vouée à l'impuissance ! On ne saura bien de quelles opérations une flottille est capable que lorsqu'on aura fait, en créant une école de débarquement, l'étude de ce problème dont la solution domine dans ma pensée toutes les questions secondaires auxquelles nous accordons une attention exagérée et fâcheuse, car nous nous laissons ainsi détourner du seul but sérieux à poursuivre : *la défense du sol national.*

LE

DRAME MACÉDONIEN

CHAPITRE PREMIER

PHILIPPE ET ALEXANDRE.

Le drame macédonien, ce drame qui devait renouveler la face du monde, s'ouvre brusquement. Les prédécesseurs de Philippe auraient à peine été jugés dignes de tenir l'étrier à Périclès, — je veux dire de l'aider à monter à la perse, car les anciens n'avaient pas d'étriers. — Ce ne fut que par grâce et par une sorte de condescendance bienveillante que l'on admit les premiers rois de la Macédoine aux jeux Olympiques. Comment Philippe, cet otage presque adolescent, évadé de la maison d'Épaminondas, parvint-il en si peu d'années à devenir l'arbitre de la Grèce? Il y parvint en se montrant sans doute soldat vaillant et actif, mais surtout

en s'armant, au milieu du trouble croissant des esprits, de toutes les ressources de la politique. Les mines d'or de la Thrace, tombées entre ses mains, furent pour lui ce que seront un jour pour Charles-Quint les mines de Zacatecas. Il en tira chaque année près de 6 millions de francs, somme considérable dans un temps où le revenu imposable de la république athénienne ne dépassait pas 34 millions. On ne sait que trop l'usage que le roi de Macédoine fit de ses richesses : Athènes s'était longtemps débattue entre le parti démocratique et le parti oligarchique; elle avait appartenu un instant à la faction d'Alcibiade; tout à coup elle se trouva livrée, sans même en avoir le soupçon, au parti de Philippe. Ce n'était rien encore, car du penchant d'Athènes ne dépendaient plus les inclinations de la Grèce; Philippe eut, en outre, la suprême habileté d'assumer contre l'armée sacrilége de Phocide le rôle que joua contre les Albigeois Simon de Montfort. L'hégémonie macédonienne s'affirma par les saintes prouesses de ce Macchabée.

La métamorphose soudaine de la tactique militaire eut aussi sa part dans le succès de Philippe. Le fils d'Amyntas n'inventa pas la phalange, dont les rangs épais existaient avant lui; tout au plus plia-t-il ses

troupes mal disciplinées jusqu'alors à cette formation dont on a beaucoup exagéré l'influence ; ce qu'il fit et ce qui déconcerta bien mieux les plans de Charès et de Lysiclès, ce fut de se servir de sa cavalerie avec une rare vigueur. Depuis qu'Épaminondas leur avait appris le secret de leur force, les cavaliers ne craignaient plus d'assaillir les lourdes masses toutes hérissées de fer des piquiers, masses formidables à coup sûr et dont les racines ne s'arrachaient que difficilement du sol. A Leuctres, ce furent les assauts de la cavalerie et non pas les chimériques combinaisons de l'ordre oblique qui donnèrent la victoire aux Thébains. Sous son épaisse cuirasse, le cavalier pouvait défier la plupart des traits ; l'hoplite voyait souvent la flèche traverser son bouclier. Quant au peltaste, il ne se fiait guère qu'à son agilité ; d'ordinaire, il se tenait avec les bagages au centre de la phalange formée en carré. Lorsqu'il fallait poursuivre un ennemi en déroute, aller occuper quelque hauteur, le flanc du bataillon s'ouvrait et laissait passer ces troupes légères. Iphicrate fit un grand usage des peltastes ; Philippe employa surtout ses cavaliers. L'alliance des Thessaliens lui avait donné la première cavalerie du monde ; pour que rien ne manquât à sa fortune, le ciel lui envoya dans son propre fils,

Alexandre, un incomparable « entraîneur d'escadrons ». Murat seul et Ibrahim-Pacha ont, dans le jeu toujours si chanceux des batailles, pesé d'un aussi grand poids par leur valeur personnelle.

Je n'ai pas l'habitude de m'inscrire en faux contre les jugements de Napoléon; je ne puis cependant partager son avis au sujet d'Alexandre. Il pourrait me venir à l'idée de comparer Alexandre à Richard Cœur de lion, à François Ier, à Gustave-Adolphe, à Charles XII. « Libres de vivre en paix, sans honte et sans dommage », tous ces grands hommes ont aimé la guerre pour la guerre; ils en ont recherché les émotions avec l'avidité que d'autres auraient apportée à la poursuite du plaisir. Je ne défends pas Alexandre d'avoir obéi à cette frénésie guerrière; je ne saurais admettre, malgré tout mon respect pour l'opinion de l'illustre prisonnier de Sainte-Hélène, que ce héros charmant « ait débuté avec l'âme de Trajan pour finir avec le cœur de Néron et les mœurs d'Héliogabale ». Alexandre, pour moi, n'est que le successeur et l'émule d'Achille. Le fils de Philippe sera certainement, à ses heures, législateur, conquérant, fondateur de villes; il ne mettra en réalité son orgueil qu'à devenir l'égal des héros d'Homère. La gloire n'a jamais revêtu à ses yeux d'autres traits. L'Achille

de l'épopée, c'est l'Alexandre de l'histoire. Ce vainqueur qui vient de coucher le génie grec dans sa tombe, l'en relève soudain pour le personnifier dans toute sa grâce et dans toute sa splendeur.

Achille a combattu le Scamandre; Alexandre mettra au rang de ses victoires l'honneur d'avoir pu lutter contre l'Indus, et pourtant Alexandre, pas plus que le fils de Thétis, ne sait nager. Achille avait Patrocle; Alexandre aura Éphestion. Achille apprit du centaure Chiron à cueillir les simples pour cicatriser les blessures; Alexandre apprendra d'Aristote le secret de rendre la santé aux malades. Il distribuera de sa propre main des remèdes à ses amis. Mettre le médecin Glaucus en croix pour le punir d'avoir laissé manger à Éphestion tremblant de la fièvre une volaille rôtie arrosée d'une grande coupe de vin frais est, je ne le contesterai pas, un acte cruel; l'indignation a cependant ici son excuse, quand on songe quelle chose rare fut de tout temps un véritable ami, surtout pour l'homme qui a ceint le diadème. Achille n'eût pas mieux traité Machaon, si Machaon, par son ignorance, lui eût ravi Patrocle. Il est bien facile d'être doux et vertueux quand on a, comme saint Louis, sucé le lait de l'Évangile; Alexandre n'a connu d'autre règle morale que l'*Iliade*. Ce que

l'*Iliade* célèbre, le fils d'Olympias, autant qu'il est en lui, l'accomplit.

Tout s'est réuni pour disposer l'héritier de Philippe à la violence : une mère impérieuse et imprudemment humiliée; un père qui, après l'avoir comblé de tendresse, semble vouloir le repousser de son sein et l'écarter de son héritage; une nouvelle famille empressée à occuper les avenues du trône. Après s'être vu confier, à l'âge de seize ans, le sceau royal, après avoir chargé, à dix-huit ans, le bataillon sacré des Thébains et avoir décidé le gain de la bataille de Chéronée, il lui faut inopinément subir le spectacle des tardives amours de Philippe, l'insolence des intrus qui ont condamné la fille des rois de l'Épire à l'exil. Du sein de ces orages, une catastrophe sanglante l'appelle à succéder au plus grand politique du siècle : il n'a pas vingt ans. La Thrace à comprimer, la Grèce à reconquérir, des compétitions jalouses à faire avorter dans leur germe : telle est la triple tâche assignée par le sort à ce règne qui débute. En moins de deux années, tout est rentré dans l'ordre; Alexandre a reçu, comme Hercule, le don d'étouffer les monstres en se jouant.

Homère a chanté la colère d'Achille : que les Macédoniens se gardent du courroux d'Alexandre!

Agathocle était un gai compagnon : « Sifflez-moi, mes frères, disait-il comme Voltaire, je vous le rendrai. » Alexandre savait mal endurer la raillerie; les méchants bruits lui faisaient aisément peidre tout sang-froid. Il avait souvent à la bouche cette admirable maxime : « C'est une vertu royale d'entendre avec patience dire du mal de soi lorsqu'on fait le bien. » Ce ne fut jamais chez lui qu'une maxime. Il pardonnait sans peine la trahison, car la trahison ne menaçait que sa vie; pour la calomnie il était sans pitié : la calomnie portait atteinte à sa gloire. « Quand je me suis mis à parcourir les libelles les plus infâmes, disait Napoléon à Sainte-Hélène, ces libelles ne me faisaient rien, mais rien du tout! Quand on m'apprenait que j'avais étranglé, empoisonné, violé, que j'avais fait massacrer mes malades, que ma voiture avait roulé sur mes blessés, j'en riais de pitié... Sitôt qu'on approchait un peu de la vérité, il n'en était plus de même; je sentais le besoin de me défendre, j'accumulais les raisons pour me justifier, et encore n'était-ce jamais sans qu'il restât quelques traces d'une peine secrète. Voilà l'homme! » Voilà surtout, nous permettrons-nous d'ajouter, Napoléon le Grand et Alexandre! Toutes les veines n'ouvrent pas un aussi facile accès au poison, et ce n'est pas

mériter le nom de grand politique que de mettre aux fers Callisthène ou de rompre la paix d'Amiens pour un pamphlet.

L'empereur Napoléon ne s'est jamais proposé Alexandre pour modèle ; il semble qu'il ait réservé toute son admiration pour César, et cependant ce n'est pas un César que je reconnaîtrais en lui si j'essayais de lui découvrir dans l'histoire un ancêtre. Ce serait bien plutôt un Alexandre : je parle évidemment de l'homme, et non du capitaine. Le trait distinctif d'Alexandre, c'est la grâce ; c'est aussi par sa grâce plus encore que par son génie que Bonaparte a séduit le peuple français. Il eut « Minerve pour guide et Apollon pour protecteur». Le grand Frédéric n'était point de l'avis d'Alcibiade; la flûte ne lui a jamais semblé « un instrument méprisable ». Eût-il réprouvé davantage les luttes du pugilat et du pançrace? J'ignore complétement quelles étaient les idées d'Alexandre et de Napoléon en fait de musique ; je soupçonne le premier d'avoir cultivé la lyre, et le second d'avoir étudié la guitare; je crois pouvoir affirmer que tous les deux ont eu et ont témoigné la même répugnance pour les athlètes. Ni les grands déploiements de force brutale, ni les voluptés grossières ne pouvaient avoir de charme pour ces natures

ardentes, mais si fines en même temps et si délicates. L'amitié fut leur rêve; les déceptions amères ne devinrent que trop souvent leur lot. Philotas complote la mort de son bienfaiteur; Clitus le Noir, pris de vin, l'outrage; Harpalus s'enfuit avec ses trésors; Callisthène, sous le masque de l'austérité philosophique, excite les Macédoniens à la révolte; les dissensions d'Éphestion, de Cratère, d'Eumène, font retentir le palais du cliquetis des épées, et ce souverain, dont les ornements royaux recevront après sa mort des sacrifices, dont le diadème, le sceptre et la couronne, dieux fétiches de généraux impuissants à s'entendre, seront censés distribuer des ordres et présider à l'administration de l'empire; ce souverain, méconnu par ceux qu'il a le plus aimés, se verra forcé, sur la fin de son règne, de mettre sa personne sous la garde des vaincus, comme Orkhan mit la sienne sous la protection des janissaires. Les Perses lui fourniront une phalange dévouée de 30,000 guerriers; il se rencontrera chez les Macédoniens assez de mécontents pour qu'on en puisse former tout un corps à part, sous le nom de « bataillon des indisciplinés ».

« Calomniez, a dit Beaumarchais, il en reste toujours quelque chose. » L'homme qui n'avait

connu, avant son mariage avec Roxane, et plus tard avec Barsine, la fille aînée de Darius, d'autre femme que la veuve de Memnon le Rhodien; l'homme qui, à trente ans, pouvait passer devant tant de captives, « le tourment des yeux », comme devant « des statues inanimées », ce même homme qui se glorifiait d'avoir, dès son enfance, fait choix de deux excellents cuisiniers, — pour le dîner, une promenade au lever de l'aurore; pour le souper, un dîner frugal, — nous est représenté par la majorité des chroniqueurs comme vivant au milieu des orgies. C'est du sein d'une orgie, nous dit-on, c'est sur la provocation d'une courtisane, qu'il se lève pour donner l'ordre de brûler Persépolis. Le croyez-vous vraiment? « Alexandre, remarque avec raison Voltaire, a fondé beaucoup plus de villes que les autres conquérants n'en ont détruit »; et, chose assez étrange, les débris de Persépolis ne confirment aujourd'hui par aucun indice les récits d'Arrien, de Diodore de Sicile et de Quinte-Curce. Rien n'indique que la flamme ait léché ces colonnes et ces parois couvertes de sculptures. Nous n'avons pas besoin cependant de sortir de chez nous pour savoir que les monuments ravagés par l'incendie ont coutume d'en garder la trace jusque dans leurs ruines. Mais passons!

Si Persépolis n'a pas été brûlée, Persépolis du moins a été saccagée, peut-être même en partie détruite: Je l'admets, et jusqu'à un certain point je l'excuse. Persépolis, avec sa citadelle entourée d'une triple enceinte, se trouvait séparée de Suse par un pays d'un accès difficile; pour y arriver, l'armée grecque avait dû franchir plus d'un fleuve : le Pasitigre, l'Oroatis, l'Araxe, — il s'agit ici du petit Araxe, et non du grand fleuve impétueux qui se jette dans la mer Caspienne; — elle avait dû forcer plus d'un défilé, gravir des montagnes semées de fondrières et couvertes de neige; partout l'hostilité la plus vive l'avait assaillie; partout, durant ce long et périlleux trajet, dans le pays des Uxiens, comme aux roches Susiades, le sentiment de l'indépendance nationale s'était manifesté avec un redoublement d'énergie. A la tête de 25,000 hommes d'infanterie et de 300 cavaliers, Ariobarzane venait de faire subir aux vainqueurs leur premier échec, et, pour porter au comble l'irritation de l'armée, à peine les soldats d'Alexandre avaient-ils passé l'Araxe que huit cents Grecs, réduits à l'esclavage par le prédécesseur de Darius, venaient implorer la pitié de leurs compatriotes et leur demander vengeance. Tous ces malheureux étaient mutilés : aux uns on avait coupé les mains; les autres

« effacer dix mille lettres », les dénonciations d'une reine n'avaient besoin que d'en faire signer une; l'épée qui frappa Parménion n'était pas si bien rentrée dans le fourreau que quelque emportement soudain ne pût l'en faire sortir. Antipater le craignit peut-être, et plus d'un historien, se mettant sur ce point d'accord avec le cri unanime de l'armée, l'accuse d'avoir pris les devants.

Moissonné par le sort ou par la trahison, Alexandre n'en doit pas moins à cette fin prématurée la majeure partie de son prestige. Il resta, comme l'avait été Bacchus avant lui, le prince de la jeunesse. Un Alexandre parvenu à l'âge de Nestor ne se concevrait guère. S'il eût, comme Louis XIV, régné soixante-douze ans, Alexandre aurait peut-être encore eu des autels; les peuples auraient versé peu de larmes sur sa tombe. Qu'il me soit permis de confesser ici ma faiblesse : je souffre difficilement qu'on touche aux grands hommes. En les ravalant à notre niveau, il me semble que c'est l'humanité tout entière qu'on rabaisse. Si jamais les prêtres de l'Égypte ont mérité que l'univers ajoutât quelque foi à leurs impostures, c'est assurément le jour où ils reconnurent dans le vainqueur de Tyr et de Gaza le frère généreux d'Alcide, le fils chéri de Jupiter Ammon.

Quel mortel en effet fut plus digne de gravir les degrés de l'Olympe et d'y aller réclamer, au nom de ses exploits, sa part d'ambroisie?

Voyez-le dans les champs d'Arbèles, quand Parménion est parvenu à l'éveiller. Il se couvre de son casque de fer poli, brillant comme de l'argent. Autour du cou s'adapte le gorgerin orné de pierreries; un buffle de Sicile, serré à la ceinture, l'enveloppe jusqu'à la hauteur des genoux; un justaucorps de lin rembourré de coton, à la façon des cuirasses de Montezuma, justaucorps ramassé sur le champ de bataille d'Issus, une cotte de mailles, don de la ville de Rhodes, merveilleux travail qu'on dirait sorti des forges de Vulcain, ont complété cette armure défensive. A son côté, le héros radieux suspend alors le glaive que lui envoya de Chypre le roi des Cittiens; de la main gauche, il saisit un faisceau de javelines. Qu'on amène Bucéphale! Le noble coursier ploie déjà sous le faix des ans; il n'a rien perdu de sa martiale ardeur. Alexandre a cessé de le monter dans les marches; il ne se fie qu'à lui lorsqu'il faut aller à l'ennemi. Le héros saute en selle. Quand il a formé la phalange en bon ordre et parcouru les rangs, il se place en avant du front de l'armée, s'y arrête un instant, puis tout à coup élève sa main

droite vers le ciel. Les cavaliers partent à fond de train, la phalange se déroule derrière eux comme une mer houleuse. Que fait Alexandre pendant qu'à son signal la mêlée sur tous les points s'engage? Va-t-il se placer sur quelque éminence pour embrasser de ce poste élevé l'ensemble de la bataille? Se préoccupe-t-il de rester en communication avec Parménion, avec cette aile gauche qui, séparée de lui, n'étant plus animée du feu de ses regards, menace de fléchir? Garde-t-il sous la main des escadrons de réserve, des hoplites, des peltastes, pour les faire donner en temps opportun? Non! Alexandre s'est jeté de sa personne au plus épais; c'est sur son bras qu'il compte plus encore que sur ses soldats pour arracher au destin jaloux la victoire. Il n'y a que les vieilles chansons de gestes, que les romans de l'Arioste ou du Tasse qui nous montreront la guerre sous cet aspect. Le grand capitaine, s'il existe, a disparu; il ne reste plus que le paladin courant tout enivré au-devant de la mort ou de la gloire.

Ce jeune héros « aux yeux vifs et mobiles, au nez aquilin, à la peau blanche veinée d'un réseau de pourpre, dont la chevelure blonde s'échappe en boucles frisées de dessous le casque qui la recouvre », se croit donc invulnérable? Laissons cette illusion

au fils de Thétis! Le fils de Thétis lui-même l'a-t-il après tout jamais eue? Homère s'est bien gardé de nous gâter ainsi l'héroïsme d'Achille. Comme le héros qui combattit Hector et qui prit en pitié le vieux Priam, Alexandre se sait exposé à tous les dangers que peut craindre un mortel; en sa qualité de demi-dieu, il les brave; s'il succombe, il est bien sûr de renaître « au bûcher d'OEta ». Au passage du Granique, il a eu le bras droit traversé d'un javelot; à Gaza, il est blessé à l'épaule; dans la Drangiane, une flèche lui brise un des os de la jambe; un peu plus loin, une pierre le frappe au cou; chez les Oxydraques ou chez les Malliens, — on s'y perd, — peu s'en faut que les Macédoniens n'aient à le rapporter, comme revint Charles XII du siége de Fredericksburg — sur un brancard. Les machines de guerre allaient trop lentement; Alexandre enfonce une porte et se précipite dans la ville. Il tue un grand nombre d'ennemis, met les autres en fuite et les oblige à se réfugier dans la citadelle. Les Indiens ne garderont pas longtemps cet asile. De sa propre main le fils d'Olympias saisit une échelle, l'applique contre le mur et, tenant sa rondache au-dessus de sa tête, atteint le haut des créneaux. L'échelle se rompt sous le poids des hétaires qui se sont précipi-

tés pour le suivre. Debout sur le rempart, Alexandre sert de cible aux traits de l'ennemi. Stérile péril indigne de son courage ! Se ramassant sur lui-même, le plus agile des Grecs s'élance d'un bond au milieu des barbares. Tout fuit et se disperse ; on dirait que la foudre est tombée sur ce vil troupeau. Mais bientôt les barbares reviennent de leur effroi ; ils osent jeter un regard derrière eux et n'aperçoivent qu'un homme, un seul homme, au pied des murailles. Ils le chargent avec de grands cris, à coups d'épée et à coups de pique. Le casque et le bouclier du roi résonnent comme l'enclume sous le marteau du forgeron ; le tranchant des armes vient heureusement s'y émousser. Un Indien bande alors son arc : que les dieux protégent le talon d'Achille ! Le flanc du héros ne s'est qu'un instant découvert : le trait vole, perce la cuirasse et s'enfonce près de la mamelle. Sous la douleur aiguë, Alexandre s'affaisse. L'Indien bondit le cimeterre en main ; il se prépare à frapper le dernier coup : Alexandre lui plonge son épée dans l'aine et l'étend roide mort. Une branche pendait des murs, le roi la saisit, se relève et provoque les barbares au combat. Heureux les princes qui trouvent, en pareille occasion, des compagnons fidèles ! Deux hypaspistes, Peucestas et

Limnée, apparaissent à temps : ils courent au roi et se jettent devant lui. Limnée le premier roule, atteint d'une blessure mortelle ; Peucestas est blessé aussi : il lui reste la force de combattre encore. Alexandre lui-même reçoit un violent coup de massue sur la nuque. Ses yeux se couvrent d'un nuage ; il s'appuie contre la muraille, la face tournée vers l'ennemi. C'en était fait du fils de Jupiter Ammon si, dans cet instant critique, les Macédoniens n'étaient survenus en masse. Ils enlèvent Alexandre et l'emportent évanoui. Le dard avait pénétré entre les côtes : on réussit à scier le bois de la flèche, et l'on put alors enlever au blessé sa cuirasse. Pour arracher le fer, large de trois doigts, long de quatre, il fallut pratiquer dans les chairs une profonde incision. L'opération fut longue et douloureuse, accompagnée de nombreuses défaillances : le dard enfin abandonne la plaie ; Alexandre revient à la vie. La convalescence exigeait de grands soins, un absolu repos ; au bout de quelques jours, les Macédoniens s'alarment ; ils craignent qu'on ne leur cèle la mort du roi, qu'on ne leur dissimule tout au moins la gravité de son état. Attroupés autour de la tente royale, ils demandent à voir leur souverain. Le tumulte prend peu à peu l'accent et l'aspect de la révolte.

Alexandre, étendu sur sa couche, entend ces clameurs : il s'habille, et d'un pas que son âme héroïque trouve encore le moyen d'affermir, il va sacrifier aux dieux. Macédoniens! élevez des autels au roi qui vous est rendu; ce n'est pas moi qui vous en blâmerai.

CHAPITRE II

UNE CAMPAGNE MODERNE DANS L'ASIE MINEURE.
L'ARMÉE D'IBRAHIM-PACHA
ET L'ARMÉE DE SOLIMAN LE GRAND.

L'Asie Mineure a connu d'autres conquérants qu'Alexandre. Elle a vu passer tour à tour dans ses plaines Cyrus le Jeune, Trajan, Julien, Héraclius, Godefroi de Bouillon, Tamerlan, et de nos jours même, le fils de Méhémet-Ali, Ibrahim-Pacha. Les uns ont dû forcer une double ceinture de montagnes, le Taurus, boulevard de la Cilicie, l'Amanus, rempart non moins escarpé de la Syrie; les autres n'ont eu qu'à suivre la vallée de l'Euphrate. Ce sont tous de grands capitaines; le plus grand, s'il était permis de lui attribuer exclusivement le mérite de ses foudroyantes campagnes et de n'en rien laisser à ce colonel français qu'une heureuse fortune lui avait donné pour lieutenant, serait, à coup sûr, Ibrahim. On ne saurait, en effet, oublier que ce chef d'une

armée qui, hier encore, combattait à la turque, a eu le singulier honneur de sortir victorieux d'une rencontre où les plus vaillantes troupes de l'empire ottoman l'attendaient dans des positions choisies de longue date, fortifiées à l'avance et couvertes de tout le prestige de la science allemande. De quels précieux conseils, en effet, son adversaire ne se présentait-il pas entouré ! Un seul nom dira tout : M. de Moltke était au nombre de ces officiers prussiens sur lesquels reposait le principal espoir d'une Europe hostile, et dont la tutelle devait suppléer à l'insuffisance d'Hafiz-Pacha. Dieu nous garde d'infliger à ce nom illustre l'apparence même de la plus légère responsabilité dans la défaite ! On sait que les avertissements donnés, loin d'être écoutés, furent à peine compris ; il ne doit pas moins rejaillir quelque gloire sur l'héroïque capitaine qui vainquit à Nezib, de la présence dans le camp ennemi d'un pareil conseiller.

Si la politique française a jamais été excusable dans ses méprises, ce fut assurément le jour où elle crut avoir trouvé dans le réformateur de l'Égypte le régénérateur de cet empire caduc dont elle était la seule à ne pas convoiter les dépouilles. Tout tendait, en effet, à égarer son jugement : dans Alexandrie,

le spectacle d'une activité sans égale ; sur les champs de bataille, une succession si rapide de triomphes que le monde n'avait rien vu de pareil depuis le temps des conquêtes d'Alexandre. Au mois d'octobre 1831, l'armée d'Ibrahim, rassemblée sur les confins de l'Égypte, se met en mouvement; le 27 novembre, elle est sous les murs de Saint-Jean d'Acre ; le 27 mai 1832, Acre est emportée. Les portes de Damas s'ouvrent le 16 juin : le 17 juillet, Alep devient le prix de la victoire de Homs. La vallée de l'Oronte est désormais une vallée égyptienne; la Syrie tout entière appartient au pacha du Caire. Où les Turcs vont-ils se poster pour opposer une digue au torrent qui a renversé jusqu'ici tous les obstacles? Leurs troupes se réunissent dans la plaine d'Issus, entre Adana, Payas et Alexandrette. A l'exemple d'Alexandre revenant de Myriandre, Ibrahim franchit les Pyles amaniques. Du col de Beylan enlevé avec une suprême vigueur, il descend dans la plaine et n'y rencontre plus que des fuyards. Le 11 août, il se remet en marche sur Adana. Les Pyles ciliciennes ne l'arrêteront pas mieux que les Pyles amaniques; dès les premiers jours d'octobre, Ibrahim a pris pied sur le plateau de l'Asie Mineure. C'est de Koniah que Cyrus le Jeune s'est porté dans les plaines de la Ci-

licie; c'est à Koniah que le fils de Méhémet-Ali, le 18 novembre, établit son camp.

Pendant la guerre de l'indépendance hellénique, un seul nom a grandi à côté de celui d'Ibrahim; Reschid-Méhémet se montra dans l'Attique l'émule du farouche conquérant de la Morée. Le divan rappelle en toute hâte Reschid occupé à soumettre les Albanais; il lui donne une armée nouvelle, la grande armée d'Anatolie. Le 3 novembre, Reschid traverse le Bosphore; dès le 18 décembre, les coureurs des deux armées préludent au choc décisif qui s'annonce par ces escarmouches. Les Turcs peuvent mettre en ligne 53,000 hommes et 93 pièces d'artillerie; les Égyptiens ne leur opposeront que 15,000 hommes et 36 pièces. Quelle rude campagne que cette campagne d'hiver, sur un sol nu et dévasté, où règne un froid de 14 degrés centigrades! Croirait-on bien que ces soldats qui bivouaquent sans tentes, sans manteaux, par une telle saison, à près de 1,200 mètres au-dessus du niveau de la mer, sont venus du delta brûlant du Nil? On a souvent cité l'indifférence des Grecs pour les climats à travers lesquels les traîna, durant douze années, Alexandre; les fellahs, ce me semble, ne le cèdent en rien, sous ce rapport, aux guerriers de la Macédoine. La bataille de Koniah

durait depuis près de deux heures, quand le grand vizir, égaré dans le brouillard, fut fait prisonnier. Cinq heures et demie encore, les Turcs résistèrent : résistance héroïque qui ne put que retarder la déroute; le 20 janvier 1833, l'armée égyptienne marchait sur Constantinople. Elle y eût fait sans aucun doute une entrée triomphale si l'Europe entière ne se fût jetée en travers. La paix fut signée le 8 avril.

Le sultan mit six ans à préparer sa revanche : instructive leçon pour les étourdis qui s'imaginent que l'ascendant militaire se déplace aisément entre deux campagnes! Le théâtre seul de la défaite fut changé. On combattit cette fois entre le Taurus et l'Euphrate, non plus par 14 degrés de froid, mais par 45 degrés de chaleur. Le 21 juin 1839, Ibrahim reconnaît les positions de l'armée turque; ces positions sont trop fortes pour qu'il se hasarde à les aborder de front. Est-il beaucoup plus prudent d'essayer de les tourner? Cette marche de flanc à travers une longue gorge qui déroule ses sinuosités presque à portée du canon ennemi ne sera-t-elle pas une des opérations les plus aventureuses que jamais général ait tentées? Combien les conseillers prussiens d'Hafiz-Pacha, M. de Muhlbach, le baron de Moltke, M. Laoué, durent maudire en ce jour l'inertie fataliste qui retint

l'armée ottomane dans ses lignes! Ibrahim-Pacha eut l'immense mérite de pressentir que cette inertie ne ferait pas défaut à son audace. Le grand homme de guerre est celui qui connaît le mieux le tempérament de son ennemi et qui sait tirer parti de toutes les faiblesses que la fortune met sur son chemin. De chaque côté 40,000 hommes environ et 150 bouches à feu s'apprêtaient au combat. Tourné par Ibrahim, Hafiz-Pacha s'était vu contraint de sortir de ses retranchements et d'exécuter un complet changement de front; il livra bataille, ses positions à dos. Le sort des armes lui fut aussi contraire qu'il l'avait été à Méhémet-Reschid. L'Europe coalisée s'entendit de nouveau pour ravir au vainqueur l'empire à demi conquis. L'Europe gardait pour elle l'opulent héritage; veuille le ciel qu'elle n'ait point à se repentir d'avoir laissé aux générations futures semblable proie à se disputer!

L'empereur Napoléon exagérait à coup sûr la portée de son échec quand il se plaignait que Sidney Smith, sous les murs de Saint-Jean d'Acre, « lui eût fait manquer sa fortune ». — Sidney Smith ne l'a pas empêché d'acquérir une gloire devant laquelle toutes les autres pâlissent; mais il a évidemment fait rebrousser chemin à la pensée grandiose d'un héros

sorti du même moule que Mahomet. Prendre l'Europe à revers en soulevant sous ses pas une race déchue plutôt que dégénérée fut un instant, dit-on, le rêve de Bonaparte. De toutes les familles humaines, la plus naturellement belliqueuse n'est-elle pas, en effet, la descendance d'Ismaël? Il ne faudrait qu'un nouveau prophète pour la mettre en mouvement. Dans l'armée d'Ibrahim, il m'a semblé retrouver un instant l'armée d'Alexandre : les voilà bien, ces soldats de fer, exempts de bagages, « qui trouvent partout un endroit pour camper et des vivres pour se nourrir ». Au temps même de Soliman le Grand, l'armée turque est au contraire devenue déjà presque aussi pesante que l'armée de Darius.

Si nous en devons croire Jenkinson, pour envahir la Perse avec 300,000 hommes, il ne fallut pas au fils de Sélim moins de 200,000 chameaux[1]. — Un chameau peut porter la charge de trois bœufs ou de deux mulets. — Et quel faste inutile! quel pompeux déploiement d'un luxe sans objet! Comme on sent bien que la mollesse asiatique ne tardera pas

[1] Ce chiffre paraîtra sans doute invraisemblable : qu'on n'oublie pas cependant qu'une seule campagne dans l'Afghanistan a coûté 60,000 chameaux au Pendjab, qui en possédait à cette époque 180,000.

à se glisser dans ces rangs, dont l'aspect imposant éblouit encore le marchand anglais! Le 4 novembre 1553, Jenkinson a vu 90,000 hommes venir dresser leurs tentes dans la plaine d'Alep; les autres troupes avaient pris la route de l'Arménie. Devant le Grand Seigneur, autrement appelé le Grand Turc, marchaient 6,000 cavaliers, tous vêtus d'écarlate; puis s'avançaient 10,000 tributaires en habits de velours jaune, coiffés à la tartare de chapeaux, jaunes aussi, de deux pieds de haut. A la base du bonnet s'enroulait par des plis nombreux une longue bande d'étoffe de la même couleur. Ces soldats portaient tous leur arc à la main, ainsi que font les Turcs. Quatre capitaines, dont la haute mine est encore rehaussée par un splendide costume de velours cramoisi, conduisent chacun 12,000 hommes bien armés, le morion en tête, l'épée courte au côté. Tout cela, ce n'est que de l'infanterie légère; voici le corps redouté qui tant de fois a fait trembler l'Europe! voici les 16,000 janissaires qui passent! Un casque de velours blanc leur couvre le front, laissant pendre en arrière une longue traîne, une sorte de couvre-nuque, assez semblable à un chaperon français; sur le devant de ce casque, juste au milieu du front, est fixé un demi-cylindre d'argent massif, haut de plus

d'un pied et tout garni de pierres précieuses. Au sommet de l'étrange coiffure se dresse un grand plumet qui se balance quand le soldat marche. Les janissaires ont un uniforme de soie violette, leur arme est une arquebuse jetée sur l'épaule gauche. Derrière les janissaires, remarquez ce millier de soldats si richement couverts de drap d'or : ce sont les icoglans. La moitié a été munie d'arquebuses, l'autre moitié garde l'arc et le carquois. Trois hommes d'armes les suivent. Sur l'armure de ces cavaliers flotte, à la façon turque, une peau de léopard. La lance en arrêt, on dirait qu'ils portent à je ne sais quel ennemi invisible un défi. Vous avez sous les yeux les champions du Grand Turc.

Oh ! les magnifiques chevaux blancs ! nous n'avons pas encore vu leurs pareils. Leur housse étincelle du feu des diamants, des émeraudes et des rubis dont on l'a semée ; ils servent de monture aux sept pages d'honneur vêtus de drap d'argent. Six autres pages, l'arc en main, le sabre courbe pendant de la ceinture, serrés dans leur longue robe de drap d'or, forment un second groupe dont l'éclat ne le cède en rien à celui du premier. La foule les regarde passer ébahie. Prosternez-vous ! le Grand-Turc en personne va paraître.

Quelle merveilleuse majesté dans son attitude, et que toute cette pompe orientale lui sied bien! Son front est entouré d'un turban de soie et de lin tissés ensemble qu'on prendrait pour une mousseline de Calicut, si le souple tissu n'était cent fois plus beau et plus riche. Quinze yards d'étoffe sont entrés dans les plis entrelacés du turban. Le sultan monte un cheval d'une blancheur sans tache, dont la housse traînante est faite de drap d'or et bordée de pierreries. De chaque côté de Sa Hautessse marche un page en livrée de drap d'or, et à sa suite chevauchent sur des haquenées blanches six belles jeunes femmes dont l'habit de drap d'argent disparaît sous une broderie de perles constellée des pierres les plus fines. Vaillantes amazones, elles ont l'arc en main, comme la chasseresse antique. Un cône de métal, merveilleux travail d'orfévrerie, est posé sur leur tête, et de ce cône s'échappent de longues tresses de cheveux teints en rouge. Les ongles ont pris également la couleur du sang. Deux eunuques accompagnent chacune de ces odalisques. Après le sultan et son riche cortége, qui pourrait encore attirer l'attention? Le grand pacha! le commandant en chef de l'armée! Ce pacha n'est plus le célèbre Éphestion du nouvel Alexandre. Ibrahim a été étranglé le 5 mars

1532, mais les vaillants vizirs ne manquent pas à la Porte. Roustem-Pacha, — si c'est bien Roustem qui commandait en ce jour, — porte une ample tunique de velours cramoisi, et par-dessus sa tunique un dolman. Autour de lui se groupent cinquante janissaires à pied. Trois autres pachas dirigent l'arrière-garde, composée de 4,000 cavaliers et de 3,000 fantassins.

Si une armée moderne a pu affronter les hasards de la guerre dans cet appareil dont la magnificence ne faisait qu'entraver sa marche et n'ajoutait rien à sa force, pourquoi resterions-nous incrédules aux descriptions que nous ont transmises Hérodote et les historiens d'Alexandre? L'armée anglaise de l'Inde est-elle moins encombrée de bagages et de valets? N'a-t-on pas vu arriver en 1839 sous les murs de Caboul 80,000 rationnaires, parmi lesquels, au moment de l'action, on aurait eu peine à trouver plus de 7,000 hommes capables de figurer en ligne? Et, en 1842, quand l'insurrection chassa les Anglais de cette ville si imprudemment occupée, combien comptait-on de soldats dans la colonne qui alla s'engouffrer au fond de défilés d'où elle ne devait pas sortir? 3,140 en tout, sur un effectif de 17,000 hommes. Le nombre de domestiques, hommes de peine, détaillants, que le devoir ou

l'appât du gain attache à une armée en campagne dans les Indes est dix fois plus considérable, nous apprend M. de Valbezen, que celui des combattants. Le gouvernement anglais s'est appliqué de tout son pouvoir à réduire, depuis quelques années, cette proportion aussi dangereuse qu'incommode. Pourrait-on affirmer que ses efforts aient été couronnés de succès? Ce sera toujours avec de petites armées et de gros convois qu'on fera la guerre en Asie. Comme l'a très-justement fait observer Victor Jacquemont, « dans un pays traversé de déserts, le moindre corps de troupes, pour ne pas mourir de faim et souvent même de soif, doit traîner à sa suite un nombre immense d'animaux de bât et de charrettes ». Raison de plus pour ne pas y joindre les embarras d'une cour et d'un harem.

CHAPITRE III

L'ARMÉE DE DARIUS ET LES PHALANGES PAUVRES.

Je ne sais trop à quel titre on a pris l'habitude de récuser constamment l'autorité de Quinte-Curce pour ne s'en fier qu'au témoignage d'Arrien. Quelques erreurs géographiques et un trop grand penchant à la déclamation ne suffisent pas, suivant moi, pour infirmer aussi complétement un récit plein de vie, où nous retrouvons maints détails négligés bien à tort par le gouverneur de la Cappadoce. Diodore de Sicile, Justin, Plutarque, Arrien, Quinte-Curce, ont puisé aux mêmes sources. Tous ont mis à contribution les éphémérides, les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, la chronique de Clitarque. Si l'Orient, dans sa pompe stérile, si l'invasion, dans sa pauvreté martiale, nous sont fidèlement rendus, ce n'est pas dans l'*Anabase* d'Arrien, ce serait plutôt dans le *De rebus gestis* de Quinte-Curce. Je reconnais l'armée de Xerxès, telle que nous l'a

décrite Hérodote, dans la masse incohérente que Darius, après l'avoir parquée par groupes de 10,000 hommes, épancha en un jour sous les murs de Babylone. Contemplez pour la dernière fois l'incroyable splendeur qui fit si longtemps l'orgueil et la faiblesse de l'empire! le défilé commence : en tête, porté sur des autels d'argent, le feu qu'on ne laisse jamais éteindre, puis le cortége des mages chantant les saints cantiques; derrière les mages, 365 serviteurs du temple, vêtus de robes de pourpre et destinés à figurer les 365 jours de l'année. A la suite de ce bataillon s'avance le char consacré au maître des dieux, avec son attelage aussi blanc que l'hermine. Le dieu du jour est représenté par un coursier que l'on conduit en main et qui doit cet honneur à sa taille gigantesque. Dix autres dieux, divinités secondaires, ont aussi leurs chars, dont les panneaux sont à demi couverts d'inscrustations d'or et d'argent. Des piqueurs, avec leurs baguettes d'or et leurs blancs vêtements, marchent d'un pas grave de chaque côté des chevaux qui obéissent à leur voix. A travers la poussière qu'elle soulève, voyez maintenant passer la cavalerie des douze nations : que de variété dans les armures de ces soldats accourus de toutes les contrées de l'Asie! Les

10,000 immortels suivent les cavaliers. Toujours de l'or! Des colliers d'or massif au cou, des broderies d'or aux manches flottantes des tuniques, des perles et des pierres précieuses mêlées aux broderies. Dans aucun autre corps l'opulence des barbares ne s'est étalée avec plus de profusion. Les 15,000 guerriers désignés sous l'appellation orgueilleuse de *cousins du roi* resplendissent à peine d'un égal éclat : parure de femme plutôt que luxe de gens de guerre! Quelle est cette troupe à laquelle nous entendons donner le nom de *doryphores?* C'est la grande domesticité du palais ; nous avons sous les yeux les officiers de la garde-robe royale. Les doryphores précèdent immédiatement le char du roi. Qui tentera de décrire le merveilleux aspect de ce trône de combat? Les deux panneaux sont décorés des plus riches simulacres ; l'avant-train même est semé de pierreries. Entre les images de Ninus et de Bélus, statuettes d'or hautes d'une coudée, un aigle d'or s'apprête à prendre son vol. De ses ailes éployées l'oiseau de Jupiter couvre toute la partie antérieure du char. C'est du haut de ce char que Darius debout et dominant majestueusement la foule apparaît aux regards de ses sujets. La beauté est le privilége des monarques perses!

par sa haute stature, par l'illustre origine empreinte dans tous ses traits, Darius montre bien qu'il est de la race auguste où l'Asie est habituée à chercher ses rois. Sa tunique de pourpre est traversée par une longue broderie blanche; sur ses épaules s'attache un manteau de drap d'or, qu'ornent deux éperviers qui fondent l'un sur l'autre; de sa ceinture dorée pend un sabre courbe dont le fourreau semble fait d'une seule pierre précieuse. La tiare droite, — le *cidaris,* — est la coiffure des souverains. Darius a posé sur son front le cidaris et le riche diadème dans lequel l'azur et le blanc s'entrelacent. Pour gardes à ses côtés, il a placé sa meilleure noblesse, ceux qui lui tiennent de plus près par le sang. Ces gardes sont au nombre de 200 environ. Derrière le char royal sont rangés les 10,000 hastaires. Le bois des piques est garni d'argent; le fer de lance est remplacé par une pointe d'or. 30,000 hommes de pied, masse profonde et compacte, ferment la marche. Un intervalle de 200 mètres environ sépare l'armée des combattants de l'armée préposée à la garde des bagages. Dans cette seconde armée vous trouverez le char qui porte Sisygambis, la mère de Darius, et un autre char destiné à transporter Statira, son épouse. Les

femmes qui accompagnent les deux princesses sont à cheval. Quinze arabas contiennent les enfants du roi, leurs précepteurs et la troupe des eunuques; 360 concubines, — à l'éclat qui les environne, on les prendrait pour autant de reines, — remplissent aussi de nombreux chariots; 600 mules et 300 chameaux, avec leur escorte d'archers, ont reçu pour fardeau le trésor royal. Est-ce tout? Non! il faut encore des chars pour les harems des seigneurs de la cour, des chars pour les valets, des chars pour les porteurs d'eau et pour les esclaves qui fendent le bois. Une armée asiatique, nous l'avons déjà dit, ne saurait se déplacer à moindres frais. La Compagnie des Indes, à l'époque où Victor Jacquemont visitait le Bengale, se trouvait en mesure de mettre 300,000 hommes en campagne, mais c'était à la condition de les faire accompagner par 3,000 éléphants et par 40,000 chameaux. Le bagage seul de lord Bentinck employait 103 éléphants, 1,300 chameaux et 800 chars à bœufs. Qu'on juge par l'étendue de ces immenses cortéges, dont il est difficile de rien retrancher, de ce que dut être le convoi de Darius. Les détachements l'un après l'autre se succèdent; le dernier soldat enfin a passé; il a pas quand la nuit est déjà venue, et, suivant la cout

invariable des Perses, l'armée s'était mise en marche au lever du soleil.

J'ai fait l'épreuve moi-même des incroyables charges qu'impose à une armée l'impossibilité de vivre sur le pays qu'elle traverse. 3,000 animaux de bât pour une colonne expéditionnaire de 7,000 hommes, c'est déjà quelque chose : il en fallut 18,000 à l'armée de Crimée pour nourrir l'unique division qui, après la prise de la tour Malakof, alla occuper la vallée de Baïdar. En revanche, je suis revenu d'Orizaba au port de Vera-Cruz avec une escorte improvisée qui n'avait besoin ni d'un chariot ni d'une mule. Quand cette escorte trouvait les puits taris, elle se résignait et ne proférait pas un murmure. On a vu les soldats de la République marcher sans souliers et bivouaquer sans eau-de-vie; il n'y a que des Indiens ou des Arabes qui, sans eau et sans pain, sachent au besoin doubler les étapes. Si, aux jours de Napoléon, il y eût eu déjà une Afrique française, la race arabe, conduite par un tel chef, aurait recommencé la conquête du monde. A défaut d'Arabes ou d'Indiens, quelle nation dans notre grasse Europe osera se présenter pour marcher sur les pas d'Alexandre? Les Macédoniens ont tracé la voie; il faut leur ressembler si

l'on prétend les suivre. L'armée partie des bords du Strymon ne comptait dans ses rangs que 35,000 soldats — 30,000 fantassins et 5,000 cavaliers. — La multitude amenée par Darius dans la plaine d'Issus, si l'on en défalque tout ce qui se trouvait inhabile à prendre les armes, offrit-elle jamais beaucoup plus de combattants? L'escorte des bagages et les bouches inutiles faisaient presque à elles seules, tout le fait présumer, la différence des deux effectifs.

L'empereur Napoléon s'est montré sévère envers Alexandre, — sévère envers l'homme, — car pour le conquérant il n'a jamais méconnu son incomparable grandeur. Les campagnes du fils de Philippe « ne sont pas, nous dit-il, comme celles de Gengis-Khan et de Tamerlan, une simple irruption, une façon de déluge ; tout fut calculé avec profondeur, exécuté avec audace, conduit avec sagesse ». La profondeur, l'audace et la sagesse se montrent surtout après la bataille d'Arbèles. Cette bataille fut livrée en l'année 331 avant l'ère chrétienne; la mort d'Alexandre eut lieu en 323. Les huit années qui séparent les deux événements sont remplies par les campagnes, que je me permettrai d'appeler les campagnes laborieuses, par opposition à celles qui

donnèrent aux Grecs la possession de la Syrie et de l'Asie Mineure, entreprise, — nous essayerons de le démontrer, — relativement facile. S'il n'avait, en effet, d'autre titre de gloire que d'avoir dissipé les armées de Darius, ces armées dont nous avons tenu à montrer la vaine magnificence, Alexandre ne mériterait peut-être pas d'occuper dans l'histoire un rang beaucoup plus élevé que celui qui reste assigné par la conquête du Mexique à Fernand Cortez. Le héros espagnol, sans s'être ménagé de retraite, alla droit au cœur d'un vaste empire; il plongea d'un seul bond dans l'inconnu; le vainqueur du Granique et d'Issus n'eut qu'à suivre une voie toute tracée.

Xénophon avait dit aux Grecs : « Vous n'êtes pauvres que parce que vous le voulez bien, car il vous suffit de passer en Asie pour devenir riches. La Perse appartient d'avance à qui aura le courage de l'attaquer. » Cléarque et Xénophon ont été les fourriers d'Alexandre. Jamais journal de marche ne fut mieux tenu que l'*Anabase*, plus exact, plus minutieux, plus précis, plus attentif à indiquer les ressources et à signaler les obstacles. Cent quatre-vingt-trois jours après avoir quitté Sardes, Cléarque, guidé par Cyrus, avait franchi en quatre-vingt-sept

étapes un peu plus de 2,000 kilomètres. Il était ainsi arrivé, sans fatigues excessives, presque aux portes de l'antique cité de Sémiramis. « Je rougirai, j'en suis sûr, disait souvent Cyrus à ses auxiliaires, quand vous verrez quels hommes produit mon pays. » L'armée des Perses ne démentit pas ces paroles amères. Elle se montra, dès la première rencontre, aussi incapable de tenir tête aux hoplites du Péloponèse que les soldats de Montezuma de faire face aux arquebusiers espagnols. Le bruit seul des piques frappées sur les boucliers la mit en fuite. C'était, il est vrai, quelque chose d'imposant et de terrifiant à la fois que l'ébranlement d'une phalange d'hoplites. Les casques d'airain, les boucliers luisants, les tuniques de pourpre serrées à la ceinture s'alignaient dans la plaine, massés sur quatre rangs, sur huit rangs, sur seize rangs parfois de profondeur. Au signal de la trompette, les piques tombent en arrêt, la colonne se met en marche. Peu à peu le pas s'accélère, le fer des lances bat la charge sur l'écu, et une immense clameur fait frissonner la plaine; on vient d'entonner le péan. Les soldats se crient les uns aux autres de ne pas courir en désordre, de garder les rangs, de régler le pas sur le centre. Les escadrons qui voient venir à eux ce rempart vivant dont pas une pierre

encore ne chancelle, se troublent et s'épouvantent. Ils tournent bride avant que les Grecs soient arrivés à portée de trait. Une foule nombreuse, de grands cris, voilà ce que la phalange a eu à combattre. Cyrus n'avait dit que trop vrai. A la bataille de Cunaxa, pas un seul soldat de Cléarque ne fut blessé; Ménon, à l'aile gauche, eut un homme atteint, et cet homme fut frappé de loin par une flèche.

Lorsque, soixante-sept ans plus tard, Alexandre viendra cueillir les lauriers ravis, en l'année 395 avant l'ère chrétienne, au roi Agésilas par la jalousie de Thèbes et d'Athènes, il trouvera les États du grand roi plus affaiblis encore, car de sourdes divisions les agitent : « Le taureau est couronné, les apprêts sont finis, celui qui doit immoler attend. » Alexandre, à la bataille du Granique, ne perdra que 115 hommes, dont 30 fantassins; la victoire d'Issus ne lui coûtera que 300 soldats d'infanterie et 150 cavaliers; le triomphe définitif d'Arbèles s'achèvera au prix de 500 morts. A la même époque, Agis, le roi de Sparte, et Antipater sont aux prises : l'un perd 5,300 hommes, l'autre 3,500. C'est là ce qu'Alexandre, jaloux de toute gloire qui peut amoindrir la sienne, ne craint pas d'appeler « une bataille de rats ». Bataille de rats, en effet, de rats enfermés

dans un tonneau. L'empereur Napoléon appelait bien les combats qui amenèrent l'affranchissement des États-Unis « des rencontres de patrouilles ».

La facilité avec laquelle les innombrables armées de Darius furent défaites par une poignée d'hommes nous montre assez le danger de placer sa confiance dans les levées en masse. Tout un peuple debout n'est redoutable qu'à la condition d'avoir gardé le goût et l'habitude des armes. S'il en était autrement, nous ne serions jamais allés à Péking, et les Chinois pourraient se mettre demain en marche pour Moscou. Méfions-nous des lévriers maigres! ce sont surtout ceux-là qu'il faut craindre. Puisse le ciel ne nous opposer jamais que des soldats habitués à plus de bien-être que les nôtres! Les Perses d'Artaxerxe Mnémon eux-mêmes n'étaient déjà plus les Perses de Mardonius; soixante-dix-huit années de paix les avaient singulièrement amollis. Fut-ce bien d'ailleurs aux Perses que les Dix-Mille eurent affaire? « L'empire du grand roi est puissant par l'étendue du pays et par le chiffre de la population; la longueur des distances et la dispersion des forces le rendent faible contre quiconque lui fait la guerre avec promptitude. » Aussi n'est-ce pas la marche en bas, c'est la marche en haut, l'*Anabase,* qu'il faut admirer. Voilà ce qui

remplira le meilleur lieutenant de César, Antoine, de stupéfaction, quand il traversera les contrées sauvages, les montagnes gardées par des peuplades belliqueuses, que les compagnons de Chirisophe et de Xénophon ont eu à franchir pour retrouver le chemin de la patrie. « Oh! les Dix-Mille! » s'écriait-il en supputant ses pertes et en songeant aux difficultés qui lui restaient encore à surmonter. Il est incontestable, pour moi du moins, qui étudie sans parti pris les résultats, que l'hoplite grec a été, de tous les hommes de guerre, celui qui a le mieux supporté les intempéries. La discipline romaine l'a vaincu, parce que la discipline finira toujours par garder l'avantage; mais les Romains ont bien fait de ne pas vouloir recommencer les campagnes d'Alexandre : ils n'étaient pas de taille à les entreprendre. Ce fut assez pour eux d'aller jusqu'aux bords du Tigre.

CHAPITRE IV

COMBAT DU GRANIQUE.

Je ne prétends raconter l'histoire d'Alexandre qu'à ceux qui la savent déjà ; je n'aurai donc pas besoin de m'appesantir sur les opérations militaires du grand conquérant ; je ferai mieux de réserver mon ardeur pour ses découvertes. Alexandre fut le précurseur de Vasco de Gama et de Christophe Colomb; c'est surtout à ce titre qu'il m'appartient. La Grèce, avant l'expédition qui mit fin à l'Empire des Perses, était, sous le rapport de la géographie, fort en arrière des Carthaginois, des Phéniciens, des Égyptiens même : sa navigation et sa politique s'agitaient dans un cercle borné; avec Alexandre, elle est entrée en possession du monde :

Fluctibus ignotis insultavere carinæ.

Nous partirons, il est vrai, des bords du Strymon, mais ce sera, — j'en prends l'engagement, — pour

arriver le plus rapidement possible aux bouches de l'Indus.

Vers le milieu du printemps de l'année 334 avant Jésus-Christ, Alexandre confie le gouvernement de la Macédoine à Antipater; il lui laisse en même temps 12,000 hommes de pied et 1,500 chevaux. L'armée à la tête de laquelle il se propose d'envahir l'Asie ne compte dans ses rangs que 30,000 fantassins et 5,000 cavaliers. Jeunes soldats et vieux officiers! Beaucoup de généraux ont plus de soixante ans; ils ont fait toutes les guerres de Philippe; les Gètes et les Illyriens pourraient dire si leur ardeur a faibli. Cette armée emporte avec elle trente jours de vivres. C'est beaucoup pour une armée grecque, mais nulle province n'est plus riche que la Macédoine en subsistances et en hommes. Si la mer appartenait encore aux descendants de Cimon et de Thémistocle, c'est par mer que cette troupe eût gagné les côtes de la Troade; la flotte d'Alexandre ne se sent pas de force à braver la flotte phénicienne; il lui faut demeurer appuyée au rivage, côtoyer l'armée qu'elle a charge de nourrir et qui la protégera au besoin de ses traits. Dans cette grande levée de boucliers de la Grèce, Athènes n'a pu fournir que vingt trières. Des vaisseaux de transport, on en aura

autant et plus qu'on n'en désire, car le commerce de l'Hellespont n'a pas cessé d'être florissant ; des vaisseaux de guerre, la Grèce a perdu l'habitude d'en construire. La suprématie maritime a passé aux Perses. Les Perses sont parvenus à mettre quatre cents galères en mer ; la Grèce et la Macédoine, en réunissant leurs efforts, ont eu peine à en équiper cent soixante. C'est dans ces conditions qu'Alexandre entreprend d'arracher le sceptre à Darius.

La flotte macédonienne s'est rassemblée sur la côte de la Chalcidique, dans le lac Cercinite ; elle y est aussi en sûreté que le seraient nos vaisseaux réunis dans l'étang de Berre. Le lac Cercinite, — Yakinos aujourd'hui, — a cinq ou six lieues de long du nord au sud, deux ou trois de l'ouest à l'est. La flotte le traverse et s'abandonne au cours du Strymon. Elle a passé sous les murs d'Amphipolis, que le fleuve environne sur trois faces ; bientôt elle débouche dans le port d'Éion. Garde un peu de souffle pour le moment où les vaisseaux se lanceront en pleine mer, vaillant fifre dont l'histoire nous a transmis le nom avec ceux de tant de héros qui seront rois un jour ! Timothée, c'est ta flûte qui a mis la flotte en branle, c'est ta flûte aussi qui doit lui ouvrir le chemin de l'Hellespont. Le port d'Éion est

maintenant enseveli au milieu des marais; on reconnaît aisément l'emplacement qu'il a occupé. Peut-être quelque jour le golfe de Contessa, au fond duquel débouche le noir courant du fleuve, rendra-t-il aux explorations patientes de nos érudits et les quais qui bordaient jadis les deux rives du Strymon et l'autel de Neptune où furent offertes les dernières victimes.

La flotte est en route. Alexandre ne s'est pas embarqué; il a reçu devant Amphipolis les adieux suprêmes d'Olympias, mère héroïque qu'il ne doit plus revoir. Roulant déjà dans sa jeune et blonde tête la conquête du monde, il suit avec son armée la route qui mène aujourd'hui le Turc indolent de Salonique à Constantinople. Le mont Pangée a vu passer l'armée de Xerxès et revenir l'armée d'Agésilas; il regarde avec la même indifférence du haut de ses 2,000 mètres défiler à ses pieds la phalange macédonienne. La montagne a aussi ses combats à soutenir : contre la foudre qui ébrèche ses sommets, contre le torrent qui use ses arêtes; elle n'a rien à craindre ni à espérer de nos luttes. De coteau en coteau Alexandre arrive à la plaine de Philippes, plaine encore sans nom dans l'histoire, où viendront s'asseoir, avant que trois siècles se soient écoulés, le

camp de Brutus et le camp d'Octave. L'armée atteint les bords du Nestus et la vallée profonde qui sépare le mont Pangée du Rhodope. C'est là que commence la Thrace et qu'en face de Thasos se termine la Macédoine. Abdère, sur le bord de la mer, Maronée, sur le promontoire élevé qu'elle couronne, sont successivement dépassées; l'Hèbre, qui porte aujourd'hui des barques de cinquante tonneaux jusqu'à Andrinople, est franchi à la hauteur de Dorisque. Alexandre n'a pas d'équipage de pont; les fleuves qu'il ne peut passer à gué ou dans des barques, il les traverse, comme ce Rhodien dont parle Xénophon voulait traverser le Tigre, sur des claies soutenues par des outres remplies d'air ou de paille. Laissons le héros poursuivre sa route du lac Stentoris au golfe d'Énos; il n'a pas un instant jusqu'ici perdu de vue sa flotte. Chaque soir, quand il prend un nouveau bivouac, il la retrouve, fidèle au rendez-vous, à portée de la plage. Vingt jours après leur départ d'Amphipolis, flotte et armée se rejoignent à Sestos. Si elles ont toutes deux suivi, sans se quitter, les longs replis du golfe de Saros, — et je ne vois pas trop, à vrai dire, comment elles auraient pu s'épargner ce détour, — elles ont dû faire au moins 23 kilomètres 1/2 par étape. Les marches des

anciens ne sont pas pour nous un moindre sujet d'étonnement que leurs exploits. Le voyageur qui aurait simplement parcouru en douze ans autant de pays qu'en visita dans ce court laps de temps Alexandre, mériterait de nos jours d'être présenté à toutes les sociétés de géographie.

Parménion connaissait le chemin de l'Asie; ce fut lui qui, le premier, prit terre à la pointe d'Abydos; cent soixante trières et un grand nombre de navires de charge l'y transportèrent avec le gros des troupes. Alexandre partit d'Éléonte, — le château d'Europe, — et se fit débarquer au cap Sigée. Il n'eût point voulu passer si près du tombeau d'Achille sans lui aller demander conseil. Quels indignes accents cependant cette évocation généreuse l'exposait à entendre ! « Achille mort ne vaut pas un goujat vivant » est un triste aphorisme ; je ne voudrais pas le donner pour encouragement à qui s'apprête à braver la mitraille ou à se jeter dans les eaux du Granique. Quand ils n'ont rien de mieux à nous dire, les mânes des héros font bien de rester muets.

Le Granique descend d'un cours impétueux des flancs du mont Ida ; il va se perdre dans la baie de Cyzique, non loin des villes grecques de Parium et de Priapus, où nous avons déjà, au temps de la

guerre du Péloponèse, rencontré Alcibiade [1]. On était au mois de juin; les journées étaient longues et le ciel en feu. L'armée des Perses, avec ses vingt mille mercenaires grecs et sa cavalerie nombreuse, se montrait rangée sur la rive droite du torrent. Elle défendit bravement le passage contre l'élan de la cavalerie thessalienne; les lances en bois de cornouiller n'eurent pas sans quelque peine raison de ses javelots. Alexandre pourtant ne combat plus qu'avec un tronçon. « Donne-moi ta lance, crie-t-il à son écuyer. — Cherchez-en une autre, lui répond Arès; la mienne aussi est brisée. » Démarate le Corinthien, à ces mots, accourt; sa lance est intacte, il en arme la main d'Alexandre; il était temps : le gendre de Darius, Mithridate, arrivait en ce moment au galop, conduisant comme un coin au milieu de la mêlée tout un escadron. Alexandre lui épargne la moitié du chemin, et d'un coup vigoureux porté en plein visage le jette à bas de sa selle. Ce n'est pas malheureusement un seul adversaire qu'il s'agit de vaincre; le héros de toutes parts se voit entouré. Rosacès lui décharge sur la tête un coup de cimeterre;

[1] V. *Marine des anciens (la Revanche des Perses)*. Plon et Cie, éditeurs, Paris.

le casque est entamé, le tranchant du fer n'a pu qu'effleurer les cheveux. Toute la noblesse perse s'acharne après le roi; Spithridate a déjà le bras levé et va frapper Alexandre par derrière; Clitus le Noir prévient le satrape. L'épée de Clitus a porté un coup si terrible que le bras de Spithridate, détaché près de l'épaule, tombe à terre; il tombe avec l'arme que les doigts crispés serrent convulsivement. Le roi, pendant ce temps, est atteint d'un trait au défaut de la cuirasse et voit son cheval blessé se dérober sous lui; mais il a pu prendre pied sur l'autre rive du Granique. La bataille est gagnée, et la victoire se change bientôt en tuerie.

CHAPITRE V

CONQUÊTE DU LITTORAL ET DU PLATEAU CENTRAL DE L'ASIE MINEURE.

Une pareille entrée en campagne mettait la Troade et la petite Phrygie aux pieds d'Alexandre. Ces deux provinces s'étaient déjà trouvées, en l'année 396 avant Jésus-Christ, à la merci des Lacédémoniens. Agésilas n'avait point, comme Alexandre, passé en Asie à la tête de 35,000 hommes; il ne s'en croyait pas moins assuré de conquérir, quand il le voudrait, l'empire d'Artaxerce. L'entreprise semblait folle; le roi de Sparte eut bientôt trouvé le moyen de faire partager ses espérances aux rudes compagnons qui le suivaient. Il donne l'ordre de vendre comme esclaves, dans un état de nudité complète, les premiers prisonniers qui lui sont amenés. « Qu'en pensez-vous? dit-il à ses soldats, sont-ce là des guerriers? Ces corps blancs et obèses, ces chairs molles et flasques, vous montrent assez à quels ennemis vous avez affaire. Marchez sans crainte à la

conquête de l'Asie; vous n'aurez à combattre que des femmes. » Ce fut à Daskylium, sur les bords de la Propontide, au fond du golfe qui porte aujourd'hui le nom de Mondania, que le devancier d'Alexandre voulut prendre ses quartiers d'hiver : il s'y installa au milieu des parcs de Pharnabaze. Le fils de Philippe dut, selon moi, partir également de Daskylium où l'avait précédé Parménion; plus heureux que le roi de Sparte, nul ordre impérieux ne vint arrêter son vol. Laissant le mont Olympe sur sa gauche, il franchit le col de Gelembeh et s'abat sur la capitale de la Lydie. — On pourra contester cet itinéraire, trouver la pointe faite sur Daskylium inutile : qu'on examine attentivement nos cartes modernes; peut-être arrivera-t-on à partager mon avis. — De Sardes, Alexandre descend par la vallée du Caystre sur Éphèse. Tout le littoral l'attend comme un libérateur. Les villes de l'Ionie ont connu deux tyrans : le roi de Perse, qui les abandonnait en proie à ses satrapes; Sparte, qui leur imposait ses harmostes. A Milet, à Halicarnasse, il faut combattre encore les mercenaires grecs que le grand roi a pris à sa solde; nulle part, jusqu'au promontoire sacré, jusqu'à cette limite où la langue d'Homère cesse d'être comprise, le vainqueur du Granique ne

voit les populations s'associer à la résistance de leurs maîtres. Le gouvernement oligarchique succombe; Ioniens et Doriens applaudissent avec un égal enthousiasme à sa chute. Partout où il se présente, Alexandre rétablit l'état populaire. Il n'a, comme du Guesclin assistant à la lutte de Henri de Transtamare et de Pierre le Cruel, qu'à faire un léger effort pour mettre dessus ce qui était dessous. Quelle différence s'il s'était trompé et eût accordé son appui à la cause frappée d'une irrémédiable impuissance!

Le discernement est la première vertu de la conquête; ne l'oublions pas quand nous nous occuperons d'organiser définitivement l'Algérie. Remis par la paix générale en possession de Java, les Hollandais ont heurté, en 1816, des préjugés dont ils appréciaient mal la force; ils en ont été punis par une longue et dangereuse révolte. La leçon leur a profité, et je ne crois pas qu'ils songent de longtemps à toucher à ces prérogatives tyranniques qu'un peuple séculairement asservi fut le premier à défendre contre ceux mêmes qui l'en voulaient affranchir. Je ne dis pas que toutes les formes de gouvernement se valent; je crois seulement qu'il importe de ne point commettre de méprises, et que ce peut être une faute de chercher à constituer à sa propre image des

populations qui ont un autre goût. Les Anglais sont constamment tombés dans cette erreur; aussi, malgré les grandes choses qu'ils ont accomplies, doit-on les tenir pour des colonisateurs bien inférieurs aux Français d'autrefois et aux Hollandais.

Suivez des yeux sur la carte tous ces golfes qui, du cap Sigée, se déroulent en cercle jusqu'aux portes de la Cilicie, voilà l'immense pourtour qu'il faudra occuper, si l'on veut en interdire l'accès aux flottes échappées d'Halicarnasse : le golfe d'Adramity, qui s'enfonce dans les terres jusqu'au pied du mont Ida; le golfe de Sanderli, où débouche, à quatre lieues de Pergame, le Caïcus; les baies de Cymes, de Phocée; le golfe de Smyrne et, de l'autre côté de la presqu'ile de Clazomène, les larges échancrures de Tchesmé et d'Érythrée, séparées l'une de l'autre par le mont Mimas. Après Tchesmé viennent le golfe d'Éphèse et le golfe de Milet, puis le golfe d'Iasus et le golfe de Cos, le golfe de la Doride et le golfe de Glaucus; nous atteignons enfin le promontoire sacré : le vaste golfe de Satalie se déploie devant nous. C'est là que le mont Climax sépare la Pamphylie de la Lycie. A partir du promontoire sacré, que vous reconnaîtrez aisément dans le cap Chelidonia, Alexandre va trouver une autre langue, d'autres

mœurs; les colonies grecques feront place aux colonies assyriennes. Phasélis seule, assise sur le bord occidental de cette mer interdite aux vaisseaux d'Athènes, vers le point où le mont Climax plonge brusquement dans la baie, se montre disposée à faire bon accueil au conquérant étranger. Les Phasélites sont bien connus en Grèce; on les y tient pour les plus fourbes de tous les négociants. La crainte que leur inspirent les montagnards de la Pisidie répond heureusement de leur fidélité; les Phasélites ont besoin d'un maître qui les protége, et ce maître n'a jamais été le roi des Perses. « Les Mysiens, écrivait Xénophon dans un temps où la monarchie était moins ébranlée qu'aux jours où la vint assaillir Alexandre, habitent dans les États du roi, malgré tous les efforts qui ont été faits pour les en chasser, des villes florissantes; il en est de même des Pisidiens et des Lycaoniens. » Ce que le roi de Perse n'a jamais pu faire, il faut pourtant qu'Alexandre le fasse. Il ne peut laisser sur ses derrières, sans les avoir soumises, ces populations jusqu'alors indomptées. Memnon tient la mer avec trois cents voiles, et si les Pisidiens lui prêtaient leur concours, il aurait bientôt repris pied sur le littoral.

Il n'est pas douteux que le moment où le roi de

Macédoine tourna le promontoire sacré n'ait été pour la grande expédition d'Asie une heure assez critique. Memnon s'était emparé de Lampsaque et venait de rétablir à Chio le pouvoir oligarchique; l'île de Lesbos lui obéissait tout entière, à l'exception de la ville de Mitylène. Ce hardi marin n'avait que sa flotte, mais il en faisait un meilleur usage que le prince Rupert ne sut faire de la flotte enlevée, après la chute de Charles Ier, au Parlement. Si Memnon eût vécu, la Grèce, soulevée par Lacédémone, n'eût pas tardé à lui tendre la main; la monarchie des Perses aurait été très-problablemeut sauvée par cette diversion. Memnon meurt, emporté par une maladie pestilentielle; à l'instant tout se trouble : Pharnabaze, — le neveu de Memnon, — et Autophradatès achèvent, il est vrai, de réduire Mitylène; les contributions qu'ils se voient obligés d'exiger indisposent leurs partisans mêmes. Eux, les protecteurs de l'oligarchie; ils imposent les riches! Ne faut-il pas, puisqu'on est hors d'état d'aller chercher les subsides de Darius, user de ce moyen pour faire subsister la flotte? Des Perses réduits à vivre aux dépens des Grecs! Pharnabaze et Autophradatès ne tiendront pas longtemps la campagne. La soumission forcée de Ténédos ne compense pas le fâcheux effet

d'un échec essuyé par Datame. Protée, fils d'Andronicus, expédié par Antipater, a surpris, à la faveur d'une attaque de nuit, la division à la tête de laquelle Datame parcourait les Cyclades; sur dix vaisseaux, il lui en a enlevé huit avec leurs équipages; la marine grecque reprend peu à peu son ascendant.

Tant qu'il ne sera pas maître de la mer, comme l'était Cyrus le Jeune quand il marcha de Sardes sur Babylone, Alexandre ne pourra faire venir de renforts qu'à travers la Phrygie. Il lui faut donc garder cette longue ligne d'opérations qui va de l'Hellespont au canal de Chypre. Quelle activité prodigieuse ne dut-il pas, à cette occasion, déployer! Bien qu'il n'eût pas cessé de voler de triomphe en triomphe, il n'en était pas à s'apercevoir que l'attaque des places exige d'autres sacrifices que le passage des fleuves et que la guerre en rase campagne. Tout homme, comme le remarquait si bien le maréchal Niel, est soldat derrière des murailles; au siége d'Halicarnasse, Alexandre s'était vu contraint, pour repousser une sortie, de faire donner la vieille garde. Ces vétérans vivaient d'ordinaire dans le camp, sans partager les travaux et les périls de l'armée; la plupart avaient dépassé l'âge de soixante ans, quelques-uns même étaient septuagénaires. Napoléon, dans

sa plus extrême détresse, n'a songé qu'à faire combattre des enfants; il n'a pas appelé sous les drapeaux des vieillards. Avant d'aller plus loin, Alexandre doit combler le vide de ses rangs; il ne le pourra qu'en restant en communication avec la Grèce.

L'heure n'est pas venue de donner du repos aux soldats du Granique; c'est au cœur de l'hiver que le roi marche au secours des Phasélites. De Phasélis il fait prendre la route des montagnes à une partie de son armée; il conduit le reste lui-même le long du rivage. Pendant toute une journée, les Macédoniens s'avancent au milieu de terres détrempées par les pluies, inondées par les vagues quand le vent souffle du midi. Les boues de la Vistule, dont notre armée a gardé la mémoire, n'étaient rien auprès de ce cloaque. Une forte brise du nord a heureusement refoulé les eaux de la mer; elle n'a pas eu le temps de dessécher les marais. Nulle part le pied ne rencontre un terrain solide; le soldat a souvent de l'eau jusqu'au nombril. Si les vents du sud avaient eu un soudain retour, c'en était fait de cette portion de l'armée; la mer l'eût engloutie comme elle submergea les soldats de Pharaon. La chose, heureusement, était peu à craindre : le vent du nord, quand il est bien établi,

a plus de durée. L'audace d'Alexandre ne fut donc pas une témérité irréfléchie; ce n'en serait pas moins une insigne folie d'espérer qu'on pourra faire la guerre sans demander beaucoup à la fortune.

Du golfe de Glaucus, — Macri sur nos cartes modernes, — à Sélinônte, où mourut Trajan, Alexandre reçoit la soumission de plus de trente villes; il marche sur Aspendos et sur Syde, puis s'avance résolûment jusqu'aux limites de la Cilicie. Va-t-il passer outre? Pas encore! Le conquérant est obligé de revenir sur ses pas pour châtier des rebelles et pour imposer des tributs. Le golfe de Satalie le voit passer et repasser sans cesse de la rive orientale à la rive occidentale. Au delà de Syde, l'armée a peine à se faire comprendre, il lui faut des interprètes : elle est bien cette fois en pays ennemi. Parménion heureusement a dû rassembler sur le plateau des recrues et des vivres; Alexandre lui a donné tous les chariots qu'il a pu obtenir par voie de réquisition. A défaut de chars, il y a des chameaux en Phrygie; les premiers chameaux qu'ait connus la Grèce lui ont été envoyés de la petite Phrygie par Agésilas. Pour vivre dans l'abondance, il suffit à l'armée de Macédoine d'aller au-devant des convois que Parménion lui amène du haut pays. Nourrir ses troupes est

toujours le grand souci d'un général opérant dans une contrée pauvre ou hostile; l'opinion publique ne voit que les lenteurs; elle ne prend pas la peine d'en chercher les motifs. Ce n'est pas une mince tâche que de plaire aux Athéniens; tout cœur amoureux de la gloire s'y obstine cependant, et Alexandre n'eût pas cru payer trop cher, de sa vie même qu'il exposa si souvent, le suffrage de ces capricieux dispensateurs de la renommée. Le roi de Macédoine a résolu de franchir le Taurus aussitôt qu'il aura fait tomber les places fortes de la Pisidie. Il prend Termesse, Sagalasse, d'autres villes encore, fait occuper les unes et raser les autres; rien d'insoumis ne reste sur ses derrières, il peut sans crainte monter sur le plateau. On doit se figurer ce plateau élevé comme un cône tronqué dont les flancs auraient été labourés par de larges déchirures. Alexandre suit le contour des lacs qui bordent à une assez grande distance de la mer l'arête méridionale du massif; il s'élève ainsi jusqu'aux sources du Méandre, et, de la vallée du Méandre, se porte à la tête de la vallée qu'arrose le Sangarius. C'est là que fut bâtie Gordium, l'ancienne capitale de la Phrygie. Alexandre y tranche le nœud gordien, et Parménion y rejoint Alexandre; la conquête de l'Asie est assurée.

Elle est assurée surtout parce qu'Alexandre a bien compris l'oracle. Quel peut être, en effet, ce nœud inextricable qu'il faut dénouer pour mériter l'empire ? Est-ce bien le lien d'écorce qui fixa jadis au timon le joug du char de Midas? Ne s'agirait-il pas plutôt des puissantes attaches qui arrêtent si longtemps un peuple conquis dans les liens du passé ? Alexandre eut l'art de rompre ce tissu de vieux souvenirs en le traversant bien moins du revers de son épée que du tranchant d'une civilisation nouvelle. Je reconnais encore là un trait de ressemblance entre lui et Napoléon. Les Grecs possédèrent comme nous la vertu sympathique et le don d'assimilation. Semblable privilége n'appartient pas à toutes les races. Les Anglais ont occupé la Sicile presque aussi longtemps que nous avons gardé l'Italie : croit-on que les deux peuples aient laissé derrière eux des traces également profondes de leur passage? La vaste péninsule que l'Euphrate borne à l'est et que la mer environne sur les trois autres faces se laissa promptement pénétrer par l'élément grec. Il est permis de supposer que ce résultat n'eût point été obtenu si la conquête avait eu la main maladroite.

CHAPITRE VI

LES CONSEILS DE CHARIDÈME.

De Gordium Alexandre marche sur Ancyre. Voilà bien la plaine où Bajazet, en l'année 402 de notre ère, rencontrera le terrible Tamerlan, plaine nue, dépouillée d'arbres, mais fertile en gras pâturages. Il ne s'agit plus que de traverser l'Halys et de gagner par la Cappadoce les Pyles ciliciennes. Que de fatigues comprises dans ces quelques mots! On ne peut s'empêcher de remarquer ici que les défilés les plus inexpugnables n'ont jamais arrêté une armée, bien que l'empereur Napoléon considère les montagnes comme la meilleure des frontières après le désert. Cyrus le Jeune et Alexandre ont forcé avec un égal succès les gorges qui devaient les conduire dans les plaines de la Cilicie. Après avoir gravi les pentes par lesquelles on arrive au sommet de la chaîne Taurique, ils ont probablement suivi la vallée encaissée et sinueuse

qu'ont creusée, non loin d'Adana, les eaux du Sarus. Tous deux ont jugé nécessaire de s'arrêter à Tarse pour y donner quelques jours de repos à leurs troupes.

Je ne sais qui raconte qu'Alexandre, arrivé sur les bords du Cydnus, se plongea dans le fleuve, quand il était encore échauffé par la marche et tout couvert de sueur. Que les eaux du Cydnus soient glacées et particulièrement fatales aux conquérants, il faudrait bien l'admettre si, comme on nous l'a longtemps enseigné, l'empereur Frédéric Barbe-rousse y avait trouvé la mort; mais du moment qu'il est établi que l'illustre croïsé s'est noyé plus à l'ouest, dans la rivière du Sélef, au-dessus de Séleucie, — *Seleucia Trachæa,* — ville située au delà du cap Sarpédon, sur la rive droite du Calycadnus, il n'y a plus de motifs sérieux pour attribuer au cours limpide et froid du Cydnus la grave maladie dont Alexandre, à son passage à Tarse, fut atteint. Une transpiration abondante le sauva. Quand on a le courage de recevoir de la main du médecin qui vous est dénoncé comme acheté par l'ennemi la coupe au fond de laquelle on est exposé à trouver le poison, il y a cent à parier que, si l'on n'est pas empoisonné en effet, on guérira. Admirons le cou-

rage d'Alexandre; n'en faisons pas honneur à sa connaissance du cœur humain. Un jeune roi, dans sa naïve confiance, ne connaît pas les hommes; quand il a vieilli sur le trône, il ne les connaît pas davantage, car l'inévitable amertume de son âme le fait pencher vers une autre exagération.

Tous les cœurs sont cachés, tout homme est un abîme.

Qu'importe! Il vaut peut-être mieux être empoisonné une fois que de se méfier tous les jours. Je ne serais pas étonné que tel eût été le raisonnement d'Alexandre.

Jusqu'ici nous n'avons pas entendu parler de Darius. Depuis plus de dix-huit mois, la guerre ravage ses provinces, l'Asie Mineure, une des plus riches portions de son empire, lui échappe, et Darius semble vouloir laisser à Memnon le soin de combattre pour sa cause. Memnon cependant n'est plus, il est temps que le roi de Perse entre en lice. Le pouvait-il avant d'avoir rassemblé son armée? Dites à l'empereur de Chine de venir protéger ses États envahis, et vous verrez s'il sera beaucoup plus prompt que Darius à se montrer en force sur le champ de bataille. Il n'y a que les armées per-

manentes, et je serais presque tenté d'ajouter les armées constamment réunies sous le drapeau, sur lesquelles on puisse vraiment faire fond pour repousser l'étranger.

Le dénombrement des troupes de Darius ressemble au recensement d'un empire : 100,000 Perses, dont 30,000 à cheval; 50,000 Mèdes, 100,000 Arméniens, Hyrcaniens et Derbices, 30,000 Grecs mercenaires, sans compter les Bactriens, les Sogdiens, les Indiens qui sont en marche. Que faire de cette multitude? La ranger dàns une vaste plaine où elle puisse au moins se développer. Ce fut, assure-t-on, la première pensée de Darius. Le roi de Perse ne manquait pas de conseils. Les tacticiens grecs, dont il avait pris soin de s'entourer, ne sauraient sans doute être comparés aux tuteurs légaux qu'on donna en 1839 à Hafiz-Pacha : quelques uns cependant n'étaient pas sans mérite. Le plus considérable fut, à coup sûr, l'Athénien Charidème. Alcibiade et Cléarque avaient fait école, et l'on rencontrait partout de ces capitaines d'aventure dont l'épée était prête à servir toutes les causes. « Je payerai mes dettes quand je reviendrai d'Égypte », disait le fils de Conon, Timothée. Agésilas lui-même, un roi! était allé mourir en Libye, au moment où,

plus qu'octogénaire, il revenait d'une véritable expédition de pirates. Débarqué de l'Eubée, d'où sa famille tirait son origine, Charidème servit d'abord, en qualité d'archer, dans les troupes athéniennes. Le métier ne lui semble pas assez lucratif. Avec l'aide de quelques bandits, il trouve moyen d'équiper une sacolève, — *listrikon plion.* — Il court alors les mers, pillant et rançonnant les alliés d'Athènes. Quand il s'est ainsi procuré des fonds suffisants, il recrute des soldats en Thrace et vient offrir ses services à la république. On les accepte. Athènes avait besoin de ces troupes étrangères pour défendre les colonies que lui disputait Philippe. Iphicrate a été révoqué, et c'est à Timothée qu'est remis le soin de reprendre Amphipolis et la Chersonèse. Le fils de Conon se rend immédiatement sur les lieux. Où sont les otages qu'ont livrés les Amphipolitains? Iphicrate ne les a-t-il pas laissés à la garde de Charidème? Sans aucun doute, mais Charidème a jugé à propos de les rendre. « Ame vénale, tu nous as trahis! »

Charidème dédaigne de se justifier; le jour même il abandonne le camp. Puisqu'il est à vendre, il se trouvera toujours des gens pour l'acheter : Kotis, le roi de Thrace, d'abord, puis les Olynthiens.

Il s'embarque à Cardia, et pendant le trajet tombe au milieu de la flotte d'Athènes. Le voilà prisonnier. Va-t-on enfin lui faire expier ses trahisons? Pas le moins du monde! On lui pardonne tout : les otages livrés, les galères enlevées et conduites à l'ennemi. On enrôle de nouveau sous les drapeaux de la république cet aventurier qui les a deux fois désertés. Charidème d'ailleurs ne restera pas longtemps fidèle au contrat : nous le retrouvons tout à coup en Asie. Les satrapes, les rebelles, s'y disputent son concours; Charidème le promet à tous et ne l'accorde à aucun parti. Il assiége les villes, dévaste les campagnes, s'entend avec le tyran de Phères, avec Abydos, l'éternelle ennemie d'Athènes, et finit par s'emparer du gouvernement de la Thrace. Céphisodote, Chabrias, Charès, sont tour à tour dupes de ses artifices. Charidème possède une armée; les généraux athéniens n'en ont pas. Cette industrie coupable touche cependant à son terme; avec Alexandre, il serait par trop périlleux d'y avoir recours. Les intrigues de Charidème vont changer de théâtre. Le camp de Darius est un asile ouvert à tous les soldats compromis; Charidème s'empresse d'y aller porter son audace et son expérience de la guerre. Ce misérable transfuge a tenu un instant dans ses mains les

destinées du monde. Si Darius l'écoute, je ne réponds plus du sort d'Alexandre.

Darius ne l'écoutera pas ; il faut que les destinées de la Grèce et de l'Asie s'accomplissent. Croyez-vous aux fatalités historiques? Ce serait faire une bien faible part à la volonté humaine. Je concéderai pourtant que le développement logique des situations ne saurait aisément être interrompu. Les Charidème d'un côté, les Pharnabaze et les Tissapherne de l'autre, ne montrent-ils pas à quel point la venue d'un Alexandre était nécessaire? Tout en laissant l'homme agir dans sa liberté, le Créateur, en somme, me paraît avoir toujours pris un soin discret et caché de la durée de son œuvre. Si la nature a horreur du vide, celui qui l'a tirée du néant n'a pas une moins grande horreur de l'anarchie; il ne lui a jamais concédé que de courts intervalles. Le siècle présent ne croit plus beaucoup aux sauveurs; il met en revanche son espoir dans la perfectibilité humaine. Je ne demanderais pas mieux que de nager en plein ciel avec les optimistes; cependant, sans être de l'avis des étudiants chinois qui placent obstinément l'âge d'or dans le passé, je crains bien que l'avenir ne soit destiné à nous faire regretter quelques-uns de ces préjugés étroits en dehors

desquels il n'y a guère de société possible. « Déchirez ces drapeaux! » disait Lamartine. Jean-Jacques Rousseau était d'un sentiment contraire; je me range sans hésitation du côté de Jean-Jacques Rousseau : qu'on déchire tous les drapeaux qu'on voudra, pourvu qu'on respecte celui du pays où je suis né! Voyez plutôt ce qu'était devenue la Grèce aux jours de ses discordes. Tout y est confondu; il n'y a plus de patrie; le lien qui serra la gerbe est brisé. Pareilles à une volée d'étourneaux, les compagnies noires s'apprêtent à fondre sur la plaine; faites place au moissonneur et ouvrez-lui la grange à deux battants! Lui seul est en état de rentrer le blé répandu et de l'arracher à la voracité des oiseaux pillards.

Charidème n'est pas fait pour inspirer grande confiance; ses appréciations n'en sont pas moins justes. « Vous imaginez-vous, dit-il au roi des Perses, sans même prendre la peine d'adoucir un instant l'accent de sa rude franchise, que vous allez affronter impunément, avec des frondes et des épieux durcis au feu, cette masse hérissée de fer, qui se ploie si rapidement en colonnes, se développe, à la voix de ses chefs, en ordre de bataille, se porte à droite et à gauche, vient tout à coup

appuyer une des ailes, se distend au besoin, ou, se ramassant brusquement sur elle-même, se concentre, dans l'espace de quelques minutes, en un corps si compacte qu'on a vu les chariots et les quartiers deroche rouler inoffensifs sur ses boucliers? Il vous faut avant tout éviter ce choc redoutable et ne livrer bataille que sur un terrain qui laisse une retraite facile à vos soldats. » Ce n'est pas sur ce ton qu'on parle au maître de l'Asie. Tous les historiens se sont accordés à rendre justice au caractère facile et doux de Darius ; ce prince ne peut cependant entendre sans indignation traiter avec un pareil mépris son armée. Son courroux déborde, et le courroux du roi en Asie, c'est pour qui le provoque le supplice. Le châtiment boiteux étend enfin la main sur l'incorrigible parjure ; Charidème est livré aux bourreaux le jour où, pour la première fois peut-être, il émet un avis sincère. « Alexandre me vengera ! » telle est sa suprême parole. Je veux bien croire qu'Alexandre est chargé de punir Darius ; il n'a pas, à coup sûr, la mission de venger Charidème.

Résumons en quelques lignes l'emploi du temps qui s'est écoulé depuis le passage de l'Hellespont. Le combat du Granique a donné aux Grecs la possession de Sardes et de la petite Phrygie ; la prise

de Milet leur a ouvert la Carie; celle d'Halicarnasse leur permet d'entreprendre, dans une campagne d'hiver, la conquête de la Lycie, de la Pamphylie et de la Pisidie. Au mois d'avril de l'année 333 avant Jésus-Christ, Alexandre est maître des hauts plateaux; quand il se reporte sur le littoral, c'est avec une armée renforcée et pleine d'une irrésistible assurance. La conquête de l'Asie Mineure a donc été l'œuvre de quatorze mois à peine; on ne peut dire que ces quatorze mois aient été mal employés.

L'heure décisive approche : le roi de Perse a traversé l'Euphrate; Alexandre aura bientôt achevé de réduire la Cilicie. Soli, dont il ne reste plus aujourd'hui que deux jetées à fleur d'eau et quelques débris de colonnes; Anchiale, où fut, dit-on, le tombeau de Sardanapale, ont cédé à ses armes; il peut sans crainte songer à pénétrer dans la vallée de l'Oronte.

CHAPITRE VII

LA BATAILLE D'ISSUS.

Deux branches du mont Taurus embrassent la plaine qui s'étend entre Tarse et Adana; franchissez la branche orientale, vous verrez s'ouvrir devant vous le golfe d'Issus. La victoire va imposer à la vaste baie un autre nom; les géographes l'appelleront bientôt le golfe d'Alexandrette. Le golfe d'Issus commence au delà du Sarus et du Pyramus. Quelle œuvre déplorable font les fleuves quand on les laisse conduire leurs dépôts à leur guise! Ils comblent les ports, enfouissent les villes autrefois florissantes, convertissent les campagnes fertiles et salubres en marais. On prendrait goût aux digues rien qu'à contempler les tristes effets d'un pareil désordre. Quoi! ce grand bassin ovale qui, du cap Karadagh au cap Khynzir, s'enfonce de quarante milles marins dans les terres, a vu autrefois sur ses bords les cités de Mallus et d'Issus! Ces rivages pestilentiels où couve

incessamment la fièvre ont jadis porté de riantes et fécondes moissons! Des peuples heureux ont habité au pied de ces montagnes! On ne s'en douterait guère aujourd'hui. Les bourgs d'Ayas, de Pias, la chétive et misérable ville de Scanderoun ne racontent rien de la splendeur passée. S'il existe des ruines au milieu de ces marécages, il faudrait les chercher sous les alluvions qui ont dévoré les villes. L'arène même de la grande bataille a disparu; on la reporte, incertain, d'une vallée à l'autre.

Alexandre s'est mis en marche : Philotas, avec la cavalerie, se répand dans la plaine comprise entre le Cydnus et le Sarus; Alexandre se rapproche davantage du rivage et franchit le Sarus à son embouchure même. Il tourne ensuite le promontoire Mallus, — le cap Karadagh, — et traverse le delta du Pyrame, comme il a traversé celui du Sarus. Toute l'armée ne tarde pas à être réunie dans la vallée qu'arrose le Pinare. Ce nouveau cours d'eau n'est pas un fleuve comme les deux autres, il mérite à peine le nom de torrent; on ne pourrait même pas le comparer au Granique. J'ai visité le golfe d'Alexandrette en 1832, lorsque les Turcs y attendaient leur flotte; l'impression qui m'est restée de ces parages à peine entrevus est celle d'un fond noir et

d'une muraille abrupte. L'imagination la plus hardie n'eût jamais songé à chercher dans cet entonnoir le théâtre d'une grande bataille. La chaîne du Taurus, en effet, se courbe, à partir du cap Mallus, pour aller se rattacher par un demi-cercle de montagnes à l'Amanus. De la plaine où les Turcs ont bâti le village de Missis, on passe, en suivant le pied de ce contre-fort, dans une autre plaine encore plus resserrée, que bordent, séparés par un vaste marais, les deux bourgs d'Ayas et de Pias. C'est là, suivant l'opinion qui a généralement prévalu, que se sont rencontrées, le 29 novembre de l'année 333 avant notre ère, les armées de Darius et d'Alexandre. Il a fallu un concours de circonstances des plus singuliers pour qu'elles s'y rencontrassent. Si nous n'avions été nous-même témoin en Crimée d'un croisement analogue, le jour où l'armée des alliés, venant de l'Alma, descendit des hauteurs de Mackensie et où les troupes russes remontèrent de la vallée d'Inkermann à Simphéropol, nous aurions peine à comprendre l'ignorance mutuelle dans laquelle les Perses et les Grecs paraissent avoir été, à cette époque, de leurs mouvements. Darius s'est décidé à quitter les plaines de la Mésopotamie et à marcher sur Tarse; Alexandre, au même moment, s'apprête à marcher, par la

vallée de l'Oronte, sur Antioche. Il soupçonne si peu les intentions de l'ennemi qu'il n'hésite pas à laisser ses malades à Issus. Les Pyles syriennes n'étaient pas gardées, l'armée grecque s'y engage et, descendue sur l'autre versant, s'arrête, comme l'avait fait l'armée de Cyrus, au bord oriental du golfe, à Myriandre. Les pluies d'automne menaçaient déjà d'entraver les opérations; un orage épouvantable retint Alexandre dans son camp. Sans cette contrariété imprévue, la distance entre les deux armées se fût augmentée encore. Darius, en effet, débouchait par le pas Amanique, — le col de Beylan, — dans la vallée qu'achevait à peine d'évacuer Alexandre; il est probable, si rien ne fût venu l'interrompre, qu'il eût continué sa marche vers l'ouest et qu'il eût fait promptement rentrer dans le devoir toute la Cilicie. Il s'était emparé d'Issus, y avait massacré les malades laissés par les Grecs, et, dès le lendemain, campait sur les rives du Pinare. Il n'y avait alors entre les deux adversaires que la largeur du golfe, — dix-huit milles marins tout au plus, — mais il y avait aussi les Pyles syriennes. Ces portes célèbres s'ouvraient sur un sentier taillé en corniche dans le flanc du mont Amanus. On chercherait vainement aujourd'hui les vestiges de ce chemin

suspendu dans les airs; la corniche s'est écroulée depuis cette époque, et il ne reste plus aux caravanes d'autre route que le col de Beylan, ce col qui livra passage aux troupes de Darius et qui fut si résolûment enlevé en 1834 par Ibrahim.

L'arrivée inattendue de Darius dans le golfe d'Issus y avait répandu trop d'effroi pour qu'Alexandre n'en fût pas promptement informé. Il refuse d'abord d'ajouter foi à une pareille nouvelle. Que viendrait faire Darius dans la Cilicie quand sa flotte est dissoute, quand la citadelle d'Halicarnasse, que défendait, il y a quelques jours encore, le Perse Orontobate, s'est rendue à Ptolémée? Darius n'a pu se séparer ainsi à la légère des ressources qui lui restent; il n'a pu se mettre en campagne à cette époque avancée de l'année, après avoir laissé s'écouler sans faire un mouvement le printemps et l'été. Les messagers cependant se multiplient: Darius est là; on a vu son armée descendre comme une avalanche dans la plaine; ce n'est que par une fuite rapide que quelques cavaliers sont parvenus à échapper à ses coureurs. Alexandre ne se laisse pas encore convaincre; il lui faut des témoignages plus certains. A la guerre, si l'on se fiait à toutes les émotions, on marcherait de méprise en méprise. Le roi de Macé-

doine fait appeler un certain nombre de ses fidèles hétaires; ce sont leurs yeux seulement qu'il en veut croire. Il leur confie une triacontore, navire non ponté et rapide, qui arme quinze avirons de chaque bord. Les hétaires se glissent le long du rivage, s'aidant de toutes les sinuosités pour dérober leur barque à la vue de l'ennemi. Plus de doute ! le camp des Perses occupe et couvre tout le fond du golfe. Alexandre a pris son parti sur-le-champ. Les défilés qu'il a franchis pour entrer en Syrie seront-ils au moins demeurés ouverts? Une troupe choisie de cavaliers et d'archers va les reconnaître : le passage est libre; d'un instant à l'autre, il peut se fermer. Alexandre décampe au milieu de la nuit; dès qu'il a occupé les crêtes, il fait reposer son armée. Il ne lui reste plus qu'à déboucher dans la plaine, chose assez périlleuse encore, si l'ennemi prévenu l'attend au pied même des montagnes. Une armée grecque, dans l'ordre à rangs serrés, occupait un front de plus d'un kilomètre sur seize mètres environ de profondeur. Alexandre, tant que le passage reste étroit, laisse les corps s'écouler l'un après l'autre, sur un front de trente-deux files au plus; aussitôt que la gorge s'évase, il développe peu à peu ses troupes, pousse insensiblement l'aile droite vers la

montagne, l'aile gauche vers la mer. Il est telle formation qui s'enfonce dans l'armée ennemie comme un coin; la phalange de Philippe agit à la façon de la hache. Le premier rang, composé des lochages, renferme les hommes les plus grands, les plus courageux, les plus robustes. C'est le tranchant du fer qui doit entamer l'obstacle : la multitude placée en arrière ne lui ajoute que la puissance du poids. Tel était l'avis de Xénophon, et tel fut aussi le conseil que me donna maintes fois au Mexique le général Prim : « Si nous devons en venir aux mains avec l'armée de Zaragoza, me disait-il, mettez en avant les zouaves! Ils entameront l'ennemi, le reste passera par la trouée. » Je ne sais si le général Prim avait raison; mais il est certain que, dans la tactique ancienne, toutes les évolutions se pliaient généralement à cette règle : maintenir en tête les lochages. Il en résultait souvent une grande lenteur et la nécessité de manœuvrer par une série de contremarches.

Darius n'avait assurément pas choisi la plaine d'Issus pour champ de bataille; il y fut surpris. Les dispositions qu'il adopta eurent pour objet de parer autant que possible aux inconvénients de cette surprise. Pour le guider dans le grand conflit, il lui

restait encore un excellent conseiller : le transfuge Amyntas, qui avait été, avant sa défection, un des meilleurs lieutenants d'Alexandre. Ce fut probablement aux avis de cet officier qu'il dut l'adoption des mesures que tous les historiens ont unanimement approuvées. Les hauteurs que les Macédoniens, pour engager l'action, seront obligés de laisser à leur droite, sont d'abord très-fortement occupées; le gros de l'armée avec les immortels est rangé derrière le lit du Pinare. C'est là que se tient Darius, monté sur son char de guerre. En avant du fleuve, il a laissé, pour couvrir son front de bataille, 30,000 chevaux et 20,000 hommes de trait. L'arène est étroite; par compensation, elle offre aux Perses l'avantage de pouvoir en barrer facilement l'accès. De la mer aux montagnes, les Macédoniens chercheraient en vain une fissure, un point faible. Tout est compacte et d'une épaisseur à faire reculer des gens moins hardis. La cavalerie des Perses a déployé ses nombreux escadrons sur la plage. Alexandre lui oppose, avec les Thessaliens, la cavalerie de Parménion. S'il est un danger contre lequel doive se prémunir soigneusement le chef de l'armée macédonienne, c'est assurément le danger d'être débordé par les troupes postées sur les hauteurs et qui menacent

d'une attaque soudaine son flanc droit. Il lui faut donc disposer une partie de son aile droite en potence et faire face aux montagnes en même temps que face au cours du fleuve. Mais les Perses se trouvent trop bien en sûreté sur les rampes qu'ils occupent pour témoigner la moindre intention d'en descendre. Leur attitude ne tarde pas à rassurer Alexandre; trois cents cavaliers d'élite suffiront pour les contenir; le reste des troupes reçoit l'ordre d'exécuter un prompt changement de front et de se déployer de façon à déborder par la droite l'aile gauche de Darius. La ligne de bataille a pris sa forme définitive. Au signal du roi, l'armée entière s'ébranle.

Le peuple grec a été, de tout temps, un peuple bavard; les soldats grecs, en revanche, — tant est grande la force de la discipline, — sont silencieux. « On dirait une armée sans voix. » Marcher en silence et marcher sans se rompre est resté, depuis les jours d'Homère, la grande loi tactique des anciens. Alexandre s'avance lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne jette du désordre dans la phalange. « Les rangs sont si serrés que les piques soutiennent les piques, les casques joignent les casques, les boucliers appuient les boucliers. » Darius

en ce moment rappelle sur la rive droite du Pinare les troupes qu'il n'avait déployées que comme un rideau en avant du fleuve. Une clameur confuse s'élève dans la plaine; la phalange macédonienne marche toujours. Elle arrive enfin à portée de trait. L'heure est passée de marcher d'un pas grave; il faudra bientôt se précipiter sous cette volée de flèches qui ne va pas tarder à obscurcir l'air; ce n'est qu'un tourbillon d'une centaine de mètres à franchir. L'empereur Napoléon refusait d'ajouter foi aux harangues que l'antiquité a mises dans la bouche de ses généraux. « Au moment de l'action, trois mots, disait-il, suffisent : Déployez ces drapeaux ! Le geste complète la pensée. » Déployez ces drapeaux ! ceci, je l'avouerai, me paraît un peu court. Pour entraîner au sommet des Alpes les soldats de l'armée d'Italie, je ne trouve pas mauvais qu'on ait relu son Quinte-Curce. « Allez, vaillants soldats, arracher à ces femmes l'or dont vous les voyez couvertes ; allez échanger vos rochers nus et vos terres glacées pour les riches campagnes des Perses ! » Qu'on s'appelle Alexandre ou Napoléon, quel inconvénient peut-il y avoir à dicter à son chef d'état-major semblable ordre du jour? Ce ne sont que des paroles, me direz-vous ; ces paroles font sur le sol-

dat l'effet d'un breuvage enivrant. Il serait donc fâcheux de vouloir proscrire absolument les harangues; tout ce qu'il est permis, suivant moi, de demander aux harangueurs, c'est qu'ils se souviennent de la façon dont les Taïtiens terminent généralement leurs discours : « *Tirara parao!* Assez causé ! » Le soldat n'écoute que la voix des chefs qui mettent autant de vigueur dans l'acte que de chaleur dans la proclamation.

J'ai dit que les deux armées se trouvaient à portée de trait. Les Macédoniens, à leur tour, poussent leur cri de guerre. L'immense clameur fait trembler la montagne; l'écho la répercute au loin de gorge en gorge. Alexandre, le premier, se précipite à toute bride vers le fleuve; les escadrons s'élancent à sa suite et vont donner sur la gauche des Perses. Tout se débande et fuit. Le fleuve sur ce point était facilement guéable; au centre, la phalange a rencontré des bords plus escarpés; elle a même trouvé devant elle une longue et épaisse rangée de palissades. Semblable à la vague qui s'écrase et déferle en touchant le sable du rivage, la phalange, brusquement arrêtée, rompt ses rangs. Les mercenaires grecs à la solde de Darius la surprennent au milieu de son désordre. Ces soldats stipendiés étaient au nombre

de trente mille, tous animés par la haine qu'ils portaient aux Macédoniens. Le choc en cet endroit fut terrible. Ptolémée, fils de Séleucus, et cent vingt Macédoniens de distinction y perdirent la vie. On combattait de près, corps à corps, non plus avec les piques devenues inutiles, mais avec les épées. L'aile droite, que conduisait en personne Alexandre, venait heureusement de refouler le corps qui lui était opposé; au lieu de se laisser entraîner à une vaine poursuite, elle se rabat en masse sur le flanc des stipendiés. Cette troupe d'élite se voit en un clin d'œil enveloppée; on ne lui accorde pas de merci. La droite des Perses se trouve alors complétement découverte. De ce côté aussi, les troupes de Darius avaient eu, pendant un certain temps, l'avantage; leur grosse cavalerie toute bardée de fer fit fléchir, assure-t-on, les Thessaliens. Ce corps victorieux ne sait pas résister au spectacle de la déroute qui vient de se produire au centre; sa retraite est le signal d'un épouvantable carnage. « Le sort d'une bataille, a dit Napoléon, est le résultat d'un instant, d'une pensée. On s'approche avec des combinaisons diverses, on se mêle, on se bat un certain temps; le moment décisif se présente, *une étincelle morale* prononce, et la plus petite réserve accomplit. »

Alexandre ne cherche au milieu de la mêlée que Darius. Il le découvre enfin : Darius s'est dressé debout sur son char; de sa haute stature, il domine, comme l'image de la patrie en détresse, la plaine ensanglantée. Un rempart vivant le couvre encore; Oxathrès s'est jeté avec sa cavalerie devant le souverain, qui ne peut se résoudre à fuir. Pareil au léopard qu'on voit rôder, l'œil en feu et la langue pendante, autour du *corral*, Alexandre use en vain ses griffes sur les barreaux de la généreuse enceinte. Il y eut là une magnifique mêlée, une lutte suprême, dont peut s'honorer à bon droit la défaite. Des satrapes qui avaient jadis commandé des armées combattirent en simples soldats. Atizyès, Rhéomithrès, Sabacès, gouverneur de l'Égypte, payèrent de leur vie le salut de ce roi que la fortune abandonnait sans réussir à détacher de lui ses courtisans; ils donnèrent à Darius le temps de sauter à bas de son char et de gagner à cheval la montagne. La nuit vint dérober le monarque fugitif aux poursuites du vainqueur. Les débris de l'armée perse se retiraient éperdus; on sabra ce qu'on put atteindre. Plus de 100,000 hommes périrent dans cette effroyable journée; les ravins furent remplis de cadavres jusqu'au bord. Le centre avait été si brusquement en-

foncé que les bagages n'eurent pas le temps de suivre la cavalerie dans sa fuite; le camp fut envahi avant même que le combat eût cessé. On y trouva la famille de Darius : sa mère, Sisygambis, son épouse, Statira, ses deux filles, son fils, à peine âgé de six ans, et tout le cortége de femmes, de serviteurs, que comportait le déplacement incompréhensible de la cour. Nous avons tous appris quel traitement réservait à cette famille infortunée la générosité d'Alexandre. Peut-être valut-il mieux pour ces nobles victimes du sort jaloux des armes tomber entre les mains d'un pareil vainqueur que d'avoir à subir dans Babylone même le contre-coup d'une si grande catastrophe. Les Macédoniens pouvaient être avides de pillage; il est difficile de croire qu'ils fussent sérieusement altérés de vengeance; la victoire n'avait pas, pour cela, coûté assez cher. L'armée d'Alexandre ne perdit que 300 fantassins et 150 cavaliers.

Darius, tout en fuyant, avait fini par rassembler autour de lui 4,000 hommes; il se hâta de gagner à Thapsaque le gué où passa Cyrus le Jeune, et mit ainsi l'Euphrate entre Alexandre et le faible détachement qui composait alors son armée. L'approche de l'hiver, mieux que le fleuve encore, protégea sa re-

traite. La bataille d'Issus avait eu lieu à la fin de novembre; les pays que Darius pouvait traverser à la tête de sa petite troupe n'auraient pas nourri une armée. Avant de songer à s'enfoncer vers le cœur de l'empire, Alexandre avait des mesures plus urgentes à prendre. Quand il aurait organisé les provinces qui allaient se détacher l'une après l'autre de la monarchie comme un fruit mûr, quand il aurait reçu les renforts attendus de la Macédoine, renvoyé en Grèce les soldats à bout de forces ou à bout de zèle, fait tomber les places insoumises du littoral, recueilli partout des renseignements, de l'argent et des vivres, il devrait s'occuper de constituer ses convois. Cela fait, il lui serait loisible d'aller chercher Darius sur le champ de bataille, si ce malheureux roi conservait la pensée de tenter une seconde fois la fortune.

CHAPITRE VIII

LES VILLES PHÉNICIENNES.

La monarchie des Perses était fort ébranlée déjà quand Alexandre traversa l'Hellespont. On y comptait des rois à demi indépendants et des satrapes qui aspiraient à le devenir tout à fait. La bataille d'Issus porta le dernier coup aux fidélités douteuses ; les mercenaires grecs eux-mêmes songèrent à se tailler des royaumes dans cet empire qu'ils n'avaient pu défendre. Amyntas, fils d'Antiochus, Thymodès, fils de Mentor, Aristodème de Phères, Bianor d'Acarnanie, échappés au massacre avec huit mille hommes, se réunissent au port de Tripoli sur la côte phénicienne. Là se trouvait à sec une partie de la flotte revenue de Lesbos. On met à flot le nombre de bâtiments dont on a besoin, on brûle le reste, et les huit mille hommes passent dans l'île de Chypre. Ce n'est qu'un canal de trente lieues à traverser. De Chypre la troupe d'aventuriers reprend bientôt la

mer; elle franchit cette fois la distance qui sépare la rade d'Amathonte du delta égyptien, — 190 milles. — En quelques jours, elle s'est rendue maîtresse de la terre des Pharaons. Les conquêtes trop faciles sont souvent des conquêtes éphémères; pour conserver l'Égypte, il eût fallu ne pas commencer par la piller. Les désordres auxquels se livrèrent les soldats d'Amyntas — c'était Amyntas que les mercenaires avaient choisi pour chef, — irritèrent les habitants. Battus sous les murs de Memphis, les Égyptiens ne se tinrent pas pour soumis; ils se réfugièrent dans l'enceinte fortifiée de la ville. A l'abri de ces hautes murailles, ils purent attendre patiemment une occasion propice de prendre leur revanche. L'occasion ne leur manqua pas. Les mercenaires, au lieu de presser par tous les moyens possibles le siége de Memphis, préféraient dévaster et ruiner la campagne. Une sortie soudaine les surprit dispersés. La mort retrouva ce jour-là ceux qu'elle avait épargnés à Issus. Amyntas lui-même, qu'une population crédule avait accepté dès l'abord comme le remplaçant de l'ancien gouverneur, de Sabacès, tombé le 29 novembre sous les coups des Macédoniens en protégeant la retraite de Darius, Amyntas périt avec la majeure partie de ses compagnons : bande avide et féroce que le moyen âge

était destiné à voir revivre dans les soldats de la grande compagnie catalane.

La tentative d'Amyntas eût suffi pour faire comprendre au roi de Macédoine le danger de laisser l'empire de Darius s'en aller en lambeaux. Il importait surtout de se saisir promptement du pouvoir dans ces provinces où l'autorité des Perses n'avait jamais été bien assise, car les difficultés de la conquête ne pouvaient que s'aggraver si on laissait à quelque domination étrangère le temps d'y organiser la résistance. Déjà Parménion, détaché en avant, s'était emparé des trésors que Darius avait dirigés sur Damas; Ménon Cerdimas, un autre lieutenant, s'apprêtait, avec la cavalerie des alliés, à occuper la Cœlé-Syrie, — la Syrie Creuse, celle qui se prolonge entre les chaînes du Liban et de l'Anti-Liban; — Alexandre se réserva les opérations du littoral. C'était là que se trouvaient échelonnés, sur un espace de quarante-trois lieues marines, les petits rois de la plage, gouvernant, à la façon des doges, autant de républiques marchandes : Arados, Byblos et Sidon, Tyr enfin, bien déchue de sa grandeur passée, mais puissante encore. Tous ces princes, suivant l'exemple qui leur était donné par les rois de Chypre, avaient rallié la flotte d'Autophradatès avec leurs vaisseaux;

pendant qu'ils tenaient la mer dans l'archipel grec, la côte de Phénicie restait abandonnée à des régents. Straton, le fils du roi des Aradiens, sans attendre les ordres de son père, se soumet le premier; il vient poser sur la tête d'Alexandre une couronne d'or. Ce serviteur empressé de la fortune ne livre pas seulement au vainqueur d'Issus l'île d'Arados, les villes de Marathos et de Mariamné sur le continent; il lui remet en outre les vaisseaux qu'Autophradatès a envoyés prendre leurs quartiers d'hiver en Asie. Byblos et Sidomne se montrent pas de composition moins facile.

C'est à Sidon, s'il en faut croire Quinte-Curce, qu'Alexandre eut la singulière fantaisie de faire monter sur le trône un jardinier : il recommanda seulement qu'avant de l'investir du pouvoir suprême, on le conduisît au bain : *Ablue corpus illuvie æternisque sordibus squalidum.* Ce jardinier était, il est vrai, de sang royal; on ne l'en trouva pas moins occupé à sarcler les mauvaises herbes de son jardin. « Je pardonne à tous mes ennemis, mais pas au liseron. » Il n'y a pas d'horticulteur sérieux qui, à son lit de mort, n'en dise autant. « Supportais-tu patiemment l'indigence? » demanda au souverain improvisé le jeune conquérant. « Plaise aux dieux, répondit Abdolonyme, — je n'ai pas eu besoin de le

nommer : qui pourrait ignorer cette histoire de collége? — plaise aux dieux que je sache supporter aussi bien la royauté! » Qu'eût pu dire de mieux Aristote? Il faut s'entendre cependant : si Abdolonyme a voulu exprimer la crainte de demeurer au-dessous de sa tâche, je l'approuve; il ne messied pas aux pasteurs de peuples de s'exagérer la gravité des obligations qu'ils contractent. Si le jardinier, au contraire, n'a fait que laisser percer l'appréhension secrète de trouver le fardeau trop lourd et l'oreiller trop dur, qu'on le renvoie bien vite à sa bêche! Ne nous y trompons point du reste; nous nous trouvons ici en présence d'un étrange abus de mots. Entre Abdolonyme et les oints du Seigneur il existe un abîme. Il n'y avait pas de rois, à proprement parler, sur la côte phénicienne; on y rencontrait tout au plus des gouverneurs, des commissaires des classes ou des syndics des gens de mer. Les beys de Tripoli, de Tunis, de Bougie, de Tlemcen ont eu, au seizième siècle, dans l'empire des sultans, une bien autre importance, et ce n'est certes pas dans les jardins d'Alger que Soliman eût jamais songé à chercher un successeur à l'héroïque Barberousse.

Suivant toujours la côte, Alexandre arrive sous les murs de Tyr. Les Tyriens ne sont pas moins dis-

posés que leurs voisins de Sidon à se ranger sous la loi du vainqueur; ils ne demandent qu'une chose : c'est qu'aucun Macédonien n'entre dans leur ville. Comment! pas même le roi de Macédoine, pas même le descendant de l'Hercule Argien, impatient d'aller sacrifier à l'Hercule de Tyr! Si le roi Azelmicus ne faisait pas voile, en ce moment, avec Autophradatès, on pourrait discuter, accueillir peut-être ce pieux désir; une ville dont le souverain bat la mer est tenue de fermer ses portes au soldat étranger, car ce soldat serait bien capable de ne pas les rouvrir à la première sommation du prince. Le refus des Tyriens constitue une offense; le siége de Tyr est à l'instant résolu. Assiéger une place et la prendre sont deux choses; en pareil cas, il y a souvent loin de la coupe aux lèvres. Le siége de Milet et le siége d'Halicarnasse avaient été déjà deux opérations de longue haleine; nous verrons bientôt Alexandre montrer que sa ténacité pouvait au besoin le servir aussi bien que son courage. Le siége de Tyr rappelle, à s'y méprendre, celui de Motye [1]. Le cardinal de Richelieu suivit, prétend-on, les opérations dirigées contre la

[1] V. *Marine des anciens (la Revanche des Perses et les tyrans de Sicile)*. E. Plon et Cie, éditeurs, Paris.

Rochelle, un Quinte-Curce à la main; Alexandre doit avoir eu à sa disposition le journal de siége du vieux Denys.

Il n'est rien que les hommes respectent à l'égal de la durée. La fragilité de leur existence, la rapidité de leur passage sur cette terre les a de tout temps portés à s'incliner devant les lointaines origines. A ce titre, les cités n'ont-elles pas leur noblesse comme les vieilles familles? Tyr était une ville noble s'il en fut au monde, car elle existait déjà, riche et florissante, que les habitants de la Grèce se nourrissaient encore de glands doux. Quinze siècles avant Jésus-Christ, les Tyriens possédaient : sur le continent, une place forte; sur l'ilot voisin, un arsenal maritime; sur un second îlot, un temple justement célèbre, le temple d'Hercule ou de Melkarth. En l'année 1209 avant notre ère, les fugitifs de Sidon vinrent doubler la population de Tyr. Si le prophète Ézéchiel, annonçant à la cité arrogante et superbe ses malheurs futurs, n'y eût joint le tableau de la grandeur dont elle allait déchoir, nous n'aurions aujourd'hui qu'une idée imparfaite du degré d'opulence auquel pouvait atteindre, dans l'antiquité, une place de commerce. Tyr s'était réjouie du sac de Jérusalem; le prophète lui prédit que ses murs aussi tom-

beront bientôt, « assaillis par les tours de bois et par les chaussées de terre, ébranlés à la base par les béliers ». Ce rocher, « où les pêcheurs font, de nos jours, sécher leurs filets », a été jadis le marché du monde. Les flottes y rapportaient des contrées les plus reculées des richesses immenses : des ports de la Libye, du fer, de l'étain et du plomb; de la Grèce, des esclaves et des chevaux. L'Éthiopie fournissait l'ébène et l'ivoire; la Syrie, les pierres précieuses, la pourpre, les étoffes de lin et de soie; la Judée, le froment, le baume, le miel, l'huile et les résines. Du territoire de Damas venaient les laines et les vins; de l'Arabie, les bestiaux; de Saba, l'or et les parfums. L'Afrique, l'Asie et l'Europe contribuaient à l'envi au luxe d'une cité assez riche pour garnir d'ivoire les bancs de ses rameurs et dont chaque armateur vivait entouré de la splendeur d'un prince. Pendant près de six siècles, cette prospérité merveilleuse connut à peine quelques passagères éclipses. En l'année 715, le roi d'Assyrie vint frapper sans succès aux portes de Tyr; cent quarante et un ans plus tard, le roi de Babylone, Nabuchodonosor, les enfonça. Le siége dura cependant quatorze ans. « Plus d'un guerrier y perdit les cheveux et revint les épaules courbées. » Alexandre mena les choses

plus rondement; l'art d'attaquer les places avait fait en Sicile, et par contre-coup en Grèce, d'incontestables progrès.

De Sidon à Tyr on compte environ sept lieues. Tyr était située dans une plaine bornée d'un côté par la mer, de l'autre par l'Anti-Liban. Les anciens ont représenté cette ville sous la forme d'une jeune fille portée par les flots. Les pieds touchent le rivage; la tête et les bras s'étendent sur la mer. Les débris qui nous restent répondent encore à la gracieuse image.

Sur une péninsule triangulaire qui se détache de la côte, s'élevait la cité continentale, — la vieille Tyr; — sur les deux îlots qu'Hiram, au onzième siècle avant notre ère, réunit par une chaussée, était bâtie la ville maritime, qui embrassa dès lors l'emplacement consacré au culte de Melkarth. L'écroulement des grands empires est généralement un soulagement pour les petits États; Tyr se serait peut-être difficilement relevée de sa ruine, si la domination des Perses n'eût succédé à celle des Chaldéens. Cyrus fut pour la communauté marchande qu'avait asservie Nabuchodonosor un libérateur suscité par la Providence. La constitution autonome qu'elle conservait au temps d'Alexandre, Tyr la devait au petit-fils d'Astyage.

Tyr demeurait, il est vrai, vassale, mais on sait quel relâchement les troubles et la faiblesse de l'empire avaient peu à peu apporté dans ce lien. Avec un contingent de vaisseaux, et probablement aussi avec un tribut, toutes les obligations de la cité phénicienne envers le monarque qui la couvrait en retour de sa protection se trouvaient remplies. Les villes anséatiques et les cités flamandes ont, durant la majeure partie du moyen âge, grandi et prospéré sous une dépendance plus onéreuse.

CHAPITRE IX

L'INVESTISSEMENT DE TYR.

Quand les troupes d'Alexandre, venant de Sidon, débouchèrent dans la plaine, la vieille ville, la ville du continent, était abandonnée; la ville maritime elle-même ne renfermait plus que la population valide. Les femmes, les enfants, les vieillards, avaient été transportés à Carthage. Défendue par une garnison de 30,000 hommes, séparée de la terre ferme par un canal de huit cents mètres, Tyr avait bien sujet de se croire en état d'opposer à l'ennemi une longue résistance. Si le siége se prolongeait, la situation des assiégeants deviendrait critique; la Grèce dans l'intervalle pouvait se soulever, et la flotte d'Autophradatès aurait une merveilleuse occasion d'accourir. Alexandre reconnut la nécessité de pousser les travaux d'approche avec une extrême vigueur. Sa première pensée fut de jeter la vieille ville dans le canal pour le combler. Les Tyriens virent, avec autant

d'étonnement que d'effroi, s'avancer vers leur île une digue dont le talus ne présentait pas au sommet moins de soixante mètres de large. Tous les habitants des villes voisines, appelés sur les lieux, concouraient de gré ou de force à ce travail.

La mer est sujette à de soudains transports sur la côte de Syrie, et la vague y acquiert alors une force irrésistible. Une tempête du nord-ouest bouleversa tout à coup l'immense chaussée. Alexandre n'avait encore jeté qu'une ville dans les flots; il y transporta une forêt. En même temps qu'on précipitait des masses énormes de débris dans le canal, on enfonçait des deux côtés, pour les contenir, de longs pilotis dans la vase. Protégées par ces estacades, les larges crevasses peu à peu se comblèrent, la digue se tassa et finit par s'asseoir solidement sur le fond. La tâche, dans le commencement, fut facile; on n'opérait que dans les eaux basses, et les soldats, rangés sur le rivage, défendaient suffisamment les travailleurs. La profondeur cependant peu à peu augmentait; aux abords de la place, elle dépassa cinq mètres. Du haut des remparts, l'ennemi faisait pleuvoir une grêle de traits; il fallut se mettre sur la défensive. Deux tours de bois, armées de catapultes, sont roulées à l'extrémité du môle; on les couvre de cuirs verts pour les

garantir des brandons enflammés. Les Tyriens useraient toutes leurs torches avant de réussir à communiquer l'incendie à ces peaux saignantes qui résisteront un jour au feu grégeois. Pourquoi n'essayeraient-ils pas des brûlots? Un bâtiment de charge destiné à transporter des chevaux, — un hippagoge, — est rempli jusqu'au bord de sarments secs et de matières inflammables; à l'avant, autour de deux mâtereaux qui surplombent la proue, se dresse en outre un immense bûcher. Sur cet amas de branches et de fascines on verse de la poix, on répand du soufre en poudre. Mais les mâtereaux, qu'en prétend-on faire? Soyez tranquilles! les mâtereaux aussi auront leur rôle. On les a garnis de deux antennes, et au bout de chacune de ces vergues, on a suspendu une vaste chaudière destinée à épancher, au moment voulu, sur la flamme ce que les artificiers de Tyr jugent le plus propre à l'alimenter. Tout le lest est passé à la poupe pour élever la proue autant que possible; la machine infernale ainsi disposée, on l'attache solidement entre deux trières. Maintenant il faut attendre un vent favorable, un vent qui souffle directement vers la digue. La brise s'élève, les trières accouplées se mettent en marche; en un clin d'œil le groupe arrive sur la tête du môle. Dès que le feu

a été mis au brûlot, les équipages se précipitent à la mer et gagnent à la nage les embarcations de secours qui les attendent. Ah! soldats de la Macédoine, vous vous attaquez à des matelots! vous verrez, — nous l'avons bien vu nous-mêmes devant Sébastopol, — tout ce qu'un matelot a de ruses dans son sac. La flamme a enveloppé rapidement les tours, les deux mâtereaux consumés par le pied s'abattent, le torrent que déversent subitement les chaudières vient donner à cet embrasement une activité incroyable. La flotte des Tyriens se tenait prête; elle sort du port et environne le môle; une grêle de flèches empêche les Macédoniens d'approcher. Pendant ce temps, des barques accostent la digue, bouleversent les travaux de l'ennemi, brûlent ses machines et démolissent le mur que, pour se couvrir, les Macédoniens avaient établi en travers sur le musoir même de la jetée. On ne prend pas une ville maritime, une île, quand on est incapable de mettre une flotte en mer. Alexandre s'en aperçoit un peu tard; mais puisqu'il lui faut des vaisseaux, il en aura. Les soldats reprendront le môle à son origine, le feront plus large encore, en état de supporter un plus grand nombre de tours; les architectes construiront de nouvelles machines; lui, Alexandre, il va s'occuper de ras-

sembler tout ce que le littoral déjà soumis peut lui procurer de navires. Sans plus tarder, il part avec les hypaspistes et les Agriens, — des soldats pesamment armés et des archers, — pour concentrer à Sidon ses forces navales.

La bataille d'Issus n'avait pas été sans retentissement en Grèce. Les rois de Byblos et d'Arados n'ont pas plus tôt appris le grave échec infligé à Darius qu'ils n'hésitent pas à déserter sa cause et à se séparer de la flotte d'Autophradatès pour ramener leurs escadres en Syrie. Alexandre les accueille, comme on peut aisément le supposer, à bras ouverts, et bientôt ce conquérant sans vaisseaux se voit à la tête de quatre-vingts voiles phéniciennes. Le branle est donné : ce sont d'abord les trières de Rhodes qui rallient, puis celles de Soli et de Mallus ; il en vient dix de Lycie, une de Macédoine, cent vingt amenées par les rois de Chypre. Que tout devient facile à certaines heures pour les hommes que le ciel suscite et que la fortune, par conséquent, seconde ! Défendons-nous cependant soigneusement de ces tendances fatalistes ! Si Alexandre n'eût déjà fait, en plus d'une occasion, éclater sa clémence, s'il n'eût poussé l'impartialité jusqu'à se faire soupçonner d'un penchant secret pour les vaincus, il n'aurait jamais eu

le bénéfice de tant de défections. Dans cet abandon général de la cause compromise, une seule exception fut à noter : le roi de Tyr, Azelmicus, voulut partager le sort de ses sujets. Il prend, lui aussi, la route de la Syrie, mais ce n'est pas pour aller se jeter aux pieds du vainqueur. Il entre à Tyr à pleines voiles et vient communiquer une énergie nouvelle à la défense. La flotte d'Alexandre cependant était prête : par une coïncidence heureuse, arrivent en ce moment même du Péloponèse quatre mille mercenaires sous les ordres de Cléandre, fils de Polémocrate. Voilà des hoplites tout trouvés pour les vaisseaux ! Alexandre ne se soucie guère de livrer aux Tyriens un combat naval qui se décide uniquement à coups d'éperons ; il sent que dans un pareil conflit l'avantage pourrait bien demeurer à la flotte d'Azelmicus. Mieux vaudra en venir sur-le-champ à l'abordage ; il importe donc que les ponts soient fortement armés. Sidon, nous l'avons dit, est à 20 milles marins, sept lieues environ, de Tyr. Alexandre, en partant de Sidon, se forme sans plus tarder en ligne de bataille ; il se place à l'aile droite. — Les rois de Chypre et de Phénicie prennent également poste à cette aile ; un seul roi, Pnytagore, va se ranger à l'aile gauche, prêt à soutenir Cratère. Jusqu'ici Alexandre n'a

combattu les flottes qui lui ont été opposées qu'avec sa cavalerie; c'est avec sa cavalerie qu'à Milet il empêchait les Perses de prendre terre pour faire de l'eau, du bois, et qu'il les obligeait à se retirer, faute de vivres, à Samos. L'empereur Napoléon se servit avec un égal succès de son artillerie à cheval. On vit en 1805 le maréchal Davout appuyer de ses projectiles la flottille batave quand cette flottille, sortie de l'Escaut, doubla le cap Gris-Nez sous le feu de la croisière anglaise. Singulier combat, qui nous ramenait aux jours où Philotas chassait les vaisseaux perses du seul mouillage qui leur restât au pied du mont Mycale!

La cavalerie et l'artillerie à cheval sont les deux grandes ennemies des descentes; les chemins de fer contribuent aussi à les rendre périlleuses; si nous tentons jamais quelque débarquement, nous aurons soin de ne pas oublier les escortes. Verrons-nous alors les commandants d'armée s'embarquer à leur tour et venir à notre rencontre? Ce n'est pas impossible : on sait que, devant Boulogne, l'empereur, accompagné de l'amiral Decrès, voulut voir de ses propres yeux de quelle façon ses chaloupes canonnières soutiendraient les volées des frégates anglaises. Son ardeur l'emporta si loin que le canot

sur lequel il était monté faillit être coulé par le feu de bordée qui l'accueillit. Un empereur n'est pas à sa place dans ces escarmouches ; passe encore pour des généraux ! Mais si la grandeur de Napoléon ne l'attachait pas toujours au rivage, on peut dire qu'elle n'y a jamais enchaîné Alexandre. Ce qu'Alexandre avait interdit sous Milet à Parménion, il allait le tenter lui-même. Ajoutons que les circonstances étaient bien changées et que le résultat à obtenir en valait la peine.

Les Tyriens, rangés devant leurs ports, attendaient Alexandre. Leur première pensée avait été d'accepter le combat; ils ne soupçonnaient pas que le roi de Macédoine pût amener de Sidon autant de vaisseaux. Le vaste développement de la flotte ennemie a soudain glacé leur courage. Les Macédoniens cependant ne s'avancent pas avec l'impétuosité de gens sûrs du succès et qui jugent inutile de se prémunir contre une résistance sérieuse; ils ont suspendu la marche de leur flotte, comme à Issus ils ralentirent le pas de la phalange. Alexandre, avant de se précipiter sur les vaisseaux qu'il a devant lui, rectifie sa ligne où la confusion s'est glissée pendant la traversée. — Il est si difficile de marcher longtemps en bataille ! — l'aile droite lève ses rames, l'aile

gauche se hâte; le front peu à peu se rétablit. Les Tyriens hésitants sont restés immobiles; Alexandre contemple d'un œil satisfait la longue ligne de vaisseaux qui se balance sur ses rames horizontalement étendues. Il ne faut pas souffrir que cette ligne si péniblement rectifiée se déforme de nouveau par une trop longue attente. Que reste-t-il à faire? Ce qu'on fit à Issus, ce qu'on fera bientôt dans les champs d'Arbèles. En avant! Le signal est donné, toute la flotte part d'un trait. Les Tyriens ébranlés se replient précipitamment vers leurs ports. Ils en ont deux : l'un qui regarde Sidon, l'autre dont l'ouverture est tournée vers l'Égypte. Leur flotte, ils le savent maintenant, n'est plus en mesure de livrer bataille; elle peut servir du moins à fermer l'entrée des deux darses. La retraite, après tout, s'est opérée en bon ordre, Alexandre a dû s'arrêter devant les proues rangées à la bouche étroite du port du nord. Trois galères seulement ont sombré sous les éperons des vaisseaux macédoniens, et encore un rivage ami se trouvait-il à faible distance, prêt à recevoir et à protéger les équipages.

Où en sont les travaux du môle? Ces travaux, pendant l'absence d'Alexandre, ont beaucoup avancé; ils ne permettent pas encore aux machines d'appro-

cher des murs; ils offrent du moins aux vaisseaux un abri sûr contre la tempête. Il suffit, sitôt que le vent change, de se porter du côté que la chaussée abrite. C'est ainsi qu'aujourd'hui Tyr, — Sour est son nouveau nom, — possède encore deux rades. La flotte va jeter l'ancre sous la protection du rempart que lui ont préparé les soldats. Le lendemain elle se partage. Les vaisseaux de Chypre, conduits par Andromaque, sont destinés à rester du côté de Sidon, les bâtiments phéniciens surveilleront le port situé à l'autre extrémité de l'île. Pour mieux nous entendre, appelons désormais avec Arrien le premier de ces ports le port intérieur; donnons au second, que bat la mer du large, le nom de port égyptien. C'est du côté de la darse égyptienne qu'Alexandre fait dresser sa tente.

Les places de nos jours se dérobent aux coups de l'artillerie; elles s'enfoncent, pour ainsi dire, sous terre, ne montrant au-dessus de la crête des glacis qu'une longue ligne de parapets gazonnés. Dans l'antiquité, plus les murailles étaient hautes, plus on les jugeait imprenables. Les Tyriens avaient entouré leur ville de remparts épais formés de larges blocs qu'unissait le solide ciment dont nous n'avons pas tout à fait retrouvé le secret; à ces remparts ils

donnèrent une élévation de cinquante mètres. On n'enlève pas de semblables boulevards avec des échelles ; il faut les renverser. Quel labeur pour un conquérant habitué à dissiper des armées en un jour, à subjuguer des provinces entières en moins d'une semaine! Songeons maintenant à ce peuple qu'on assiége : il y va pour lui de la vie ou tout au moins de la liberté. Par liberté nos générations heureuses entendent une somme plus ou moins grande de droits politiques ; la liberté signifiait jadis la seule condition qui pût rendre la vie préférable à la mort. Voyez dans Athènes même, dans cette Athènes si douce généralement à tout ce qui ne provoquait pas son envie, quel était, sans que les plus grandes âmes songeassent à s'en indigner, le sort de l'homme réduit à la servitude! Dès que les juges, dans un procès obscur, éprouvaient le besoin d'éclairer leur conscience, ce n'était pas l'homme libre, c'était son esclave qu'ils faisaient comparaître pour l'étendre sur le chevalet. « Méthode judicieuse! s'écrie dans un de ses élans d'éloquence Démosthène. Plus d'un témoin a été condamné pour imposture ; jamais esclave soumis à la question n'a été convaincu d'avoir déguisé la vérité. » Aussi l'innocence du maître mettait-elle un certain orgueil à s'affirmer par ce témoignage irré-

fragable : « Nous produisons nos esclaves et nous les livrons à la question! » Que répondre à un argument qui montrait si bien la confiance de l'orateur dans la bonté de sa cause? L'esclave n'était plus un homme; il avait perdu sa personnalité, comme les malheureux vendus à Satan perdaient, au moyen âge, leur ombre. Il ne faudrait pas se laisser abuser par quelques dispositions législatives : quand la loi protégeait l'esclave, elle éprouvait le besoin de s'en excuser. « Non! disait-elle, le législateur ne s'intéresse pas à l'esclave, mais le respect dû à la liberté eût été moins bien assuré s'il ne se fût étendu jusqu'à la servitude. » Que l'on comprend bien, après ces naïfs aveux, la rage frémissante de Spartacus et la défense énergique de Tyr! La guerre est presque devenue un passe-temps depuis que les prisonniers ne servent plus qu'à faire éclater la courtoisie du vainqueur. Ne pourrait-on dès lors chercher et découvrir des divertissements moins sanglants?

CHAPITRE X

LES TRAVAUX DU SIÉGE ET LES SORTIES DES ASSIÉGÉS.

Les Tyriens se sentaient condamnés; les diversions sur lesquelles ils avaient compté leur faisaient défaut, le désespoir seul pouvait prolonger la résistance. Le désespoir est encore une ressource pour des assiégés. Le môle d'Alexandre avançait moins vite qu'on n'eût pu le supposer; depuis qu'on était arrivé à portée de trait des remparts, la tête de la digue devenait un poste périlleux. Les Tyriens s'étaient empressés d'accumuler de ce côté leurs machines; il n'y avait pas une pierre jetée à l'eau qui ne coûtât la vie à quelque soldat. La chaussée de Richelieu n'a pas exigé, pendant les treize mois qu'employa le siége de la Rochelle, de moindres sacrifices, et n'avons-nous pas vu nous-mêmes, devant Sébastopol, des têtes de sape emportées deux ou trois fois de suite avec les intrépides travailleurs qui essayaient d'y assujettir leur gabion? Le dernier mot n'en restait pas moins aux martyrs du devoir professionnel; il

se rencontrait toujours quelque sapeur dévoué pour venir prendre la place du héros sans nom que le boulet venait d'enlever. Le jour où l'on cesserait d'avoir de tels hommes, il faudrait se résigner à obéir aux peuples qui en auraient conservé, car il ne serait plus possible de lutter contre eux. Voilà ce que les plus fervents amis de la paix doivent se répéter tous les jours, si l'amour de la paix n'a pas diminué leur horreur de la servitude. Les soldats macédoniens ne montraient pas moins de persévérance que leur roi. Ni les ouvriers, ni le bois, d'ailleurs, ne manquaient. On avait non-seulement dressé des machines sur le môle ; on en avait aussi placé sur les navires de charge amenés de Sidon, sur les trières mêmes que leur marche inférieure rendait impropres à figurer en ligne. Les batteries du môle rencontraient, prêtes à leur répondre, d'autres batteries qui les dominaient ; les béliers flottants étaient tenus à l'écart des murailles par les enrochements qui protégeaient le pied des remparts : Alexandre donna l'ordre de nettoyer le fond, et l'on vit bientôt les trières occupées à draguer ces énormes blocs que les efforts réunis de deux chiourmes réussissaient à peine à ébranler. Qui se résout à faire un siége doit s'armer de patience ; la patience même ici ne suffisait pas, il fallait, en

outre, faire une singulière dépense d'industrie. Les assiégeants en déployaient beaucoup, la ville assiégée ne leur en opposait pas moins. Les Tyriens disposaient d'une multitude de barques; ils couvraient ces bateaux d'un pont volant, incliné des deux côtés comme un toit; se mettant ainsi à l'abri des traits, ils se laissaient tomber à l'improviste sur les câbles des batteries flottantes. D'un coup de faux les amarres se trouvaient tranchées, et les galères, avec leurs machines, s'en allaient en dérive; avant que d'autres galères pussent les prendre à la remorque, le vent les avait jetées à la côte. Alexandre eut l'ingénieuse idée de défendre ses câbles par des triacontores également pontées et placées en avant des batteries en guise de chevaux de frise. Les Tyriens ne se donnèrent pas pour battus; ils envoyèrent des plongeurs couper les amarres sous l'eau. N'oublions pas que nous sommes dans le pays des pêcheurs d'éponges : quand on a pris dès l'enfance l'habitude de retenir son haleine pour aller toucher le fond à plus de quarante brasses au-dessous de la surface, c'est un jeu que de nager, pendant quelques minutes, entre deux eaux. Les Macédoniens prirent à la fin le meilleur parti; ils amarrèrent leurs vaisseaux avec des câbles-chaînes. Que de temps il nous a fallu à

nous-mêmes pour en venir là! Et pourtant, nos ancêtres les Vénètes ne mouillaient jamais autrement. On serait quelquefois tenté de croire que si, depuis deux mille ans, nous avons beaucoup appris, nous avions beaucoup oublié.

Grâce à cette précaution et à l'activité des dragages, l'approche de la muraille de mer allait devenir facile; les Tyriens jugèrent le moment venu de tenter une sortie. Les sorties tardives, ce sont les premières convulsions d'une place qui se noie. Ce qui inquiétait le plus les assiégés, c'était la crainte de voir, au moment de l'assaut, les vaisseaux de Chypre se ruer sur le port intérieur. La longue impunité avec laquelle cette portion de la flotte ennemie maintenait son blocus devait heureusement avoir apporté un certain relâchement dans sa surveillance; il était donc permis de compter, le jour où l'on voudrait la surprendre par une attaque soudaine, sur la somnolence qui finit toujours par gagner une escadre mouillée sur ses ancres. La même ruse a réussi tant de fois qu'en la mentionnant de nouveau, je ne sais trop si je donne vraiment un exemple à suivre; peut-être conviendrait-il à cet égard d'innover un peu. N'importe, j'enregistre scrupuleusement cette répétition du stratagème dont

Conon fit, dans les eaux de Lesbos, un si heureux usage [1]. A Tyr, comme à Mitylène, on tend des voiles devant les galères pour dissimuler l'embarquement des troupes; comme à Malakof, comme à Syracuse, on choisit pour donner le signal de l'attaque l'heure de midi, c'est-à-dire l'heure où, de temps immémorial, le soldat et le matelot dînent. Les Tyriens n'équipent, pour cette entreprise, qu'un petit nombre de vaisseaux, mais ils les choisissent parmi les plus forts qu'ils possèdent : — trois quinquérèmes, trois quadrirèmes, sept trières; ils mettent à bord leurs meilleurs rameurs. Sur le pont se tient prête une troupe d'élite, aguerrie et familiarisée avec les combats de mer. Les rameurs voguent doucement et sans bruit; le céleuste lui-même fait silence. Les Cypriotes n'ont encore donné aucun signe d'alarme; l'escadre continue de se glisser hors du port. Tout à coup les rameurs se lèvent et poussent tous à la fois un grand cri; le moment est venu : chacun s'est courbé sur sa rame, chacun accompagne la voix du céleuste et marque la cadence en faisant ployer sous ses bras nerveux l'aviron. Les galères volent sur l'eau; la flotte de Chypre est prise à l'improviste.

[1] V. La *Marine des anciens* (*la Revanche des Perses*).

Certains vaisseaux ont à peine quelques hommes d'équipage; ceux qui ont leur équipage au complet n'ont pas eu le temps de se mettre en défense. La galère de Pnytagore, — vous rappelez-vous ce roi qui commandait aux côtés de Cratère? — les vaisseaux d'Androclès, de Pasicrate, sont coulés au premier choc; le reste, poussé à la côte, se défend de son mieux, mais n'en paraît pas moins destiné à joncher de ses débris le rivage.

Où était Alexandre pendant cette alerte? Les Tyriens le croyaient sous sa tente; la sieste du roi, aussi bien que le repas des matelots, entrait dans leurs calculs. Le hasard voulut qu'Alexandre, ce jour-là, sortît de sa tente plus tôt que de coutume. Il aperçoit les galères tyriennes, au moment même où ces galères débouchaient de l'entrée du port intérieur. Le port égyptien va-t-il vomir une seconde flotte de sa darse? Si cette nouvelle sortie vient appuyer l'autre, la mer peut, en quelques heures, retomber au pouvoir des Tyriens. Telle est la première pensée d'Alexandre : il court à ses vaisseaux. Ceux qui se rencontrent sous sa main, équipés au complet ou à demi armés, il les expédie à la bouche de la darse égyptienne. Avant tout il importe de garder l'entrée de ce port, de ne pas laisser s'en

échapper un navire. L'ordre est rapidement exécuté. Dès qu'Alexandre se sent assuré sur ses derrières, il se porte avec le reste de la flotte, quinquérèmes et trières, du côté où le combat rugit. Il a comblé le bras de mer qui lui eût offert, vers la plage sur laquelle les vaisseaux de Chypre sont échoués, un prompt et facile chemin; il lui faut, pour venir au secours de ses bâtiments assaillis, prendre la route du large et faire le tour de l'île. Les combattants ne soupçonnent pas encore ce mouvement; les assiégés, du haut de leurs remparts, l'aperçoivent. Les vaisseaux compromis peuvent encore être sauvés; il leur reste le temps d'opérer leur retraite. Comment les avertir? Est-il quelque clameur qui puisse être assez forte pour dominer le tumulte de la mêlée? Des signaux! se trouvera-t-il, parmi tous ces champions acharnés à leur tâche, un seul soldat qui porte ses regards en arrière? Tous les bras sur les murailles s'agitent et tous les cœurs se serrent; l'émotion croît de minute en minute, car les vaisseaux d'Alexandre dévorent la distance. Vit-on jamais spectacle plus navrant? Une escadre qui portait dans ses flancs le salut de la ville va être détruite, faute d'un simple avis qui lui parvienne. Eh quoi! n'entendez-vous pas ce long hurlement

de douleur, ces cris de femmes et d'enfants, cet appel désespéré de la cité qui se sent mourir? Il est maintenant trop tard : quand bien même l'avertissement qu'un peuple entier vous envoie arriverait jusqu'à vous, la fuite ne vous sauverait plus de l'épée d'Alexandre. La flotte vengeresse déborde en ce moment de l'extrémité de l'îlot qui vous a dérobé son approche. En arrière! en arrière! si vous tenez à la vie. Des chacals surpris par un lion ne se disperseraient pas avec plus d'épouvante; c'est à qui tournera le plus vite sa proue vers le port. Il est malheureusement trop tard; peu de vaisseaux échappent par la fuite, les autres sont coulés ou mis hors de service; les Macédoniens capturent une quinquérème et une quadrirème à l'entrée même du port.

Pour la première fois, depuis son départ d'Amphipolis, Alexandre se voit le maître incontesté de la mer. C'est une phase nouvelle dans sa fortune; il n'en doit le bénéfice qu'à lui-même. Sans sa résolution, sans sa promptitude à voler au péril, les Tyriens reprenaient l'ascendant qu'ils avaient perdu. A dater de ce jour, la marine de Chypre, d'Arados, de Byblos et de Sidon ne doit plus s'appeler que la marine d'Alexandre. Je lui donne ce nom, et Néarque me justifiera.

CHAPITRE XI

PRISE DE TYR ET DE GAZA. — OCCUPATION DE L'ÉGYPTE.

Puisque la mer est fermée pour toujours aux Tyriens, on peut, sans plus tarder, faire approcher les machines des murs. A quelle partie des remparts va-t-on s'attaquer? Discerner le point faible et frapper résolûment à la clef de voûte, tout le succès d'un siége est là. La prise de Sébastopol cessa d'être douteuse quand nous eûmes découvert que l'écroulement devait commencer par Malakof. Alexandre fait d'abord avancer ses béliers sur le môle; la solidité des murailles lui montre bientôt que, de ce côté, ses machines demeureront, quoi qu'il fasse, impuissantes. Il se décide alors à faire assaillir par ses batteries flottantes la partie de la ville qui regarde Sidon. Là encore les béliers font peu de progrès. Restait le front de mer. Les Tyriens ne s'étaient jamais attendus à le voir battu par des machines; ils ne l'avaient, en conséquence, couvert que par des murailles peu épaisses et peu

élevées. Alexandre assemble un certain nombre de trières deux à deux, et, sur la plate-forme que portent ces pirogues doubles, semblables à l'appareil dont je rêve l'emploi [1], il établit des béliers et des tours. Un pan de mur s'écroule; s'aidant des ponts volants que chaque navire a pris soin d'embarquer, les Macédoniens s'élancent sur la brèche. La lutte n'y tourne pas à leur avantage; ce n'est point par cette ouverture étroite que les assiégeants réussiront à pénétrer dans la ville. A l'approche de la nuit, Alexandre fait sonner la retraite. On assure que, découragé, il songea un instant à lever le siége et à continuer sa marche vers l'Égypte. En s'attaquant à Tyr, il avait imprudemment joué le jeu de l'ennemi. Si Memnon eût vécu, le vainqueur d'Issus trouvait dans cette ville réduite au désespoir et qu'un secours maritime eût rendue imprenable, son Saint-Jean d'Acre. Cesser de vaincre est déjà pour un conquérant un premier pas vers la défaite. Du moment qu'Alexandre avait annoncé à ses soldats qu'il entrerait dans Tyr, du moment qu'il avait mis en éveil par sa persistance même l'attention des peuples récemment soumis, il était indispensable

[1] V. La *Marine des anciens* (*la Revanche des Perses*).

que Tyr tombât. Alexandre refoula au fond de son cœur les impatients désirs, les inquiétudes mêmes qui l'appelaient en Égypte; il se promit de tout risquer, de ne ménager ni sa personne ni ses troupes, pour mieux venir à bout d'une résistance qui devait toucher à son terme.

Trois jours après l'assaut resté sans résultat, une circonstance favorable se présente : la mer était calme et plate comme un lac. Alexandre fait de nouveau approcher les vaisseaux munis de machines. Du premier choc les murailles, déjà ébranlées, chancellent; quelques coups de bélier encore, elles s'abattent. Les remparts, comme un rideau fendu de haut en bas, se déchirent, et à travers la large fissure apparaît la ville. Les navires s'écartent pour faire place aux colonnes d'assaut. Ces colonnes ont été embarquées sur deux vaisseaux de combat. Sur l'un de ces vaisseaux vous trouverez, avec Alexandre, les hypaspistes commandés par Admète; sur l'autre, les hétaires à pied conduits par Cœnus. Il n'est point d'assaut sérieux qui ne soit accompagné d'une diversion; l'assiégeant a trop d'intérêt à diviser l'attention de l'ennemi. La flotte a reçu l'ordre d'attaquer à la fois les deux ports, d'inquiéter même, si elle en trouve l'occasion, les autres parties de

l'enceinte. La flotte d'Alexandre n'est pas, comme la nôtre devant Sébastopol, condamnée par son tirant d'eau à se tenir à dix-huit cents mètres des remparts; elle peut accoster les murs et y appliquer les échelles. Le port égyptien était fermé par une estacade; les vaisseaux de l'aile droite y pénètrent après en avoir rompu la barrière. Ils brisent à coups d'éperon les navires mouillés au milieu de la darse, écrasent contre les quais les bâtiments amarrés à terre. L'escadre de Chypre, pendant ce temps, attaquait le port intérieur. Ni chaîne ni drome flottante n'en barraient l'entrée; la précaution avait été jugée superflue, puisque le port, veuf de ses bâtiments détruits par Alexandre, restait vide. Mais ce port, dont on laissait l'ouverture sans défense, donnait accès aux murailles; les Tyriens auraient dû y songer. La lassitude, le découragement produit par de longues souffrances et par l'ombre sinistre que projettent devant eux les dénoûments funestes, n'ont-ils pas engendré de pareils oublis dans tous les siéges? Si l'on eût placé à la gorge de Malakof les deux canons qui devaient, suivant les ordres du général Totleben, battre l'intérieur de l'ouvrage, Malakof eût été, comme le bastion central, le tombeau des Français.

La seule pensée d'emporter une place telle que Tyr par escalade cause le vertige; cette audace cependant n'est rien si on la compare aux choses que nous avons vues : des soldats courant pendant deux cents mètres sous la mitraille, se jetant, au bout de cette course folle, dans un fossé profond de dix-huit pieds, y rencontrant des mines, des fougasses, perdant par l'explosion des compagnies entières et parvenant néanmoins, bien que fusillés du haut des merlons, à gravir une escarpe aussi roide qu'un mur, pour aller tomber, de l'autre côté du parapet, sur une double haie de baïonnettes! La tour Malakof a été surprise; le bastion central a été envahi quand l'ennemi était sur ses gardes. Beaucoup ont péri en route, un plus grand nombre est resté au fond du fossé, quelques-uns ont trouvé la mort là où c'était déjà une surprenante victoire d'avoir pu arriver. J'ai entre les mains une lettre du chef d'état-major de l'armée russe, de l'adjudant général Kotzebue : après avoir pris la peine de faire rechercher dans les hôpitaux un prisonnier dont le sort m'intéressait vivement, le général m'annonçait, avec une émotion dont je lui sais encore gré, de quelle façon ce jeune et vaillant soldat avait perdu la vie. On se rappelait l'avoir vu pénétrer dans le bastion central, y lutter

corps à corps, se débattre au milieu des ennemis qui voulaient le saisir et succomber enfin, atteint en pleine poitrine d'un coup de baïonnette. Arrien et Quinte-Curce peuvent maintenant se donner carrière, nous ne suspecterons plus la véracité de leurs récits. Les soldats qui nous rendirent témoins de pareilles prouesses nous ont ôté le droit de nous montrer incrédules en fait d'héroïsme.

Nous avons laissé les vaisseaux macédoniens maîtres des deux ports. Ceux qui ont pénétré dans le port intérieur ne perdent pas de temps; les échelles sont à l'instant dressées contre le mur, et un flot de soldats se déverse tout à coup de ce côté dans la ville. A l'autre extrémité, la lutte était des plus vives; Alexandre avait à combattre la majeure partie et probablement la partie la plus énergique de la garnison. En dépit du grand effondrement qui s'était produit, la brèche présentait encore un talus difficile à gravir. Admète est monté le premier sur les décombres; tenu en échec par les nombreux ennemis qui se sont précipités à sa rencontre, il appelle ses soldats, les exhorte à le suivre; un coup de pique le renverse, mortellement atteint, aux pieds de ses compagnons. A cette vue, la colonne hésite; Alexandre se précipite à la tête des hétaires. Ceux-là

ne reculeront pas. En quelques bonds le héros a gagné le haut de la brèche. Ce sera déjà beaucoup de s'y maintenir. La brèche de Tyr, c'est la brèche de Saragosse; les assiégés y combattent pour la vie. Indifférents aux traits qui les menacent, les hétaires ne songent qu'à couvrir le roi de leurs boucliers. Comment couvrir un homme qui attaque toujours? Le dieu Mars en personne ne porterait pas des coups plus terribles. Les ennemis, à son intrépidité plus encore qu'à ses armes, ont reconnu Alexandre : ils n'en veulent qu'à lui, ne pressent que lui seul : la mort d'Alexandre, — tous le savent, — serait le salut de Tyr. Fondez donc sur le roi! accablez-le de vos traits, essayez de le terrasser! mais malheur à ceux d'entre vous qui se trouveront à portée de son bras : les uns sont atteints par sa lance, les autres tombent fauchés par son épée; de son bouclier même le héros se fait une arme; les assaillants qui le serrent de trop près sont précipités du haut du rempart; ils roulent sur eux-mêmes, comme s'ils venaient d'être frappés par le ceste d'Eryx. La brèche, pendant ce temps, peu à peu se garnit; Cœnus a remplacé Admète, les hypaspistes ont rejoint les hétaires. Quel groupe plus vaillant couronna jamais une muraille conquise? Soldats de Malakof,

voilà vos modèles! Vous nous avez appris qu'on pouvait les dépasser. Quand je songe à ce que vous avez fait le 8 septembre 1855, je m'étonne que la fortune, à quelques années de là, ait pu vous trahir, et l'espoir, malgré moi, rentre dans mon cœur. Voilà pourquoi votre grande image constamment me poursuit et vient si souvent faire tort dans ma pensée aux soldats d'Alexandre.

La dernière heure de Tyr a sonné. Les Tyriens peu à peu reculent; les plus courageux se laissent égorger sur place, les autres s'enfuient à travers les rues; ils vont donner sur les troupes qui accourent du port intérieur. Le combat a cessé, le carnage commence. Les Macédoniens avaient à se venger de la longueur du siége; Tyr les retenait sous ses murs depuis sept mois. Aucun fuyard ne fut épargné; huit mille Tyriens périrent dans cette journée sans merci. « Tout était juste alors », s'il en faut croire le poëte; l'ivresse du sang enlève, en effet, le soldat au plus sévère contrôle; Alexandre ne put exercer sa clémence que sur les assiégés qui s'étaient réfugiés avec Azelmicus dans le temple d'Hercule. Et quelle clémence encore! trente mille hommes, les seuls échappés au massacre, furent vendus sur le marché de Tyr comme esclaves. Il parut sans doute néces-

saire de frapper de terreur tout ce qui eût été tenté d'imiter l'exemple de la cité altière. La mesure, reconnaissons-le, était dans les mœurs du temps. Elle provoque notre indignation. Si Alexandre eût un seul instant hésité à la prendre, les murmures de l'armée lui auraient certainement reproché sa faiblesse. Les masses n'ont jamais été magnanimes, et, si nous voulons nous montrer équitables envers les anciens, il faut nous rappeler les sanglantes horreurs devant lesquelles n'ont pas reculé à diverses reprises des nations chrétiennes. L'homme de guerre, si humain que puisse être son tempérament, n'est que trop souvent forcé de se faire une conscience à la Richelieu. Il frappe et s'endort tranquille. Je comprends fort bien que, pour peu qu'on oublie que cet homme accomplit un rigoureux devoir, son calme, sans qu'on ose pourtant le blâmer, épouvante.

Une place enlevée par surprise ne procure qu'un succès sans portée; une ville gagnée pied à pied, avec des alternatives de craintes et d'espérances, devient le véritable couronnement d'une campagne. Si nous étions entrés dans Sébastopol le jour où nos troupes descendirent des hauteurs de Mackenzie, la paix ne fût pas sortie de cette rapide conquête; il a fallu les onze mois de siége, les quarante-huit kilo-

mètres de tranchées, pour que, Sébastopol tombé, la Russie se trouvât réduite. Il en fut de même en l'an 332 avant notre ère; la prise de Tyr frappa la Syrie et la Palestine de stupeur. Une seule ville eut l'audace de résister encore : ce fut Gaza, défendue par l'eunuque Bétis. Gaza était considérée comme la clef de l'Égypte; Alexandre mit deux mois à la prendre. Sans la flotte qui vint apporter à l'armée l'appui de ses machines, Gaza eût probablement arrêté plus longtemps les vainqueurs de Tyr. Alexandre voulut présider lui-même aux travaux d'approche; un trait lancé par une baliste perça son bouclier, déchira sa cuirasse et lui traversa le bras près de l'épaule. C'était la plus grave blessure que le roi eût encore reçue; la guérison en fut aussi lente que douloureuse. Gaza ne céda qu'au quatrième assaut. Plus qu'à Tyr peut-être, Alexandre avait ici sujet d'être impitoyable; il n'eût pu sans danger laisser à Gaza une population secrètement hostile. En revenant d'Égypte, il n'était pas nécessaire qu'il passât par Tyr; il eût vainement cherché un autre chemin que celui de Gaza. Les clefs de cette forteresse devaient donc être remises en mains sûres. Tout ce qui dans la ville s'était trouvé en état de porter les armes avait disparu, soit pendant les assauts, soit durant le

massacre; le reste, y compris les femmes et les enfants, fit partie du butin. Une colonie fut recrutée dans la région voisine et vint prendre la place des anciens habitants. La transplantation fut jadis un des droits de la guerre; ce droit excessif et barbare, les Turcs en avaient hérité comme ils héritèrent de tout, sans rien tirer de leur propre fonds. Il y a quelques années à peine, ils le mettaient encore en pratique. Cette race, il faut en convenir, possédait au plus haut degré l'esprit de conservation, ce qui tendrait peut-être à prouver que les meilleures choses doivent avoir leurs limites. Quand les historiens de l'antiquité nous affirment quelque abus devant lequel la conscience humaine se soulève, on n'a qu'à regarder en Turquie, — la vieille Turquie, bien entendu, — on est certain de revenir de cet examen moins sceptique. Ce qui nous paraît odieux jusqu'au point de rester incompréhensible florissait, il y a moins d'un demi-siècle, dans le vaste empire des sultans.

Je ne suivrai point Alexandre en Égypte, si ce n'est pour rappeler qu'il y fonda la ville d'Alexandrie. Que peuvent bien signifier ces mots qui reviennent si souvent dans les récits des historiens d'Alexandre? Fonder une ville, est-ce simplement en choisir et en désigner l'emplacement? Ou faut-il de plus, après

avoir tracé les rues et l'enceinte, après avoir marqué l'endroit où s'élèveront les monuments publics, faire affluer au lieu jadis désert la population qui lui donnera la vie? S'il faut tout cela pour mériter le nom de fondateur, avouons que les treize années pendant lesquelles régna le fils de Philippe auraient dû posséder une fécondité qui tiendrait du prodige. Alexandrie ne fut réellement fondée que quatre années après le passage d'Alexandre en Égypte; elle fut fondée le jour où l'on y amena l'eau du Nil. Deux siècles plus tard, elle comptait un million cinq cent mille habitants. Alexandre passa l'hiver à Memphis. Ce qu'il fit de plus sage pendant ce séjour, ce fut de laisser le gouvernement civil tout entier aux mains des Égyptiens et de se contenter d'occuper militairement le pays. Les Mantchoux, quand ils ont envahi la Chine, bien qu'ils n'eussent jamais lu ni Arrien, ni Quinte-Curce, ont imité d'instinct cet exemple. Ils s'en sont bien trouvés. La soumission est toujours facile à un peuple dont on respecte la religion, la langue et les usages. Il est vrai que, dans ce cas, ce sont les vaincus qui, la plupart du temps, absorbent les vainqueurs et finissent par les transformer à leur image.

Dans les historiens qui nous ont raconté la vie

d'Alexandre, je me permettrai de constater, à ce sujet, une lacune. Ces historiens nous montrent volontiers leur héros sur le champ de bataille; ils ne nous font pas assister à ses conseils. Nous voyons Alexandre entouré de généraux, de lieutenants intrépides; nous ignorons quels ont été ses ministres. Le roi de Macédoine n'aurait-il pas eu de grand chancelier? Le Thrace Eumène fut peut-être investi de ce rôle. Il avait été pendant sept ans le secrétaire de Philippe; il conserva durant treize années encore les mêmes fonctions auprès d'Alexandre, et Cornelius Nepos nous apprend que les Grecs tenaient leurs secrétaires en bien plus grande estime que ne l'ont fait plus tard les généraux romains. Il me semble impossible que tant de dispositions sages, que tant d'ingénieux édits soient sortis d'un cerveau unique, alors même que nous supposerions ce cerveau surhumain toujours en travail. Charlemagne lui-même eût-il pu se passer du concours d'Éginhard? « Moi seul et Bucéphale! » cela peut suffire pour conquérir l'Asie, non pour la pacifier. Quand le conquérant avait exposé ses vues générales, il devait y avoir sous quelque tente voisine un modeste et patient labeur. J'entrevois d'ici, outre Eumène, toute une phalange de scribes courbés sur le pa-

pyrus; j'aurais aimé à connaître les noms de ces obscurs ouvriers, de ces notaires royaux étrangers au métier des armes, qui passaient le rouleau là où avait appuyé la charrue. Ni le roi Ptolémée, ni Aristobule n'ont pris souci de nous entretenir de cette utile besogne. Je ne serai probablement pas le seul à le regretter.

CHAPITRE XII

PASSAGE DE L'EUPHRATE ET DU TIGRE.

La soumission de la Phénicie et de l'Égypte avait employé tout entière l'année 332 avant Jésus-Christ; dès les premiers jours du printemps de l'année 331, Alexandre croit devoir reporter son regard vigilant vers l'Asie. Sur tout le littoral phénicien, de Myriandre à Gaza, nul indice de malaise ou de mécontentement; les précautions ont été trop bien prises; dans une seule province, dans la Cœlésyrie, confiée par le vieux Parménion à Andromachus, la turbulence des enfants d'Israël est venue donner aux populations un fâcheux exemple, Andromachus a été brûlé vif par les Samaritains. Le châtiment ne se fait pas attendre. Une seule révolte sur tant de conquêtes! c'est assurément moins qu'on ne devait craindre. Le danger n'est pas en Syrie, il n'est pas même dans la Paphlagonie, que soumet en ce moment Calas; dans

la Lycaonie, que contient Antigone; dans Milet, dont Balacre interdit l'approche aux vaisseaux de Pharnabaze : il est au cœur du Péloponèse. Alexandre a bien fait, quand il a consacré dans le temple de Minerve les dépouilles des Perses au nom de tous les Grecs, d'ajouter : « à l'exception des Lacédémoniens » ; Sparte ne veut point avoir part à ces offrandes fastueuses qui proclament bien moins la gloire de la Grèce que son asservissement. Que vient faire le roi Agis à Siphante, où Pharnabaze et Autophradatès ont conduit leur flotte encore composée de cent vaisseaux? Agis vient solliciter des satrapes de Darius un subside et un renfort de troupes. A ce prix, il promet de soulever la Crète et de mettre sur pied les armées du Péloponèse. Voilà bien le peuple de Lycurgue, ce peuple « lent dans ses entreprises », que nous ont dépeint sous des traits ineffaçables Thucydide et Xénophon! Il arrive toujours trop tard. A peine la trière d'Agis a-t-elle jeté l'ancre que survient la nouvelle de la bataille d'Issus. La défection éclate sur-le-champ de toutes parts; les îles et les vaisseaux se portent à l'envi du côté du vainqueur. Agis et Autophradatès éperdus courent vers Halicarnasse; Pharnabaze vole à Chio. Le satrape a mis dans cette île le pouvoir aux mains de l'oligarchie;

il vient défendre son œuvre. Apollonidès, Phisinus, Mégarée, investis par ses soins de la tyrannie, n'exerçaient leur autorité absolue qu'au profit de Darius, mais les habitants de Chio ont déjà secoué un joug qui leur pèse. Pharnabaze entre au port sans soupçonner le changement qui s'est opéré ; il est à l'instant saisi par les insurgés et jeté dans les fers. L'Athénien Charès occupait Mitylène avec deux mille Perses ; il en est chassé par la multitude. A Méthymne également, à Ténédos, la démocratie a relevé la tête. Le tyran de Méthymne se réfugie à Chio ; il y partage le sort de Pharnabaze. Antipater triomphe sans avoir eu besoin de combattre ; les vaisseaux que les révoltés ont enlevés aux Perses se rangent sous ses ordres et viennent grossir sa flotte. Maître de la mer, le vice-roi de la Macédoine dirige Amphotère sur Cos ; il fait partir Hégéloque, avec les prisonniers qu'on lui a livrés, pour l'Égypte. Issus a tout calmé ; Issus a replacé la Grèce aux pieds d'Alexandre.

Qu'importent au fils de Philippe les vaisseaux qu'Antipater lui envoie? Il n'a plus besoin, en ce moment, de vaisseaux ; ce qu'il lui faut, ce sont des soldats. Pour l'exécution des plans qu'il médite, Alexandre est bien résolu à épuiser d'hommes et l'Épire, et la Thrace, et la Macédoine ; il tient surtout

à dépeupler la Grèce. Plus il demandera de renforts aux Grecs, moins il craindra de les voir, par quelque transport soudain, méconnaître sa suprématie. En fait de flotte, il va rendre à Antipater plus qu'Antipater ne lui a donné. L'Archipel infesté de pirates n'a-t-il pas droit à sa sollicitude aussi bien que le reste du monde? Les Cypriotes et les Phéniciens reçoivent l'ordre d'équiper cent vaisseaux; Amphotère joint ces cent vaisseaux aux soixante trières qu'il a conduites dans les eaux de Cos et reprend immédiatement la route des Cyclades.

Quand il traversait l'Hellespont, Alexandre n'était encore que le capitaine d'une armée d'aventure; le consentement unanime des peuples l'a fait roi aujourd'hui de toutes les parties de l'empire d'où s'est retiré Darius. L'administration seule a changé de mains; les habitants ne s'aperçoivent guère qu'à l'allégement soudain du fardeau qu'ils ont changé de maître. La personne même de Darius semble s'être évanouie avec sa puissance. Au fond de quelles provinces l'infortuné monarque est-il allé cacher sa honte et sa défaite? Alexandre s'évertue en vain à le découvrir; c'est un point d'honneur chez les Perses de garder le secret du prince. Toup à coup le bruit de levées lointaines arrive jusqu'en Égypte. Alexandre

était déjà sur la route de Cyrène; peut-être allait-il pousser jusqu'à Carthage, quand il apprend que les Bactriens, les Sogdiens, les Saces et les Massagètes se sont mis en marche. Tous les peuples de l'extrême Orient accourent au rendez-vous qui leur a été donné sous les murs de Babylone. Alexandre quitte l'Égypte et revient précipitamment à Tyr. Il en repart au mois de juillet de l'année 331. Son armée se compose de quarante mille fantassins et de sept mille cavaliers. Les Grecs ne mettent jamais en mouvement de grandes masses; leurs troupes en revanche comptent peu de non-valeurs.

Bien qu'un vaste désert sépare la côte de Syrie des bords de l'Euphrate, il est facile de contourner cette région désolée et d'atteindre par le nord le gué de Thapsaque. L'armée de Cyrus le Jeune arriva de Myriandre à Thapsaque en douze étapes, après avoir parcouru environ 358 kilomètres, — 29 kilomètres par jour; — les privations ne commencèrent que sur la rive gauche du fleuve. L'Euphrate n'avait arrêté ni Sargin venant de Khorsabad, ni Nabuchodonosor parti de Babylone. Un seul souverain de Ninive a franchi vingt-deux fois dans le cours de son règne l'insuffisant boulevard de la Chaldée. Le fleuve qui prend naissance au pied des monts de l'Arménie

n'opposera donc jamais qu'un obstacle peu sérieux à l'invasion. C'est sans doute un très-large fleuve, débitant un très-gros volume d'eau, puisqu'à Bir même, bien au-dessus de Thapsaque et de Kerkémish, on a pu le comparer « au Rhône devant Lyon » ; mais le lit de l'Euphrate est généralement embarrassé de bancs de sable ; les *kéleks* qui le descendent ne sont encore, comme au temps d'Hérodote, que des radeaux soutenus par des outres. Les soldats de Cyrus le Jeune traversèrent l'Euphrate à Thapsaque, sans que l'eau leur montât plus haut que la poitrine. La circonstance, il est vrai, fut exceptionnelle ; les habitants déclarèrent que jamais jusqu'à ce jour l'Euphrate n'avait été guéable et n'avait pu se traverser sans bateaux. Moins favorisé que Cyrus, Alexandre dut se préparer à jeter deux ponts sur le fleuve. La rapidité de sa marche déconcertait par bonheur l'ennemi ; — les Macédoniens atteignirent les rives de l'Euphrate en onze jours. — Cyrus trouva tous les bateaux brûlés ; Alexandre semble avoir rencontré devant Thapsaque même les barques dont il se servit pour effectuer son passage. Napoléon n'a fait qu'imiter le roi de Macédoine, quand « il a battu, suivant l'expression des soldats de l'armée d'Italie, l'ennemi avec ses jambes ».

Darius avait eu près de dix-huit mois pour se mettre en mesure de tenter une seconde fois la fortune. Son armée, lorsque les Bactriens, les Scythes et les peuples compris sous la dénomination de peuples de l'Inde l'eurent rejointe, se trouva deux fois plus nombreuse qu'elle n'avait été aux jours du premier choc. Darius ne se dissimulait pas cependant la faiblesse de son infanterie; il essaya de lui donner plus de solidité en lui faisant distribuer des épées et des boucliers : les fantassins d'Issus ne possédaient pour toute arme offensive que des épieux ou des javelots. Changer l'armement est fort bien; il faudrait pouvoir du même coup changer l'instruction et la tactique. Sous le règne de Louis XV, on munit sans peine nos fusils de la baguette d'acier; on troubla beaucoup nos soldats quand on entreprit de les faire manœuvrer de prime saut à la prussienne. Darius n'était que trop fondé à mettre en doute l'efficacité de son innombrable pédaille, il pouvait au contraire faire grand fond sur sa cavalerie. « Les chevaux des Chaldéens sont plus légers que les léopards et plus rapides que les loups qui courent dans les ténèbres.» Cavaliers et chevaux se présentaient d'ailleurs bardés de fer, ou, pour mieux dire, couverts de minces plaques de métal cousues les unes à côté des autres.

Ces lames imbriquées à la façon des tuiles qui recouvrent nos toits formaient une sorte de cuirasse écailleuse impénétrable à la flèche, si elle ne l'était pas complétement à l'épée. On allait donc voir entrer enfin en lice ces terribles Scythes que nul conquérant n'avait jusqu'alors réussi à dompter. Leur contenance féroce, leur poil hérissé, leurs longs cheveux épars, ne pouvaient manquer de faire quelque impression sur l'ennemi qui les verrait pour la première fois. Un peuple qui vit à cheval et qui ne connaît d'autre industrie que le pillage est éminemment propre aux reconnaissances rapides, aux surprises de jour ou de nuit. Darius s'était porté de Babylone vers les lieux où jadis s'élevait Ninive; il avait mis deux fleuves,— l'Euphrate et le Tigre,— entre Alexandre et lui. Par surcroît de précaution, il employa sa cavalerie légère à ravager et à incendier tout le pays qui séparait encore les deux armées. Mazée avec six mille chevaux fut chargé de défendre le passage de l'Euphrate, à l'endroit où les armées ont pris l'habitude de franchir ce fleuve, au-dessus du confluent du Khaboras. Le satrape trouva les Macédoniens déjà occupés à jeter leurs ponts. Après une démonstration insignifiante, il prit le parti de se retirer; en quelques heures, toute l'armée d'Alexandre se montra rassemblée sur

l'autre rive. Si le Rhin était aussi accommodant que l'Euphrate, César n'eût jamais songé à écrire la phrase grosse d'orages que des siècles de combats devaient graver en traits de feu et de sang au cœur des Gaules : *Germani sunt qui trans Rhenum incolunt !*

Alexandre n'avait point encore eu de nouvelles certaines de Darius ; ses coureurs lui amenèrent enfin quelques prisonniers. On interroge ces captifs, on les presse, et l'on apprend, non sans étonnement, que Darius a déjà dépassé la ville d'Arbèles, qu'il y a laissé ses bagages et qu'il s'est empressé de jeter un pont sur le Lycus, — le grand Zab. — Le monarque vaincu vient de son propre mouvement au-devant de son vainqueur ; il affecte l'offensive et est évidemment résolu à s'en rapporter au sort des armes. L'armée perse a mis cinq jours à traverser le fleuve ; on peut juger par ce seul renseignement de la multitude qu'on aura bientôt à combattre.

Le grand Zab, affluent du Tigre, n'est pas un cours d'eau insignifiant : le baron Félix de Beaujour le compare à la Durance, et le lieutenant Heudde, de la marine des Indes, qui le traversa au mois de mars de l'année 1820, lui donne un cours profond et rapide, avec 300 pieds anglais au moins de largeur. Le Lycus franchi, Darius s'est avancé de 15 kilomètres

encore vers le nord-ouest pour se rapprocher de la rive gauche du Tigre. Il a fini par déployer son immense armée sur les bords d'une petite rivière appelée le Boumade, dans la vaste plaine de Gaugamèle, — *la maison du chameau*. Le terrain est en vérité bien choisi ; l'espace, cette fois, ne fera pas défaut au torrent ; les cavaliers pourront fournir de belles charges dans la vaste arène. Darius a pris soin d'en faire disparaître les inégalités. Ce n'est pas seulement pour sa cavalerie que le roi des Perses a voulu aplanir le chemin, c'est surtout à ses chars de guerre qu'il prépare une surface unie. Le char de guerre, Homère nous l'a décrit, et tous les bas-reliefs assyriens nous le montrent ; en leur qualité de colons phéniciens, les Carthaginois l'ont souvent fait rouler avec son imposant fracas dans les champs de la Libye. Darius a deux cents chars hérissés de faux et de piques. En avant du timon se projettent deux fers de lance aigus, de chaque côté du joug s'étendent de longues lames tranchantes, sous l'essieu même apparaît, semblable aux chasse-neige de nos locomotives, tout un arsenal meurtrier destiné à raser la terre. Que ces deux cents chars ouvrent seulement la brèche dans l'épaisse phalange d'Alexandre, quinze éléphants les suivent, prêts à l'élargir.

Toute la contrée fumait des ravages de l'incendie; la destruction heureusement avait été trop hâtive pour être complète. Les monceaux de blé ne brûlèrent qu'au sommet, les toits des habitations s'écroulèrent sur des amas de provisions que les Grecs eurent la satisfaction de retrouver intactes. On marcha en avant, poussant sans relâche les bandes qui continuaient de dévaster le pays. Ces bandes ne tenaient nulle part, mais il était impossible de les joindre et de s'opposer à leurs ravages. De Thapsaque au gué d'Eski-Mossoul sur le Tigre, on compte environ 320 kilomètres; pareille distance ne se parcourt pas en moins de quinze étapes. Pour se porter avec ses bagages d'un fleuve à l'autre, l'armée grecque suivait probablement la vallée creusée par le Khaboras, large affluent qui se jette dans l'Euphrate à quelques lieues au-dessous de Thapsaque, au gué de Kerkémish; tout fait présumer qu'elle traversa le Khaboras, non loin de sa source, au delà du château actuel de Khabour. Il lui fallut ensuite longer la rive droite de l'Hermas pour gagner une des routes qui conduisent aujourd'hui les caravanes d'Orfa ou celles de Nisibin à Mossoul.

L'Euphrate ne ressemble guère à ce farouche Araxe dont nous parle le poëte : il ne s'indigne point

pour un ou deux ponts qu'on lui impose; n'essayez pas d'assujettir vos barques ou d'affermir vos pilotis sur le Tigre. Nul fleuve en Orient ne roule sur son lit de gravier et de pierres polies un flot plus impétueux. Le Tigre a la rapidité de la flèche; son nom même l'indique, car il lui vient d'un mot qui signifie flèche en Perse. La vitesse de son cours, de Mossoul à Bagdad, est évaluée à près de six milles marins à l'heure. Les compagnons de Xénophon renoncèrent à passer ce torrent à gué. Serrés entre le Tigre et les monts des Carduques, ils jugèrent impossible de recommencer là ce qu'ils avaient fait à Thapsaque. Le fleuve était tellement profond qu'une pique y disparaissait tout entière. Un gué n'est aujourd'hui réputé praticable pour la cavalerie que lorsque la profondeur n'excède pas $1^m,20$; au delà de $0^m,90$, l'infanterie peut se trouver en danger; $0^m,70$ suffisent pour arrêter l'artillerie. Alexandre envoya quelques cavaliers sonder le passage; les chevaux eurent bientôt de l'eau jusqu'au poitrail. Arrivés au milieu du fleuve, l'eau leur monta jusqu'au cou; ils n'en réussirent pas moins à prendre pied sur la rive opposée, sans qu'un seul d'entre eux eût été entraîné par le courant. L'opération était périlleuse. Qui eût osé dans l'armée d'Alexandre la déclarer d'avance

impraticable? On se prépara sur-le-champ à la tenter. Le roi voulut marcher en personne à la tête de l'infanterie. Montrant de la main le gué à ses soldats, il descendit le premier dans le fleuve. Sur l'autre bord on apercevait au loin la cavalerie de Mazée. Si le lieutenant de Darius eût fait preuve en ce jour de plus de résolution, les Macédoniens auraient probablement payé cher leur audace; Mazée ne mit ses troupes en mouvement que lorsqu'une portion notable de l'armée ennemie garnissait déjà la rive orientale. Les fantassins grecs s'avançaient lentement, de l'eau jusqu'aux aisselles; une ligne de cavalerie rangée en amont divisait le courant et en rompait l'effort; une autre ligne de cavaliers s'étendait en aval, prête à secourir les soldats qui seraient emportés vers le bas du fleuve. Entre la double haie, hoplites et peltastes se suivaient à la file; plus d'un trébucha sans doute sur les pierres glissantes dont le fond sablonneux était semé, aucun ne périt; il n'y eut de perdu que quelques bagages. Jamais Alexandre n'eut mieux sujet de remercier les dieux. Ce passage du Tigre est un fait unique dans l'histoire : ni César, ni Napoléon, ni même Annibal, que je sache, n'ont rien accompli d'aussi téméraire.

Un millier de cavaliers perses conduits par Satro-

patès s'étaient rapprochés; ils regardaient indécis le rivage se couvrir peu à peu de soldats. Alexandre appelle Ariston, chef des Péoniens : « Va! lui dit-il, et dissipe cette troupe qui nous observe. » Ariston part à fond de train; il court droit à Satropatès, l'atteint de sa lance à la gorge et lui fait tourner bride. Satropatès s'est réfugié au milieu de ses escadrons ; là encore il retrouve le Péonien ardent à la poursuite. Indifférent aux traits dont on l'accable, Ariston ne se détourne pas pour frapper d'obscurs ennemis, il n'en veut qu'au chef dont sa lance a déjà goûté le sang. En un clin d'œil, Satropatès est renversé de cheval; Ariston saute à terre, et d'un coup de sabre abat la tête du Perse; puis il remonte lestement en selle et revient au galop jeter ce hideux trophée aux pieds du roi. De pareils faits d'armes sont toujours d'un favorable augure; ils ont souvent précédé nos grandes batailles.

CHAPITRE XIII

MORT DE STATIRA ET DEUIL D'ALEXANDRE.

Alexandre s'est arrêté pour reprendre haleine après avoir franchi l'Euphrate ; il fait halte également sur les bords du Tigre. Ces pauses sont inévitables à la suite de toute marche forcée. La troupe la plus solide n'a-t-elle pas ses traînards, ses éclopés, ses malades? On conçoit malaisément une aussi longue route parcourue sans bases d'opérations successives : la force de résistance du soldat grec explique seule pareille dérogation aux lois élémentaires de la guerre. Les lieutenants d'Alexandre ne se croyaient plus cependant tenus de taire leurs inquiétudes; Parménion, entre autres, ne cessait d'engager son jeune roi à considérer quelles pourraient être les conséquences d'une défaite. L'armée venait de laisser derrière elle deux grands fleuves : trahie par la fortune, elle ne les repasserait pas. Il lui faudrait se jeter, comme les Dix-Mille, dans le pays des Carduques et chercher

à gagner les ports du Pont-Euxin à travers les montagnes de l'Arménie.

« On se fait une idée peu juste, disait à Sainte-Hélène l'empereur Napoléon, de la force d'âme nécessaire pour livrer, avec une pleine méditation de ses conséquences, une de ces grandes batailles d'où vont dépendre le sort d'une armée, d'un pays, la possession d'un trône. Aussi trouve-t-on rarement des généraux empressés à donner bataille. Ils prennent bien leur position, s'établissent, méditent leurs combinaisons, mais là commencent leurs indécisions. Rien de plus difficile et pourtant de plus précieux que de savoir se décider. »

Il m'a été conté qu'à la veille de la journée d'Isly, de cette brillante et glorieuse journée qui nous transporte d'un bond en plein moyen âge, une grande émotion régna dans le camp français : l'alarme générale rencontra des interprètes parmi les officiers mêmes qu'on aurait le moins soupçonnés de pouvoir ouvrir leur âme au découragement. Ce furent les plus habiles et les plus expérimentés qui se montrèrent, en cette occasion, les plus ingénieux à peindre la situation sous de sombres couleurs. Semblable phénomène s'est produit dans l'armée de Crimée avant le débarquement d'Old-Fort; les raisons spécieuses

ne manquèrent pas alors pour déconseiller une entreprise qui prenait tous les caractères d'une aventure. La guerre, quand on l'envisage dans son ensemble, peut-elle jamais être autre chose? Si le fils de Paul Ier, à qui l'empereur Napoléon ne demandait que le sacrifice de l'alliance anglaise, eût consenti à traiter à Moscou, l'expédition de Russie n'eût-elle pas été la consécration éclatante de notre ascendant? Les historiens ne célébreraient-ils pas aujourd'hui à l'envi l'exécution de ce plan gigantesque? Fortune! que nous te devons de grâces quand tu nous secondes, et à quelles puériles critiques tu nous livres quand tu nous abandonnes! Sans doute il est des campagnes dont le succès, par un concours inouï de circonstances, a tout à coup revêtu l'apparence de la précision mathématique; il n'aurait fallu qu'un grain de sable pour faire dérailler tous ces savants calculs. Les vainqueurs infaillibles n'existent pas; seulement, quand le destin hésite, il est bon qu'un Condé ou un Alexandre intervienne. La fougue d'un héros peut faire violence au sort; la profondeur pédantesque des tacticiens se laisse aisément déconcerter par la fortune. Si le général Bonaparte n'eût pas de sa personne entraîné ses soldats sur la chaussée d'Arcole, toutes ses combinaisons s'écroulaient comme



un château de cartes sous le feu de l'artillerie autrichienne. Blucher lui-même n'a-t-il pas eu l'insigne et fatal honneur de faire échec au vainqueur de l'Europe? Qu'opposa cet obscur champion à l'incomparable capitaine dont l'apprentissage s'était fait dans plus de vingt batailles rangées? Il lui opposa une incroyable rapidité de mouvement et l'obstination de son courage. Blucher fut, comme Alexandre, un grand général de cavalerie. La cavalerie n'est donc pas pour le commandement en chef une si mauvaise école; les nécessités mêmes de son service lui donnent l'habitude de l'audace et de l'impétuosité. Les survivants de l'armée de Crimée n'ont oublié, j'en suis sûr, ni le général Morris, ni le général d'Allonville.

Alexandre était impétueux; il le fut constamment sur le champ de bataille, la vue de l'ennemi l'enivrait. Sous la tente, il mûrissait avec plus de calme ses plans de campagne; les lieutenants qui l'entouraient, moins bouillants que leur maître, n'ont cependant jamais fait fléchir sa pensée : Alexandre savait mieux qu'eux ce qu'il pouvait demander à ses soldats. Voilà le grand art, le véritable secret des triomphes décisifs! Tous les états-majors du monde ne remplaceront jamais l'ascendant d'un chef adoré. Tracez des

itinéraires sur vos cartes, multipliez les ordres de marche, préparez dans votre froid labeur les concentrations, les mouvements tournants; tout cela ne vaudra pas à l'heure suprême l'enthousiasme confiant qu'inspire à ses troupes le général sacré par une longue série de victoires. On ne gagne pas les batailles en chambre; il faut le feu du ciel pour animer nos statues d'argile; la stratégie aligne les bataillons, l'idolâtrie guerrière leur donne la vie et le mouvement.

Il transpire toujours quelque chose des débats irrésolus des conseils. Une inquiétude sourde régnait dans l'armée grecque; le moindre incident devait prêter un corps à ces appréhensions. Après une halte de deux jours, les troupes avaient reçu l'ordre de se préparer au départ pour le lendemain, lorsque survint une éclipse de lune. Le 20 septembre de l'année 331 avant Jésus-Christ, suivant les calculs autorisés de M. le lieutenant de vaisseau Baills, de la marine française, l'éclipse dut commencer à huit heures douze minutes du soir et se terminer à onze heures quarante-six minutes. La disparition de l'astre fut totale, et la lune demeura cachée pendant un peu plus d'une heure. Le flambeau de la nuit ne pouvait se voiler sans raison; le présage est interprété comme



un blâme des dieux par la peur. Une sédition semblait imminente; toute multitude heureusement passe avec une facilité merveilleuse de la crainte à l'espoir, de l'irritation aveugle à la soumission la plus complète, quand on sait incliner du côté favorable l'instinct superstitieux qui sommeille parfois, mais ne s'éteint jamais tout à fait au cœur de l'homme. L'approche des grandes épreuves a surtout le don de le réveiller. Alexandre fit proclamer par les prêtres égyptiens que ce n'était pas l'astre des Grecs, favoris du soleil, qui pâlissait; protectrice des Perses, la lune se couvrait d'un manteau funèbre pour leur annoncer la fin de leur puissance. Rassurée par l'explication plausible qui lui est fournie, l'armée ne demande plus qu'à marcher. On abat les tentes et l'on se dirige, avec une foi plus ardente que jamais dans l'heureuse issue du conflit, à travers le district d'Aturia, sur le camp de Darius. Les Grecs laissaient ainsi le Tigre sur leur droite, à leur gauche les montagnes des Gordiens et celles des Carduques. Ils étaient en pleine Assyrie, à cent quatre-vingt-quatre kilomètres environ de la ville d'Arbèles, à soixante-quatre des rives du Boumade. Le quatrième jour, les éclaireurs des deux armées se rencontrent; Alexandre, à la tête de l'agéma et d'une compagnie

d'hétaires, pousse vigoureusement un parti de cavalerie ennemie, réussit à l'atteindre, lui tue plusieurs hommes et ramène à son camp de nombreux prisonniers. L'heure critique approche : Darius n'est plus qu'à une journée environ de marche, à vingt-sept kilomètres. Les batailles rangées, ces batailles d'où dépend le destin des empires, ne se livrent pas sans quelque préparation. On se précipite sur l'ennemi qui fuit, on prend le temps d'aiguiser ses armes quand on doit aborder des lignes encore intactes. Alexandre juge nécessaire de donner à ses troupes quatre jours de repos avant de les conduire dans la plaine de Gaugamèle. Bien que son armée soit peu encombrée de bagages, elle en a encore trop pour aller à l'ennemi ; un camp retranché est établi à la hâte, on y laissera les malades et les équipages.

Depuis le départ de Tyr, Alexandre traînait à sa suite la famille de Darius. Il lui semblait qu'il n'y aurait pas de place assez forte, de lieutenant assez sûr pour qu'il osât leur confier la garde de pareils captifs. Pourquoi, sourd aux conseils que lui donnait, avec une véhémence souvent importune, le vieux Parménion, n'acceptait-il pas plutôt la magnifique rançon qu'à diverses reprises Darius lui avait offerte ? Pourquoi ? Parce qu'il était Alexandre. Était-ce en



s'enrichissant des dépouilles des Achéménides, en emportant même un lambeau de l'empire, qu'il donnerait la paix, une paix ferme et durable, au monde? Alexandre était résolu à poser sur son front la tiare droite, parce qu'il n'entrevoyait pas d'autre moyen de rassembler sous le même sceptre des peuples dont l'antagonisme eût éternisé la vieille querelle. Il ne fallait donc pas que Darius, le jour où le sort des armes l'aurait renversé du trône, pût, à défaut d'un fils en âge de ceindre l'épée, trouver un succcsseur tout prêt dans un gendre. La politique est impitoyable, — c'est son droit; — mais quand il lui arrive de broyer, en passant, sous son char, quelque innocente et vertueuse existence, on aurait tort de croire qu'elle laisse tout à fait sans remords le cœur de l'homme d'État ou l'âme du conquérant. L'épouse de Darius, Statira, était une princesse d'une rare beauté; Alexandre jusqu'alors avait fui plutôt que recherché l'occasion de la voir. Je n'ai jamais lu la *Morale* d'Aristote, j'ai souvent médité en revanche l'éloquent précis que nous en a donné l'érudit traducteur de ce philosophe. « Aristote, nous dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, se passe de Dieu : il confond le bien et le bonheur... Il ne s'inquiète en rien de la vie future, parce qu'il n'y

croit pas, non plus qu'à une âme immortelle... pour lui, le principe qui sent et pense en nous est le même que celui qui nourrit notre corps et qui fait végéter la plante. » Faut-il s'étonner qu'imbu d'une telle doctrine, « Aristote ne juge un acte bon qu'autant que cet acte est profitable » ? Le sage de Stagyre valait peut-être mieux que sa philosophie, — cela se voit souvent ; — à coup sûr, son élève avait des vertus que semblables leçons lui auraient difficilement inspirées. Appelez *don du ciel* ou *grâce efficace,* comme il vous plaira, cet heureux penchant de certaines natures qui leur tient lieu des préceptes salutaires et les incline, sans qu'ils aient besoin de se consulter, aux résolutions généreuses, toujours est-il qu'au milieu des enivrements de la jeunesse et de la victoire, Alexandre oublia un instant les exemples d'Achille pour devenir le précurseur du Chevalier sans peur et sans reproche. L'empereur Napoléon s'étonne des éloges donnés à la continence de Scipion ; il ne veut pas qu'on loue le jeune et brillant vainqueur d'avoir su résister à la tentation d'un désir brutal, le triomphe lui paraît trop facile. Aurait-il refusé son admiration à la chevaleresque prudence d'Alexandre ? Scipion se défend aisément, je l'accorde, de l'attrait auquel n'eût probablement



point cédé sans rougir le dernier valet de l'armée ; Alexandre prend soin de tenir à l'écart le charme plus périlleux qui pouvait s'infiltrer dans son cœur à la faveur de la pitié et de la sympathie. J'aime à croire que Quinte-Curce n'a rien inventé, qu'il nous a fidèlement transmis ce que des témoins contemporains avaient consigné dans leurs mémoires : si Quinte-Curce s'était permis de glisser un pareil roman au sein de sa longue et vivante histoire, je crois, en vérité, que je n'aurais pas le courage de le lui reprocher, car Virgile, « le doux Virgile » de Victor Hugo, n'a jamais rien écrit de plus touchant.

Les fatigues de la marche avaient été excessives, même pour les princesses qui suivaient les troupes en chariot. On ne fait pas au cœur de l'été, entre le trente-quatrième et le trente-sixième degré de latitude, un millier de kilomètres dans l'espace de quinze jours sans que les constitutions les plus robustes en ressentent quelque atteinte ; comment imaginer que de jeunes princesses habituées à la tranquille et fastueuse existence des palais supporteront impunément cette épreuve? L'armée grecque était enfin arrivée à portée de l'ennemi ; les troupes harassées commençaient à dresser leurs tentes, quand un eunuque accourt : « La reine se meurt », dit-il. —

Deficere eam nuntiat et vix spiritum ducere. — Alexandre, à ces mots, se lève ; un autre messager paraît : « La reine est morte. » — Ce n'est pas Bossuet, c'est Quinte-Curce que nous entendons ; je me crois obligé d'en prévenir le lecteur. — « Elle est tombée entre les bras de sa belle-mère et de ses jeunes filles, puis tout d'un coup, brusquement, s'est éteinte. *Inter socrus et virginum filiarum manus collapsa erat, deinde et exstincta.* » — Alexandre laisse échapper un long gémissement et vole à la tente de ses royales captives. Un douloureux spectacle l'y attendait : la mère de Darius, Sisygambis, assise sur la terre nue, contemplait d'un œil morne le corps inanimé de la malheureuse princesse. Les deux jeunes filles s'étaient réfugiées dans ses bras, seul asile qui leur fût laissé ; Sisygambis les tenait pressées sur son sein, cherchant à les calmer, refoulant ses larmes pour essuyer les leurs, pendant que, devant elle, son petit-fils Ochus, trop jeune encore pour comprendre l'étendue de la perte qu'il venait de faire, interrogeait d'un sourire inquiet cette immense douleur, et ne soupçonnait pas que le plus malheureux, en ce triste jour, c'était lui. Alexandre ne peut retenir ses sanglots : il venait apporter des consolations ; on est obligé de lui en offrir. La main qui a couché

tant de Perses dans la tombe est baignée de pleurs, mais de pleurs moins amers que ceux du vieux Priam. « Et maintenant, dit Achille, n'oublions pas le repas du soir! Niobé elle-même n'a pas négligé ce soin quand six filles florissantes de jeunesse lui furent ravies en un jour. » Achille et Niobé à la bonne heure! mais non pas Alexandre. Il fut impossible d'obtenir du héros qu'il acceptât la moindre nourriture avant que les honneurs funèbres eussent été rendus à la reine. Ce capitaine que tant de soucis devaient assiéger, ce roi qui va jouer sur un coup de dés son trône et, plus que son trône, sa gloire et sa vie, trouve encore le loisir de donner des ordres pour que la coutume des Perses soit religieusement observée dans ses moindres détails. Le pieux appareil qui eût accompagné les dépouilles mortelles de Statira, si les dieux l'eussent ravie à son époux dans Persépolis, ne leur manqua pas au milieu du camp ennemi. Respecter la mort, c'est honorer celui de qui nous tenons la vie, celui qui ne manifeste jamais mieux sa puissance que dans ces terribles moments où il rappelle à lui, sans l'absorber, l'étincelle un moment absente. — Je dis : sans l'absorber, — car je hais d'instinct le mot cruel de madame Roland : « Nature, ouvre ton sein! » S'évanouir dans

le gouffre est un avenir peu consolant, pour les cœurs même les plus désabusés.

A la faveur de l'émotion générale, un des eunuques prisonniers parvint à s'échapper et réussit à gagner le camp de Darius. Le roi des Perses apprit à la fois et la mort de la reine et la généreuse conduite d'Alexandre. Faut-il croire que, touché de tant de noblesse, il ait alors renouvelé ses propositions de paix, qu'oublieux des excitations impies dont Alexandre pouvait lui montrer la preuve, il ait osé offrir à ce conquérant qu'il avait vainement tenté de faire disparaître par le poignard ou par le poison, la main de sa propre fille, de la princesse depuis longtemps promise à Mazée? Ce serait donc, si les rapports d'Arrien et de Quinte-Curce sont fidèles, la troisième fois que le malheureux monarque aurait fait appel à la modération du vainqueur. Naguère il proposait le fleuve Halys pour limite; maintenant il se déclare prêt à céder toute la contrée qui s'étend entre l'Hellespont et l'Euphrate. Pour otage, il laissera son fils; pour rançon de sa mère et de ses deux jeunes filles, il offre trente mille talents d'or. Dix députés ont été chargés de convaincre Alexandre : « C'est chose périlleuse, lui disent-ils, qu'un trop grand État; les navires qui dépassent les dimensions habi-

tuelles deviennent difficiles à manœuvrer. » L'argument eût peut-être touché un pilote ; j'y aurais, pour ma part, probablement prêté quelque attention. Parménion l'appuya de tout son pouvoir ; il était d'avis de se contenter d'un empire qui aurait pour frontières le Danube en Europe et l'Euphrate en Asie. Quel souverain avait jamais possédé pareille étendue de pays ? Le raisonnement semble juste ; Louis XIV et Napoléon ont dû plus d'une fois l'entendre murmurer à leur oreille. Réfléchissons pourtant ! Les conquêtes n'ont-elles pas leur fatalité ? Les Parthes ont assez troublé les Romains dans la possession de leurs provinces asiatiques pour que nous puissions apprécier aujourd'hui l'immense intérêt qu'avait Alexandre à ne pas admettre un partage qui mettait d'un côté les provinces les plus opulentes, et de l'autre les populations les plus belliqueuses. Alexandre a servi de texte à bien des déclamations ; si vous voulez rester équitable envers sa mémoire, faites-le juger par ses pairs ! Que les deux Chatam et leurs héritiers directs le condamnent, je renonce sur-le-champ à le défendre. « S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, nous dit Bossuet, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines, et il eût pu laisser à ses enfants le royaume de ses pères. »

Est-ce pour ce but mesquin que le ciel suscite le génie? Je ne reconnais pas là, je l'avoue, la hauteur de vues habituelle de l'aigle de Meaux. Le besoin mal dissimulé de faire la leçon à Louis XIV fait oublier à l'illustre orateur que le temps a manqué au fils de Philippe pour achever son œuvre. Ce n'est pas « parce qu'il avait été trop puissant qu'Alexandre fut la cause de la perte de tous les siens » ; c'est parce qu'il est mort à trente-deux ans. « Le fruit de tant de conquêtes » n'a pas été seulement l'anarchie; l'unité du monde ancien et la diffusion de la civilisation grecque n'ont pas laissé d'avoir leur influence sur les rapides et nécessaires progrès du christianisme. Ne blâmons donc pas trop légèrement les héros d'avoir, en messagers fidèles, obéi jusqu'au bout à leur mission. « La part de la Providence est bien plus grande encore dans le destin des empires que dans le destin des individus. » Le commentateur éminent d'Aristote ne se rencontre-t-il pas ici avec le vicomte de Bonald?

Alexandre repoussa de nouveau les offres de Darius. Ce monarque qui, à la tête d'une armée de plus d'un million d'hommes, demandait encore à traiter, laissait voir sa faiblesse ou donnait à soupçonner sa perfidie; il n'eût pas fallu être Alexandre pour s'y



tromper. Différer, — *dilatar,* disent les Espagnols, — a été plus d'une fois la politique de la Porte Ottomane ; ce fut, de tout temps, celle des Asiatiques. Le jeune conquérant avait eu trop de peine jusqu'alors à nourrir ses troupes pour les compromettre dans les vains délais de fausses négociations. La situation commandait aussi bien, en l'année 331 avant Jésus-Christ, une solution prompte sur les rives du Tigre, qu'à la veille du terrible hiver de 1812, sous les murs de Moscou. Alexandre le comprit, et, mieux inspiré que ses lieutenants, il déjoua sur l'heure, par sa réponse hautaine, l'astucieux calcul auquel une ambition vulgaire eût pu se laisser prendre. Darius n'avait plus qu'à se préparer à livrer bataille.

CHAPITRE XIV

BATAILLE D'ARBÈLES.

Le 1er octobre de l'année 331 avant notre ère, Alexandre vint occuper, à onze kilomètres environ des lignes de Darius, une de ces éminences coniques dont est parsemée la plaine d'Arbèles, collines uniformes « qu'on croirait faites de main d'homme et qui ne sont probablement que d'énormes amas de débris accumulés ». De ce poste élevé on eût dû apercevoir toute l'armée ennemie, mais un épais brouillard flottait encore dans l'air et ne laissait entrevoir que par intervalles des groupes confus dont il était impossible de discerner exactement l'ordonnance. La brume peu à peu se dissipe sous les rayons d'un soleil d'automne, et l'armée de Darius apparaît enfin déployée en ordre de bataille, couvrant de ses rangs pressés un immense espace. De l'infanterie et de la cavalerie confondues, « d'énormes carrés d'une prodigieuse profondeur » rangés sur

deux lignes parallèles, tel est l'aspect que présente cette multitude évaluée par Arrien à plus d'un million d'hommes. Quarante mille cavaliers, quinze éléphants et deux cents chars armés de faux sont distribués en avant du front de bandière. Alexandre fait fortifier son camp par des retranchements et par des palissades ; Darius attend le choc, ses chevaux sellés, ses bataillons à leurs postes de combat. La nuit vient sans que la position des deux armées se soit modifiée. Alexandre avait reconnu le champ de bataille, offert des sacrifices aux dieux, donné ses derniers ordres ; il se retira dans sa tente.

Le tigre affamé a de longs bâillements : Homère nous a représenté Ulysse s'agitant sur sa couche, se retournant en tout sens, trouvant trop lent à naître le jour que sa pensée a marqué pour le meurtre des prétendants ; il n'a pas craint de comparer le fils de Laërte au rustre qui, « après avoir bourré de sang et de graisse les entrailles de la victime, allume le brasier, en excite la flamme et n'impose qu'avec peine silence aux cris de son estomac ». Je m'étonnerais que les paupières d'Alexandre se soient plus aisément fermées que les yeux d'Ulysse. La soif de la vengeance, l'avide désir de la gloire et l'amour effréné du boudin doivent avoir des effets analogues

sur la nature humaine. « Patiente encore, ô mon cœur! » Les membres du héros peu à peu se détendent, et un doux assoupissement s'empare de lui. L'aube avait depuis longtemps paru qu'Alexandre dormait encore d'un sommeil profond. « Il n'y a pas là, nous dit l'empereur Napoléon, qui savait dormir aussi bien que veiller, matière à étonnement. » L'empereur peut avoir le droit de ne pas s'étonner; je n'admettrais pas que les capitaines de second ordre se permissent de trouver la chose aussi simple. Dormir paisiblement et dormir à propos! mais c'est ce qu'il y a de plus difficile à la guerre! Le temps cependant pressait : les troupes, debout dès l'aurore, avaient pris leur repas; Alexandre seul pouvait les mettre en mouvement. Parménion se charge d'aller éveiller le roi. « Il fait grand jour, lui dit-il, et l'armée impatiente réclame ta présence. » Alexandre, lui aussi, était impatient de vaincre; seulement il savait, quand il s'est abandonné au sommeil, que la victoire ne pouvait plus désormais lui échapper. S'il eût conservé à cet égard quelques doutes, toute sa force d'âme ne lui aurait pas procuré le repos, et Parménion n'eût pas eu besoin de l'appeler trois fois par son nom. Quand Mazée brûlait les campagnes, quand l'armée grecque était exposée à manquer

vivres dans les plus fertiles plaines du monde, le vainqueur d'Issus, le conquérant de la Syrie et de l'Égypte avait, n'en doutons pas, le sommeil plus léger. Darius en face, un combat décisif sous la main, c'était la guerre ramenée aux proportions d'une lutte en champ clos ; l'anxiété faisait place à l'excitation joyeuse, et la nature reprenait ses droits. Le roi se lève et sort de sa tente ; le soldat qui l'acclame lit sur son visage rayonnant d'allégresse le succès de la journée.

Toute l'armée d'Alexandre, nous l'avons déjà dit, ne dépassait pas sept mille chevaux et quarante mille hommes de pied. Distinguons dans cet effectif deux corps principaux entièrement composés de Macédoniens : la phalange d'abord, l'agéma ensuite. La phalange comprenait seize mille trois cent quatre-vingt-quatre piquiers armés de la longue sarisse. Lorsqu'elle était rangée sur seize hommes de hauteur, avec les intervalles de six pieds entre chaque rang et entre chaque homme, cette troupe d'élite, qui n'a eu d'analogue que l'infanterie suisse, déployait un front de deux kilomètres environ d'étendue. L'agéma était un mélange d'infanterie et de cavalerie ; huit escadrons d'hétaires, à cent cinquante chevaux par escadron, avaient pour complément trois mille hy-

paspistes, gens de pied, dont l'armement différait peu de celui des hoplites grecs. Autour de ce fort noyau se groupaient près de huit mille peltastes armés à la légère; les argyraspides, avec leur bouclier d'argent affectant la forme d'une feuille de lierre, étaient des peltastes. Sur les flancs de l'armée et lui servant souvent d'éclaireurs voltigeaient les archers agriens, les frondeurs et les Thraces. Les Péoniens et les Thessaliens, troupe à cheval moins lourde, sans être moins redoutable, que la cavalerie de l'agéma, flanquaient une des ailes quand les hétaires se chargeaient de couvrir l'autre. Pour la souplesse et l'agilité, cette cavalerie légère n'avait pas son égale au monde. La bataille d'Issus venait d'apprendre aux Grecs que l'infanterie de Darius était peu à craindre; elle leur avait, en revanche, laissé un certain respect pour la cavalerie perse. Des hommes et des chevaux bardés de fer ont une quantité de mouvement à laquelle il ne suffit pas d'opposer la dextérité ou la vitesse. De l'aveu des Anglais eux-mêmes, un de leurs meilleurs régiments de dragons fut, à la bataille de Waterloo, trois fois repoussé par « les cuirassiers de Bonaparte ». Quand le terrain se prête aux charges à fond, il faut beaucoup compter avec la cavalerie, et le terrain, aux champs de Gaugamèle, nous l'avons

déjà fait remarquer, ne laissait rien à désirer sous le rapport de l'étendue et de la nature du sol.

Au signal d'Alexandre, les palissades du camp sont abattues, l'armée grecque sort de ses retranchements et se forme en bataille dans la plaine. Les dispositions à prendre sont connues d'avance : la phalange en masse va se placer au centre; son flanc droit est protégé par la cavalerie des hétaires que commande Clitus et par les escadrons de Philotas; les argyraspides, sous les ordres de Nicanor, garderont son flanc gauche; en arrière se tient Amyntas avec la réserve. Pour donner à cette seconde ligne plus de consistance, Alexandre, aux trois corps de Cœnus, d'Oreste et de Lynceste, a jugé bon de joindre les troupes étrangères confiées à Polysperchon. L'infanterie de Cratère et les cavaliers thessaliens, soutenus par toute la cavalerie des alliés, constituent l'aile gauche, où commande Parménion. Alexandre a voulu se réserver le commandement de l'aile droite; c'est de ce côté qu'il trouvera Darius.

La gauche de l'armée perse opposait aux hétaires quatorze mille cavaliers venus de la Bactriane, de l'Arachosie, de la Susiane et du pays des Massagètes. Son but était de déborder l'armée macédonienne; Alexandre déjoue cet espoir en appuyant oblique-

ment sur la droite. Il se rapprochait ainsi des montagnes, et, par cette marche diagonale que Darius n'avait pas prévue, évitait un terrain semé quelques jours auparavant de chausse-trapes : innocent stratagème qui lui fut, s'il faut en croire Quinte-Curce, dénoncé la veille de la bataille par un transfuge. Dès que la manœuvre d'Alexandre se dessine, les Perses à leur tour inclinent davantage vers la gauche. La cavalerie scythe engage la première l'action avec les éclaireurs qui devancent le gros des hétaires ; au même moment, Darius lance ses chars armés de faux contre la phalange. Lorsque Voltaire conseillait à la grande Catherine d'imiter sur ce point l'exemple de Darius Codoman et de faucher à l'assyrienne les bataillons du sultan Moustapha, il n'avait pas les détails de la bataille d'Arbèles bien présents à l'esprit et faisait, je ne crains pas de le dire, un puéril emprunt à l'antiquité ; j'espère que mes flottilles renouvelées des Grecs révéleront chez moi un esprit plus pratique. Les Agriens font pleuvoir sur les conducteurs de chars une grêle de traits, les frondeurs les accablent de pierres ; ni les uns ni les autres n'arrêtent l'avalanche, mais les rangs des Macédoniens se sont subitement ouverts ; quelques soldats seulement, trop lents à se garer, sont blessés par les piques qui pro-

longent les timons ou par les faux qui débordent les essieux.

Nous n'avons eu jusqu'ici que les préludes du combat; voici enfin l'armée tout entière de Darius qui s'ébranle. Ne va-t-elle pas noyer la petite troupe d'Alexandre dans les flots de poussière qu'elle soulève? On dirait l'émeute d'une grande ville se ruant sur la ligne trop mince de baïonnettes qui s'efforce de la contenir. En ce moment, la mêlée sévit à l'aile droite, les Bactriens sont venus prêter main-forte aux Scythes; la troupe d'Arétès cède au choc et cherche un abri derrière la seconde ligne. Les Perses poursuivent cette cavalerie, qui se retire en désordre, et continuent de la charger avec fureur. Alexandre indigné se jette au milieu de ses soldats, leur prodigue les exhortations, les reproches, et finit par les ramener à l'ennemi. L'échauffourée calmée, il retourne à la colonne massive des hétaires. Là un coin formidable n'attend plus que ses ordres. C'est l'heure décisive de la journée; Alexandre donne à la fois le signal et l'exemple. Il fond sur Darius avec de grands cris, suivi de la phalange, qui arrive au pas redoublé. Ainsi Gustave-Adolphe, aux champs de Lutzen, ira au-devant des cuirassiers de Pappenheim. Alexandre pénètre au milieu de l'armée perse et pousse droit

au char de Darius. Comme à Issus, un rempart de cavaliers se dresse sur son passage. Dans cette cohue confuse d'hommes et de chevaux, le roi de Macédoine se fraye une voie sanglante; chaque coup de son épée élargit la brèche, les rangs se renversent les uns sur les autres, les cadavres s'amoncellent, Bucéphale broie sous ses sabots la chair meurtrie. Ce fut alors, dit-on, que le devin Aristandre, vêtu de la blanche tunique des prêtres, portant à la main une branche de laurier, montra aux soldats macédoniens un aigle qui, d'un vol paisible, planait au-dessus de la tête du roi. Ce présage de victoire est salué par mille acclamations; formée à rangs serrés, bloc hérissé de fer, la phalange tombe alors sur le centre de l'armée perse. Tout ploie à l'instant sous cette effroyable pression; une foule éperdue a entraîné Darius; les Macédoniens ne trouvent plus devant eux qu'un épais rideau de poussière.

La bataille est gagnée! Elle est gagnée du moins à l'aile droite; à l'aile gauche, la fortune de la journée demeure encore singulièrement compromise. Mazée, avec sa cavalerie, a fait une charge impétueuse sur le flanc de Parménion; les Indiens réunis aux Perses ont passé à travers la trouée qu'a laissée entre les deux ailes la marche en avant de la phalange. Un flot

de cavaliers s'est ainsi fait jour jusqu'aux bagages. Parménion perd la tête ; il ne se croit plus de force à résister seul. Pendant qu'il maudit en secret l'élan irréfléchi d'Alexandre, messagers sur messagers vont par ses ordres réclamer de l'aile droite un prompt secours. Comment ce vétéran des vieilles guerres de Thrace et d'Illyrie en est-il arrivé à manquer à ce point de sang-froid? Son imagination frappée « s'est fait un tableau ». On sait que l'expression appartient à Napoléon, qui la répète souvent. Parménion a pris, comme le maréchal d'Estrées, un hourra de uhlans pour une attaque sérieuse ; il a vu Sisygambis et les filles de Darius délivrées, les prisonniers en armes, ses derrières menacés, et, à l'instant même où sa pensée se forge ce prétendu péril, la seconde ligne a déjà fait volte-face, pris les Perses à dos et mis en fuite tout ce qu'elle n'a pas massacré. Mazée lui-même, dont la grosse cavalerie avait ébranlé l'aile gauche de l'armée grecque, ne sait pas profiter de son avantage. Pourquoi d'ailleurs poursuivrait-il ce passager triomphe? Un sinistre bruit a glacé le courage des Perses ; Mazée vient d'apprendre la fuite de Darius. Les Thessaliens qu'il presse mollement reviennent plus ardents, plus nombreux à la charge ; Mazée n'essaye même pas de

les repousser; il se lance, avec les cavaliers qu'il a pu rallier, à travers la plaine et s'enfuit au galop vers les bords du Tigre. Tous les gués du fleuve lui étaient familiers; il n'eut donc pas de peine à se dérober aux poursuites. Ce fut lui qui, suivi des débris de l'armée vaincue, apporta le premier dans Babylone la nouvelle de la grande défaite.

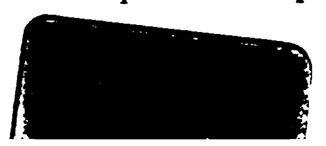
Grâce à la retraite de Mazée, Parménion triomphait au moment même où Alexandre recevait les messagers qui l'informaient du danger et des alarmes de son lieutenant. L'aile gauche des Perses était alors en complète déroute; la confusion même servit à couvrir la fuite de Darius. Des flots de poussière tourbillonnaient dans la plaine. Le terrible Sam, cet ouragan de sable si soudain, qu'on a vu tant de fois ravager la Perse et la Babylonie, a-t-il, le 2 octobre de l'année 331, atteint de son haleine à demi épuisée les champs lointains d'Arbèles? Je serais tenté de le croire. Perdus au sein de ténèbres assez épaisses, s'il en faut croire Quinte-Curce, pour dérober aux combattants jusqu'à la clarté du jour, les vainqueurs poussaient devant eux au hasard. L'oreille tendue, ils essayaient parfois de saisir quelque signal lointain, l'écho de la trompette sonnant le ralliement ou la voix des chefs s'efforçant de dominer le tumulte;

rien de distinct n'arrivait jusqu'à eux. Seuls, les plus avancés crurent entendre un instant comme un bruit de rênes qui frappait le flanc des chevaux pressés par leur conducteur; ce bruit même se perdit bientôt dans l'universel tumulte. C'était l'unique trace que laissait derrière lui le dernier des Achéménides.

Simias, un des commandants de l'agéma, s'arrêta le premier, sur l'avis du désordre où l'attaque de Mazée avait jeté les troupes de Parménion. Alexandre, également averti, ne pouvait se résoudre à revenir sur ses pas. « Que Parménion, dit-il, ne s'inquiète pas des bagages! La victoire nous rendra au centuple ce que nous aurons perdu. » Les instances cependant redoublent : le cœur gonflé de rage, Alexandre cède enfin; il se résigne à laisser échapper Darius. Il revenait à la tête des hétaires, quand quelques cavaliers accourant à toute bride lui annoncent que les choses ont brusquement changé de face. Parménion peut se passer de secours, l'aile gauche de l'armée macédonienne, aussi bien que l'aile droite, n'a plus que des fuyards à poursuivre ou des captifs à ramasser. Alexandre saura-t-il jamais pardonner au vétéran trop facilement troublé la faute à laquelle le roi des Perses doit contre toute

attente son salut? Il accueille sans joie apparente, sans un mot de satisfaction, la nouvelle d'un avantage qui n'aurait pas dû être si longtemps disputé; les troupes de Parménion n'ont pas montré l'élan que leur roi attendait d'elles. Bernadotte, tu m'as gâté ma journée ! Tout entier au dépit qui le ronge, Alexandre continue sa route, la tête basse et le front soucieux ; aucun des hétaires qui l'entourent ne se hasarde à rompre le silence.

De quels soudains hasards se compose l'existence d'un soldat ! Il semblait que tout danger eût disparu et qu'il ne restât plus qu'à recueillir les fruits de la victoire ; quelques instants encore, et Alexandre allait avoir à subir le plus furieux assaut qui l'ait menacé dans sa vie. Les Indiens et les Perses chassés du camp par les réserves de l'armée macédonienne battaient précipitamment en retraite ; ils se trouvent tout à coup en face de la troupe d'Alexandre. La route leur est barrée ; avec le courage qu'inspire le désespoir, ils songent sur-le-champ à se l'ouvrir. L'ennemi est peu nombreux ; ils en auront facilement raison. Le choc fut terrible. Alexandre luimême est bientôt entouré ; de sa javeline, il perce le commandant des escadrons indiens, frappe de la même arme le cavalier qui le serre de plus près,



porte un coup à droite, un autre coup à gauche, et fait successivement rouler dans la poussière tous les champions qui osent s'attaquer à lui. On ne cite, je crois, qu'une occasion où l'empereur Napoléon ait été obligé de mettre l'épée à la main, — ce fut, si je ne me trompe, après la bataille de Brienne; — pour Alexandre, ces luttes corps à corps étaient le combat de tous les jours. Soixante hétaires périrent dans la mêlée; Éphestion, Cœnus, Ménidas virent couler leur sang par plus d'une blessure. Les barbares finirent par céder; pour mieux dire, ils cédèrent dès qu'ils entrevirent la possibilité de fuir. Leur résistance avait coûté aux Macédoniens, si l'on considère surtout la qualité des victimes, la plus grosse perte qu'ils aient subie dans cette journée mémorable. L'armée entière ne perdit pas six cents hommes. Quant aux Perses, on ne sait pas encore aujourd'hui s'il en périt quarante mille ou quatre-vingt mille; les historiens ne s'accordent pas sur le nombre. Arrien n'a pas craint de prononcer le chiffre presque incroyable de trois cent mille. De toute façon, dispersée ou couchée sur le champ de bataille, l'armée de Darius était anéantie.

Le soir même, Alexandre reprit la poursuite du monarque vaincu; il dut s'arrêter, après avoir passé

le grand Zab, pour faire rafraîchir les chevaux et donner à ses soldats quelques heures d'un repos bien gagné. Pendant ce temps, Parménion s'emparait du camp des barbares, de tout le bagage, des éléphants, des chameaux. Il avait fait manquer la capture de Darius à son maître ; il s'occupait de racheter autant que possible son erreur en faisant pousser vigoureusement les fuyards par la cavalerie thessalienne. Vers le milieu de la nuit, Alexandre décampa ; le lendemain, il entrait dans Arbèles. Monté sur un cheval rapide, Darius avait traversé cette ville sans ralentir sa course, abandonnant au vainqueur ses trésors, son char et ses armes ; tout donnait à penser qu'il avait dû gagner le plateau de la Médie par les défilés du mont Zagros. Une troupe fugitive pouvait sans inconvénient s'engager dans ces montagnes ; une armée dépourvue de moyens de transport n'eût pas trouvé facilement à y vivre. C'est par ce chemin, il est vrai, — le chemin d'Altoun-Koupri à Scherzour, — que les Persans, pour faire la guerre aux Turcs, sont maintes fois descendus dans la vallée du Tigre, mais l'irruption, en pareil cas, a toujours le temps de se préparer ; elle ne fait d'ailleurs que suivre la pente qui la porte dans les contrées fertiles. Tout autres sont les difficultés des troupes qui vien-

nent de la plaine envahir la montagne. Pour pousser jusqu'à Ecbatane, où Darius allait très-probablement se rendre, il n'eût pas fallu parcourir, en partant d'Arbèles, moins de cinq cent soixante kilomètres. C'était se lancer dans une seconde campagne et s'y engáger à l'approche de l'hiver; Alexandre avait un soin plus pressant. L'empire perse était à ses pieds; il fallait qu'il en prît sans tarder possession.

CHAPITRE XV

LEVÉE DE BOUCLIERS DE SPARTE. — BATAILLE DE MÉGALOPOLIS.

Il était peut-être plus facile, en ce moment, d'achever la conquête de l'Asie que de retenir la Grèce dans la soumission. Comment! après Arbèles! après tant de places fortes prises d'assaut! après la Syrie et la riche Égypte subjuguées, il se trouvait encore en Grèce des mécontents pour protester contre les arrêts si éclatants du destin! Les triomphes répétés d'Alexandre avaient eu un résultat sur lequel les Grecs de Sparte et d'Athènes eux-mêmes ne comptaient pas; ils venaient de rejeter sur les plages du Péloponèse cette écume de mercenaires sans aveu, sans patrie, qui, ne pouvant plus servir la cause de Darius, ne demandaient pas mieux que de se ranger sous les drapeaux d'Agis. Revenu d'Halicarnasse avec le dernier subside que Darius avait pu lui faire passer, l'infatigable roi de Sparte s'était d'abord

porté dans l'île de Crète; il y obtint de faciles succès. Lorsque la flotte phénicienne, conduite par Amphotère, parut dans la mer Égée, Agis jugea prudent de se replier sur le Péloponèse. Jusqu'au printemps de l'année 330 avant Jésus-Christ, il se contenta d'entretenir en Laconie, en Arcadie, en Béotie, et jusque dans Athènes, une sourde agitation. L'annonce de la victoire d'Arbèles faillit faire tomber les armes de ses mains; dans toutes les cités grecques, le parti macédonien reprit rapidement le dessus. On n'avait pas oublié d'ailleurs le tyrannique usage que Sparte faisait jadis de son ascendant; ce n'était pas sous les auspices des pâtres de l'Eurotas que la Grèce eût voulu secouer le joug d'Alexandre. Rendre le pouvoir à l'oligarchie n'avait rien de séduisant pour la démocratie athénienne, et, il ne fallait pas se le dissimuler, Sparte triomphante, c'était partout le retour des bannis, partout le rétablissement des harmostes. Entre Alexandre et les héritiers de Lysandre il était permis d'hésiter. Athènes ne bougeait donc pas: Démade et Phocion contenaient par leurs sages conseils la multitude; Démosthène se taisait, car sa haine contre la Macédoine ne l'aveuglait pas à ce point qu'il ne sût pressentir l'issue d'un soulèvement qui manquerait de l'enthousiasme tout-puissant des

anciens jours. La leçon de Chéronée l'avait rendu circonspect.

Tout à coup le bruit se répand que le gouverneur macédonien de la Thrace, Ménon, s'est mis d'accord avec le vieux parti national qui n'a pas cessé d'agiter cette province. L'ambitieux lieutenant caresse-t-il le rêve de poser sur son front la couronne, ou n'obéit-il qu'à une animosité secrète contre Antipater? Alexandre a fait choix sans doute du plus habile, du plus ferme de ses officiers, pour lui confier le soin d'exercer pendant son absence l'autorité royale en Macédoine ; mais la dureté de ce caractère énergique rend l'obéissance difficile à ceux qui se croyaient de taille à rester les égaux d'un ancien compagnon d'armes. Ménon vient donc de lever l'étendard de la révolte. Antipater a compris le danger de cette défection ; impatient d'étouffer le mal à sa source, il vole en Thrace avec toutes les troupes qui se trouvent sous sa main. La Grèce sent du même coup s'alléger le poids qui comprimait sa poitrine. L'explosion est soudaine, et, chose honteuse à dire, ce n'est plus la prudence qui retient Athènes, c'est l'impossibilité d'équiper une flotte sans distraire pour cette dépense l'argent destiné aux théories : les fêtes d'abord, l'indépendance de la Grèce, si la chose est possible,

ensuite! D'autres villes restent neutres, mais en petit nombre : en Achaïe, Pellène ; en Arcadie, Mégalopolis. La neutralité de Mégalopolis se montre même hostile. Ce boulevard élevé par Épaminondas contre la suprématie lacédémonienne a toujours été l'obstacle où sont venues échouer les revendications de Sparte. Antipater a pris soin, en s'éloignant, d'y laisser une garnison. Les Éléens, les Achéens, les Arcadiens ont, en revanche, répondu avec empressement à l'appel d'Agis. Le fils d'Archidamus se voit bientôt à la tête d'une armée de vingt mille hommes de pied et de deux mille chevaux, — grosse armée pour la Grèce et avec laquelle il semble qu'on puisse tout tenter. Un premier avantage remporté sur les Macédoniens, non loin du mont Corax et du Pinde, dans les défilés de l'Étolie, contribue encore à monter les têtes ; Agis se croit déjà sûr du succès. Se rabattant vivement sur l'Arcadie, il va mettre le siége devant Mégalopolis. La place est investie ; pour peu que l'armée de secours se fasse attendre, la reddition de cette clef du Péloponèse est certaine.

Dans ces graves conjonctures, Antipater fit preuve de plus de sang-froid que Parménion n'en avait montré aux champs d'Arbèles. Il expédia sans doute de nombreux courriers à son maître ; il ne songea pas

du moins à presser le retour d'Alexandre en Europe. A quoi bon d'ailleurs trahir ainsi un trouble dont le roi de Macédoine se fût plus tard raillé? Les instances d'Antipater, en pareil cas, ne devaient-elles pas demeurer superflues? Le vainqueur d'Issus et d'Arbèles ne pouvait avoir pour les avis d'un lieutenant qui tenait de lui seul une autorité révocable la déférence qn'avait eue le roi Agésilas pour les ordres des éphores. Antipater se prépara donc à faire face de son mieux aux difficultés de la situation. La question de Thrace se viderait plus tard; l'essentiel était de réprimer sur-le-champ le mouvement de la Grèce. Ménon consent à traiter, Antipater accorde sans marchander le prix que le dangereux rebelle veut mettre à sa soumission. L'armée macédonienne est ensuite ramenée à marches forcées sur le théâtre où l'appellent de plus grands débats; Antipater la grossit en route de tous les contingents des villes alliées qui n'ont pas encore pris parti pour Sparte. Rentré en Macédoine, il fond sur l'Arcadie à la tête de quarante mille hommes.

Depuis près de trois mois Agis tenait la campagne. Peut-être à la première annonce du retour d'Antipater eût-il dû se résigner à lever le siége de Mégalopolis; les gorges du Taygète lui auraient offert un ter-

rain plus favorable à la lutte inégale qu'il allait être forcé d'accepter. Agis paraît avoir compté sur la force de sa position. On n'assiégeait pas alors les villes sans les entourer d'une ligne de circonvallation. Appuyé sur ces retranchements, maître des hauteurs, le roi de Sparte ne s'effraya pas outre mesure de la supériorité numérique de l'ennemi. Au lieu de décamper lorsqu'il en était encore temps, il prit le parti d'attendre l'attaque d'Antipater dans ses lignes. Les premiers assauts des Macédoniens furent vigoureusement repoussés; Antipater se vit contraint de faire donner ses réserves. L'armée de Lacédémone commençait à perdre du terrain, quand Agis accourt avec la cohorte royale. Tout plie devant ces soldats, les plus braves de la Grèce. L'ennemi découragé redescend précipitamment les pentes qu'il a gravies; il entraîne à sa suite un vainqueur que le succès enivre; les conditions du combat vont changer. Arrêtés dans leur fuite par les renforts qu'Antipater leur envoie, les Macédoniens peu à peu se rallient; des masses considérables se déploient dans la plaine. Pour éviter le danger de voir sa troupe trop faible enveloppée, Agis est obligé de battre lentement en retraite. On l'aperçut longtemps au milieu de la cohorte, la dominant de sa haute taille, resplendissant dans sa

superbe armure, se faisant surtout distinguer par la vigueur des coups qu'il portait. A tous ces signes, jadis on reconnaissait un roi; la plupart des traits étaient dirigés contre lui. Agis recevait les uns sur son bouclier, évitait les autres en se baissant soudain, en inclinant adroitement son corps à droite ou à gauche. Un coup de lance lui traversa enfin les deux cuisses. Le sang jaillit de la double blessure avec abondance; Agis pâlit et s'affaisse. Ses écuyers le relèvent et l'emportent évanoui dans le camp. Privés de leur chef, les Lacédémoniens ne se débandent pas; ils jonchent le terrain de leurs morts et de leurs blessés, mais ils parviennent enfin à regagner la hauteur. Là ils prennent racine dans le roc, et ceux qui sont frappés tombent, sans regarder en arrière, à leur poste. Les Macédoniens arrivaient en foule, portés par cet élan qui accompagne toujours des troupes victorieuses; les premiers rangs étaient en vain abattus, d'autres soldats venaient à l'instant prendre leur place. Des flots de sang arrosent le pied des retranchements; jamais la Grèce, nous assure Quinte-Curce, ne vit de combat plus acharné. Le soleil de juin brûlait les combattants : les hoplites succombaient sous le poids de leurs armures, et de leurs bras lassés ne portaient plus que des coups sans

vigueur. En pareille occurrence, c'est le nombre inévitablement qui triomphe. Il fallut reculer et abandonner le bord du plateau; les Macédoniens inondèrent l'étroit espace que l'héroïque phalange défendait depuis le matin. Au bruit du tumulte, Agis se soulève à demi défaillant sur sa couche. Il se fait déposer à terre et essaye de s'affermir sur ses jambes qui fléchissent; une fois de plus ses forces trahissent son courage. Il tombe sur les genoux. Alors, le casque en tête, le bouclier appuyé au sol, la pique en arrêt, il appelle l'ennemi, le défie, et, au milieu de la grêle de traits dont il devient le but, se plaint que, parmi tant de guerriers, aucun n'ose l'attaquer de plus près. Un javelot lui perce enfin la poitrine; le héros trouve encore la force d'arracher le fer de sa blessure; sa tête se penche sur son bouclier, et il expire en couvrant ses armes de son corps. Admirable héroïsme que notre propre histoire a rendu vraisemblable! Les mères de Sparte ne sont pas les seules qui aient eu la consolation de pouvoir porter un deuil éternel avec fierté.

Il y a certainement dans la constitution de Sparte certains côtés qui ne me plaisent guère; je la loue néanmoins d'avoir fait converger toutes ses dispositions vers le seul intérêt sérieux : la défense de

l'indépendance nationale. Quand on a longtemps parcouru le monde, on sait ce qu'a d'amer la situation d'un peuple humilié, d'un peuple contraint à vivre sous la surveillance étrangère. Tout plutôt que ce sort fatal! Entre Athènes et Sparte, s'il m'eût fallu choisir, je n'aurais pas balancé; la cité où il fait bon vivre, c'est celle où, pendant six cents ans, les femmes n'ont pas vu la fumée des bivouacs ennemis. Sans doute on ne rencontrait pas à Sparte de ces citoyens opulents qui mesuraient au boisseau l'argent qu'ils tenaient de leur père; on y restait pauvre, alors même qu'on avait fait le voyage d'Égypte. Pauvre et sobre, tel fut le caractère de la nation. Sparte avait oublié toutes ses vertus qu'il lui restait, comme dernier apanage, des vertus militaires. A l'heure même de la décadence, c'était encore parmi les Spartiates que les peuples qui voulaient relever leur fortune venaient chercher des généraux; il suffit d'un capitaine de Sparte, de Xanthippe, pour donner aux Carthaginois vaincus et envahis l'avantage sur les Romains. J'aimais surtout ces bons rois de Lacédémone presque aussi débonnaires, dès qu'ils avaient déposé les armes, que le roi d'Ithaque. Ils logeaient ensemble, dans une demeure commune, passant les soirées à s'entretenir des

histoires de leur jeunesse, de leurs chasses, de leurs chevaux, de leurs amours; car il y avait aussi des amours dans la ville de Lycurgue; il y en avait même beaucoup trop. Sparte était un gymnase, et la gymnastique appliquée aux deux sexes tournait souvent au détriment des bonnes mœurs; la race seule n'y perdait pas. S'il eût condamné les femmes à rester chez elles pour filer de la laine, Lycurgue eût craint qu'elles ne donnassent pas le jour à une assez vigoureuse lignée, et ce qu'il lui fallait avant tout, c'étaient des enfants robustes, des enfants qu'on pût laisser courir pieds nus dans la montagne et qui portassent le même vêtement toute l'année. La jeunesse avait pour divertissements des luttes et des simulacres de combats; une éducation dure, souvent même brutale, l'habituait de bonne heure à la soumission et l'endurcissait à la souffrance. Toutes ces précautions du législateur ne tendaient guère à faire un peuple aimable; en revanche, elles assuraient au pays un peuple de soldats.

Mais que pouvait-on bien faire, me demandera-t-on, de deux rois dans cette république? Ce qu'il y a de plus rare au monde : de bons généraux en chef. Vous rappelez-vous combien tout fut facile pour Condé et pour Alexandre, laborieux pour Denys,

ardu pour Agathocle? Quand on se présente aux troupes avec le cortége d'une longue suite d'aïeux, on peut commander jeune les armées de la république, et si l'on a soin d'entourer, comme le fit Lycurgue, le jeune roi de bons polémarques qui vivent sous sa tente et puissent l'assister au besoin de leurs conseils, l'ardeur de la jeunesse et l'expérience de l'âge mûr formeront, j'ai tout lieu de le croire, un excellent assemblage.

Lorsqu'eut lieu, en l'année 379 avant notre ère, la première expédition contre les Thébains, Agésilas s'excusa d'y prendre part. Il déclara qu'il avait dépassé l'âge de l'adolescence depuis plus de quarante ans, et prouva que la loi qui faisait entrer dans l'armée territoriale, à cette époque de la vie, les autres citoyens, devait s'appliquer également aux rois. Sage disposition qui n'empêcha pas le vainqueur de Coronée de rendre à sa patrie seize ans plus tard, et bien qu'il eût été atteint d'une phlébite aiguë, les plus signalés services. Ce fut Agésilas en effet qui, après avoir dans une première campagne arrêté court l'invasion, eut l'immortel honneur de terminer la carrière d'Épaminondas et de mettre un frein aux triomphes des Thébains dans les champs de Mantinée. Il est donc permis de conclure de cette

existence si bien remplie jusqu'à son dernier jour que les rois, alors même qu'ils sont, comme le lion de la fable, devenus vieux, ne laissent pas que d'avoir encore un utile emploi au sein d'une république. La mort même d'Agis servit à jeter un lustre impérissable sur la défaite. Les rois qui cherchent la mort sur le champ de bataille, quels que soient leur désespoir et leur héroïsme, ne sont pas, il est vrai, assurés de la trouver toujours. Le sort dans sa rigueur a parfois de ces injustices suprêmes, mais l'histoire, quand elle se respecte, se montre plus juste que le sort.

Ce combat de Mégalopolis fut une rude journée : les plaines de l'Asie n'en avaient pas vu de semblable. Cinq mille trois cents Lacédémoniens demeurèrent couchés sur le champ de bataille; trois mille cinq cents Macédoniens payèrent de leur vie la victoire. La gloire d'Antipater pouvait faire envie à son maître; du même coup, Sparte était abattue et la Grèce était pacifiée. Antipater cependant affecta de n'avoir marché contre Agis qu'au nom de la Grèce. Assuré de son ascendant, il convoqua les Grecs en assemblée générale et les chargea de prononcer sur le sort des vaincus. D'un avis unanime, de celui même des Lacédémoniens, qui ne demandèrent pas

d'autre grâce, on décida qu'il fallait s'en rapporter au jugement d'Alexandre. C'était incliner tacitement pour la clémence, car personne en Grèce n'ignorait qu'on n'avait jamais fait en vain appel à l'âme généreuse du roi de Macédoine. Quinte-Curce nous montre Antipater inquiet de son triomphe, appréhendant en secret la jalousie qu'il allait inspirer, craignant d'avoir trop fait pour un simple lieutenant. Le vainqueur d'Issus et d'Arbèles fut jaloux, ne le mettons pas en doute; si grande qu'elle puisse être, l'âme humaine a toujours de ces petitesses. Mais combien le dépit d'Alexandre le rendait injuste envers sa propre gloire! Qui se souvient aujourd'hui du combat de Mégalopolis, ou qui s'en souvient pour honorer le nom d'Antipater? Le combat meurtrier n'a laissé derrière lui qu'un nom immortel; ce nom, c'est celui du vaincu, c'est le nom du roi de Sparte. Pour commander l'admiration du monde, il ne suffit pas, en effet, de gagner des batailles, il faut se montrer grand par ses conceptions ou par son héroïsme. Alexandre et Agis ne sont sans doute pas au même niveau; le moindre d'entre eux est cependant bien au-dessus d'Antipater.

Je demande d'ailleurs la permission de soumettre à une plus minutieuse analyse la jalousie regrettable

d'Alexandre. Le capitaine était fondé à concevoir quelque ombrage d'un succès qui pouvait rabaisser ses propres triomphes; le roi dut se déclarer bien servi. Des troubles prenant en Grèce une sérieuse consistance le ramenaient forcément en Europe, l'attachaient tout au moins aux rivages de l'Asie. Alexandre avait bien pressenti ce danger, et sa prévoyance ne fit pas plus défaut à Antipater que l'activité d'Antipater ne fit défaut au roi. Les flottes, les subsides arrivèrent à temps pour aider le gouverneur de la Macédoine à comprimer la rébellion. Du sein de ses grands projets, Alexandre n'avait jamais cessé d'avoir l'œil sur la Grèce. Il se méfiait peut-être en secret d'Antipater, mais il avait laissé près de ce lieutenant suspect Olympias; les Macédoniens étaient trop attachés au sang de leurs rois pour que l'ambition même la moins scrupuleuse pût se flatter jamais de prévaloir contre le prestige d'une race remontant à Hercule et d'un nom que la victoire venait de porter à l'extrémité du monde. Alexandre vivant, Antipater était donc peu à craindre. La grande habileté du général Malet fut d'avoir compris que, pour soulever les Français, il fallait leur annoncer que Napoléon était mort.

Qui sait si, dans ces temps de doute universel,

quelqu'un ne songera pas à me reprocher mon penchant à l'idolâtrie? Tout ce que j'essayerai de dire pour ma défense, c'est que mon idolâtrie n'est pas banale; elle ne s'est jamais adressée qu'aux demi-dieux. Le propre du demi-dieu, c'est de ne pas séjourner trop longtemps sur la terre; l'objet de notre culte doit avoir disparu dans un nuage, avoir été ravi à notre admiration, quand il était encore paré de toutes les grâces d'une éternelle jeunesse. Napoléon atteignit un âge plus avancé qu'Alexandre, mais l'île de Sainte-Hélène l'avait déjà retranché du nombre des humains. De là il apparut, pendant quelques années encore, aux vétérans dont les yeux ne se détournaient jamais de son île, à demi noyé dans cette brume indécise qui enveloppait jadis aux sommets de l'Olympe les divinités de la Grèce. Puis l'image tout à coup s'effaça; elle s'effaça pour revivre dans les chants des poëtes. Notre Alexandre a retardé d'un siècle la déchéance fatale de la poésie; les poëtes seraient bien ingrats s'ils l'oubliaient.

Voltaire a très-judicieusement défini les bornes que ne doit pas dépasser le scepticisme historique. « Je ne veux, dit-il, ni un pyrrhonisme outré, ni une crédulité ridicule. » Ce dont je voudrais, pour ma part, avant tout me défendre, c'est d'une ten-

dance puérile à prendre le contre-pied de ce qu'on est généralement convenu d'admettre; on ne me demandera pas cependant, je l'espère, de pousser le scrupule jusqu'à faire violence à une conviction mûrie et sincère; on aura seulement le droit d'exiger que cette conviction paradoxale, je la justifie : j'essayerai. L'Alexandre dont je viens de raconter les premières campagnes est encore l'Alexandre que tout le monde admire; celui que je me propose de suivre dans le Farsistan, dans l'Afghanistan, dans les Indes, ne sera plus, aux yeux de la majorité des critiques, qu'un Alexandre gâté par la fortune. Selon mon humble jugement, au contraire, c'est à cette heure seulement que le grand homme commence; jusque-là nous n'avions eu qu'un héros.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

LES CAMPAGNES D'ALEXANDRE

LE

DRAME MACÉDONIEN

PAR LE VICE-AMIRAL

JURIEN DE LA GRAVIÈRE

MEMBRE DE L'INSTITUT

AVEC UNE CARTE DE L'ASIE MINEURE



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1883

Dit qu'il ne prétend pas [illegible] l'histoire d'abonner à ceux qui la savent. 45: H. [illegible].

Du même auteur, à la même Librairie :

La Marine d'autrefois, *Souvenirs de la navigation à voiles.* La Sardaigne en 1842, le protectorat français à Taïti, les grandes flottilles, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 2e *édition.* Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

La Marine des Anciens. — *La Bataille de Salamine et l'Expédition de Sicile,* par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Un vol. in-18 . . . . 3 fr. 50

La Marine des Anciens. — 2e partie : *La Revanche des Perses,* — *les Tyrans de Syracuse,* par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Les Marins du XVe et du XVIe siècle, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 2 vol. in-18. Prix . . . . 8 fr.

La Station du Levant, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 2 vol. in-18. Prix. . . . . 8 fr.

Voyage de la corvette la Bayonnaise dans les mers de Chine, par l'amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE. 3e *édition.* 2 volumes in-18. Prix. . . . . 8 fr.

L'Australie nouvelle, par E. MARIN LA MESLÉE, avec préface de L. SIMONIN. Un vol. in-18, avec gravures et carte. . . 4 fr.

Pérak et les Orangs-Sakèys. Voyage dans l'intérieur de la presqu'île malaise, par BRAU DE SAINT-POL LIAS. Un vol. in-18, avec gravures et carte. Prix. . . . . 4 fr.

Le Caire et ses environs. *Description de l'Égypte :* Caractères, mœurs, coutumes des Égyptiens modernes, par H. DE VAUJANY. Un vol. in-18, avec gravures et carte. Prix. . . . . 4 fr.

La Terre de glace. *Féroë — Islande — les Geysers — le mont Hékla,* par Jules LECLERCQ. Un vol. in-18, avec gravures et cartes Prix. . . . . 4 fr.

Souvenirs du Far-West, par le baron Arnold DE WOELMONT. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Chili. *Le Chili, l'Araucanie, le détroit de Magellan, et retour par le Sénégal,* par le comte Eugène DE ROBIANO. Ouvrage faisant suite à *Dix-huit mois dans l'Amérique du Sud,* du même auteur. Un vol. in-18. Prix. . . . . 3 fr.

La Dalmatie, les îles Ioniennes, Athènes et le mont Athos, par Stanislas DE NOLHAC. Un vol. in-18. Prix. . . . 3 fr. 50

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

